

IZABEL VILELA

**HYPOTHÈSES DE RÉOLUTION
DE QUELQUES CONTRADICTIONS SAUSSURIENNES**

Thèse de doctorat de Sciences du langage
présentée à l'Université de Lyon 2
(Ecole doctorale 3 LA)

Sous la direction de

DANIELLE LEEMAN

Université Paris Ouest Nanterre La Défense
& UMR 5191 ICAR (CNRS et ENS/Lyon 2)

soutenue le 24 juin 2014
devant un jury composée de

Pr. PIERLUIGI BASSO, Université Lyon 2 (Examineur et président du jury)
Dr. IRÈNE FENOGLIO, directrice de recherche à l'ITEM/ENS/CNRS (Pré-rapporteur)
Pr. ANNE-MARIE HOUDEBINE, Université Paris Descartes (Pré-rapporteur)
Pr. DANIELLE LEEMAN, Université Lyon 2, Directeur de la recherche
Pr. MAREIKE WOLF-FÉDIDA, Université Paris Diderot

IZABEL VILELA

**HYPOTHÈSES DE RÉOLUTION
DE QUELQUES CONTRADICTIONS SAUSSURIENNES**

Thèse de doctorat de Sciences du langage
présentée à l'Université de Lyon 2
(Ecole doctorale 3 LA)

Sous la direction de

DANIELLE LEEMAN

Université Paris Ouest Nanterre La Défense
& UMR 5191 ICAR (CNRS et ENS/Lyon 2)

soutenue le 24 juin 2014
devant un jury composée de

Pr. PIERLUIGI BASSO, Université Lyon 2 (Examineur et président du jury)
Dr. IRÈNE FENOGLIO, directrice de recherche à l'ITEM/ENS/CNRS (Pré-rapporteur)
Pr. ANNE-MARIE HOUDEBINE, Université Paris Descartes (Pré-rapporteur)
Pr. DANIELLE LEEMAN, Université Lyon 2, Directeur de la recherche
Pr. MAREIKE WOLF-FÉDIDA, Université Paris Diderot

Cette recherche a été financée, de 2001 à 2005, par le CNPq, organisme du gouvernement brésilien promoteur du développement scientifique et technologique.

À

Mon père, ma mère, ma sœur et mes frères.

Jackson, Michelle et Sara, pour le temps enlevé à notre vie de famille.

L'ensemble de ma belle-famille, notamment Nickson Vilela, pour le soutien fondamental et inconditionnel.

Remerciements

Je remercie Dieu pour tous les miracles qui ont rendu possible ces travaux.

Je remercie chaleureusement Mme Danielle Leeman d'avoir accepté de conduire cette recherche en soutenance.

Je remercie les membres du Jury, Pr. Pierluigi Basso, Dr. Irène Fenoglio, Pr. Anne-Marie Houdebine, Pr. Danielle Leeman et Pr. Mareike Wolf-Fédida, d'avoir bien voulu faire partie de ce jury.

Je remercie Jean-Claude Coquet, Ivan Darrault-Harris, Irène Fenoglio, Anne-Marie Houdebine-Gravaud, Julia Kristeva, Danielle Leeman, Sophie de Mijolla, René Major, Sabine Parmentier, Elisabeth Roudinesco, Andrée Tabouret-Keller, Alain Vanier et Mareike Wolf-Fédida, pour leur soutien et leur regard optimiste et bienveillant envers mes recherches.

Je remercie Jean Biraud, Hildeu Coelho, Romeu Henks, Hilda Melo, Elísia Paixão de Campos, Helenice et Joaquim Porto, Marita Pôrto Cavalcante, Vera Tietzmann, Zaíra Turchi et Emílio Vieira, d'avoir encouragé mes premiers pas dans la recherche.

Je remercie Marie-Luce Brianceau, Marie Louise Carrère, Mme D. Bastien et M. Louis Moinard, pour leur soutien amical. Sans leur appui cette recherche n'aurait pas pu aboutir.

Je remercie Mme Cellier, Mme Chorain, Mme Clément, M. Aubin, M. Gunnell, M. Jacquet, M. Van der Veen, pour leur bienveillant accueil à Lyon 2.

Je remercie Mme Tesnières (Paris-Ouest) pour ses conseils cordiaux.

Table

<i>Introduction</i>	15
<i>Avant-propos</i>	19
Chapitre I.....	21
<i>La « schizologie » de Saussure ?</i>	21
Chapitre II	31
<i>Saussure, mon premier « cas » clinique</i>	31
Chapitre III	45
<i>La linguistique aux origines de la psychanalyse</i>	45
Chapitre IV	75
<i>Au risque de (la)langue, le langage est déstructurant comme l'inconscient</i>	75
<i>Conclusion</i>	97
<i>Annexes</i>	99
Annexe 1	101
<i>Rudolf Engler, le grand maître du saussurisme</i>	103
Annexe 2	119
<i>Laisser parler le mot et la chose</i>	121
<i>Vive voix ou lettre morte ?</i>	127
<i>Linguistique et psychanalyse</i>	131
<i>Frissons introductifs</i>	135
<i>Lettre et inconscient</i>	143
Annexe 3	147
<i>Cure de parole, entre représentations de mots et représentations de chose</i>	149
<i>Saussure au Brésil</i>	171
<i>L'origine saussurienne du signifiant lacanien</i>	175
<i>Langage et inconscient chez Freud : représentations de mots et représentations de choses</i>	185
Annexe 4	201
<i>Traduction</i>	201
Annexe 5	217
<i>Le langage à l'épreuve de l'inconscient</i>	219

<i>Le Fonds Ferdinand de Saussure</i>	225
<i>Langage, langue et inconscient : autour de Saussure, Freud, Lacan et autres</i>	235
Annexe 6	237
Témoignage de Michel Arrivé.....	237
<i>Références bibliographiques</i>	245

Sommaire des textes produits en annexe

Annexe 1 : Hommage à Rudolf Engler

1.1 « Rudolf Engler, le grand maître du saussurisme », 2006, in *Semiotica* n° 160

Annexe 2 : Éditoriaux, avant-propos

2.1 « Laisser parler le mot et la chose », 2014, in *Langage et inconscient* n° 5

2.2 « Vive voix ou lettre morte ? », 2007, in *Langage et inconscient* n° 2

2.3 « Linguistique et psychanalyse », 2006, in *Langage et inconscient* n° 1

2.4 « Frissons introductifs », 2004, in *Marges Linguistiques* 7/8, texte téléchargeable sur www.revue-texto.net

2.5 « Lettre et inconscient », 2007, éditorial pour la collection de même titre qui serait publiée chez Hermann Editeurs

Annexe 3 : Quelques articles

3.1 « Cure de parole, entre représentations de mots et représentations de choses », 2004, in *Marges linguistiques* 8, « Langue, langage, inconscient, linguistique et psychanalyse », texte téléchargeable sur www.revue-texto.net

3.2 « Saussure au Brésil », 2001, présenté au colloque « Saussure, un siècle après », Archamps-Genève, paru ensuite dans *Le signe et la lettre. Hommage à Michel Arrivé*, L'Harmattan, 2002

3.3 « L'origine saussurienne du signifiant lacanien », 1998, in Arrivé M. et Normand (dir.), *Linguistique et psychanalyse*, colloque Cerisy, In press

3.4 « Langage et inconscient chez Freud », 2004, in *Marges linguistiques* 7, « Langue, langage, inconscient, linguistique et psychanalyse », texte téléchargeable sur www.revue-texto.net

Annexe 4 : Traduction

« Préface à l'édition brésilienne du *CLG* (trad.) », 2002, *Cahiers Ferdinand de Saussure* n° 55

Annexe 5 : Création et intervention séminaires

« Le langage à l'épreuve de l'inconscient », 2007, texte de présentation du séminaire de même intitulé à l'Institut des Hautes Etudes en Psychanalyse (IHEP), consultable sur www.ancien-site-2012.ihep.fr

« Le Fonds Ferdinand de Saussure », 2007, intervention au séminaire Génétique des textes et théories linguistiques de l'Institut des textes et manuscrits modernes (ITEM/ENS/CNRS). Texte téléchargeable sur www.item.ens.fr/fichiers/Theorie_linguistique/FondsSaussure.pdf

« Langage, langue et inconscient : autour de Saussure, Freud, Lacan et autres », 2007, texte de présentation du séminaire de même titre à Espace Analytique, publié dans la brochure de l'institution

Annexe 6

Témoignage de M. Arrivé (1999)

Introduction

Je prends connaissance du *Cours de linguistique générale* au milieu des années 80, en tant que lecture obligatoire à quiconque vise une licence en Lettres Modernes à l'ICHL de l'UFG¹, à Goiânia. Au départ cette lecture s'accordait avec la majorité absolue des interprètes de Saussure : j'avais affaire à un génie dont les écrits, contenant de nombreux paradoxes, exigeaient élucidation. Ces lectures d'abord inspirées des exégètes du linguiste m'ont communiqué peu à peu la curiosité d'examiner certains de ses manuscrits. D'anciennes lectures de Freud et Lacan, un regard postérieurement tourné plus spécifiquement vers la psychopathologie psychanalytique et quelques expériences personnelles à ne pas évoquer ici aidant et j'avais désormais de considérables outils pour essayer de défricher ou d'interpréter certains points de la biographie du linguiste. À ce moment-là nous nous trouvions face à deux obstacles principaux : d'un côté il n'y avait pas de biographie proprement dite de Saussure², d'un autre mes hypothèses allaient progressivement contre la majorité absolue des spécialistes de Saussure. L'apport de la psychanalyse, à laquelle nous nous

¹ Instituto de Ciências Humanas e Letras de l'Universidade Federal de Goiás.

² D'ailleurs, au Brésil nous n'avions ni de biographie ni quasiment aucune bibliographie concernant Saussure, ne permettant quoi que ce soit comme travail plus approfondi au sujet du linguiste, encore moins en rapport avec la psychanalyse. J'ai dû venir plusieurs fois en France en vue de recherche bibliographique avant de m'installer ici avec ma famille en 2001.

sommes intéressée pour des raisons diverses, nous a été d'un soutien fondamental. Les répandus énigmes et paradoxes de tout ordre³ imposés par la lecture de Saussure nous ont infligé moins de difficulté que la résistance de certains linguistes contre les thèses psychanalytiques voire contre des psychanalystes eux-mêmes, alors que ces mêmes linguistes font appel au nom de la psychanalyse dans leurs travaux. Pourtant ces difficultés nous ont moins découragée que davantage attirée de plus en plus vers ce champ interdisciplinaire. Cela a coûté un prix : l'examen de certains manuscrits saussuriens en les confrontant aux lectures traditionnelles des linguistes nous a éloignée considérablement de tout ce qui a été déjà écrit sur le sujet. C'est le cas notamment de la « recherche » sur les anagrammes et des « Souvenirs », dont les hypothèses nous essayons de développer dans des volumes qui sont en cours. Mais en général tous les écrits du linguiste présentent les mêmes pistes, à notre sens.

Dans notre recherche présentée dans cette thèse – *sur travaux* –, il apparaît plusieurs traces qui nous ont amenée progressivement à nos principales hypothèses. Il faut dire au passage qu'une thèse sur travaux se conforme très difficilement au moule de la plupart des thèses. Elle ne peut pas, par exemple, suivre la chronologie d'une thèse traditionnelle. Si j'avais pu réunir une vingtaine de textes représentant mes études des dernières vingt ans – volume *préliminaire* d'un ouvrage intitulé *Écrits de linguistique et psychopathologie psychanalytique*, composant un total de cinq volumes – j'ai eu beaucoup de mal à essayer de le faire rentrer dans le moule d'une thèse conventionnelle. L'ordre des chapitres n'est donc pas chronologique.

Dans un premier moment la présente thèse porte donc sur l'influence de quelques linguistes qui ont pu influencer Freud (Chap. III, *La linguistique aux origines de la psychanalyse*). Un regard sur l'utilisation de certaines notions saussuriennes par Lacan a été une autre étape du parcours (Chap. IV, *Au risque de (la)langue*).

À la lecture de certains manuscrits de Saussure, leur matérialité même nous a attiré l'attention : ratures, blancs, ponctuation, répétitions bizarres, etc. En parallèle, la lecture de sa correspondance aidait à interpréter des éléments de ses écrits. L'image du linguiste de génie incomparable cédait

³ « Coups montés » dirait peut-être Wolfson ou Schreber.

peu à peu la place à celle d'un homme tourmenté, victime d'une éducation trop sévère, dont la famille présentait plusieurs cas de maladies psychiques graves. Une lettre envoyée par William Streitberg à Karl Bruggman, en 1889, évoquant la récurrence chez Ferdinand lui-même d'une maladie mentale inguérissable n'a pas été sans nourrir nos interprétations. Ce sont également quelques-unes de ces hypothèses qui apparaissent dans nos arguments pour le colloque sur *Saussure et la psychanalyse* en 2010 à Cerisy (Chap. I, *La « schizologie » de Saussure ?* et Chap. II, *Les linguistes de Freud : le « cas » Saussure*). Mais nous faisons déjà des hypothèses sur la souffrance de Saussure avant le colloque *Freud et le langage* (Cerisy, 2007), dans nos écrits et lors d'interventions diverses. En bref, la présente thèse contient le germe de nos hypothèses, même si leur développement plus détaillé est encore en cours.

Avant-propos

Face à un certain nombre de difficultés personnelles qui ont affecté le déroulement souhaité de la préparation de la présente thèse d'une part, et à une certaine imprudence de ma part aussi, qui a consisté à privilégier l'avancée de la recherche elle-même (en organisant des colloques, en assurant des séminaires, en coordonnant des publications collectives, en acceptant la relecture d'articles soumis à des revues, etc.) au détriment de la rédaction d'un doctorat selon les normes académiques d'autre part, je me suis trouvée dans la situation de devoir des comptes à mon pays d'origine, qui m'avait accordé une bourse afin de préparer un doctorat en France : la thèse n'étant pas soutenue, il me fallait l'achever dans les deux mois faute de quoi j'avais à rembourser l'intégralité du financement qui m'a été alloué.

Je me suis trouvée dans l'obligation de suivre une suggestion qui m'a été faite de proposer mes articles pour la soutenance d'une thèse *sur travaux*. J'ai longuement hésité pourtant, même si je fais une confiance absolue à cet éminent professeur et si d'autres hautes personnalités dans des disciplines (la linguistique, la philosophie, la littérature, l'histoire et la psychanalyse françaises) me confient « accompagner avec beaucoup d'intérêt » mes travaux ou que « c'est passionnant ce que vous faites ». A l'heure actuelle en effet, une thèse sur travaux n'est pas l'exercice attendu pour l'attribution du grade de docteur dans les Sciences humaines en général et les Sciences du langage en particulier – alors que c'est monnaie courante dans les Sciences dites « dures » (en mathématiques par exemple) aussi bien que dans les Sciences du vivant (comme l'éthologie, en particulier).

Mais l'ensemble des circonstances administratives et universitaires me contraignant à soutenir immédiatement, il fallait se résoudre : j'ai donc construit le présent volume en respectant le plus possible la structure académique attendue (une introduction posant le problème et avançant une hypothèse originale pour sa résolution, trois chapitres formant l'argumentation visant la démonstration de la consistance de cette hypothèse et un quatrième ouvrant sur des recherches ultérieures, une conclusion faisant le bilan de l'apport de la thèse à la production des connaissances en matière d'histoire de la linguistique), les quatre chapitres soumettant à la bienveillante attention du jury le contenu un peu remanié de contributions déjà publiées. Afin de prouver ma bonne foi dans les raisons invoquées pour expliquer le statut de cette thèse un peu particulière, j'ai joint en Annexe un

certain nombre de documents témoignant de mes activités de recherche dans les années qui précèdent : la préparation d'un ouvrage à publier au Brésil (1999) et diverses présentations de recueil dont certaines en collaboration avec Michel Arrivé (Paris Ouest Nanterre), auquel j'avais fait appel pour la direction de ma thèse avant même que je ne sois à Paris. M. Arrivé m'accorda l'honneur de préparer et présenter moi-même le « deuxième temps » de chacun de ses séminaires sur cette thématique (deux heures hebdomadaires); notamment les deux dernières années avant son éméritat, il me chargea en outre de coordonner aussi les exposés des autres doctorant(e)s, ce qui me gratifiait vivement. De fait, divers talents s'y sont révélés, avec pour issue des carrières entamées dans l'enseignement et la recherche⁴. Moi-même y ai renforcé ma vocation, entre autres, à assurer mes propres séminaires par la suite. Le descriptif de ces divers enseignements est également fourni en Annexe.

La présente thèse a été préparée parallèlement au développement de quatre ouvrages consacrés à la psychopathologie psychanalytique, qui paraissent cette année chez l'éditeur Langage et inconscient : ce sont les formations que j'ai suivies dans cette spécialité⁵ qui m'ont permis de mettre au point l'hypothèse qui constitue l'apport original du volume aujourd'hui soumis pour l'obtention d'un doctorat en Sciences du langage, et qui donnent lieu dans ces livres à paraître à l'approfondissent d'une comparaison de cas cliniques, dont la souffrance psychique toute particulière – voire mentale – de Saussure, notamment aux dernières années de sa vie, n'est jamais très loin.

⁴ Ce qui se serait peut-être passé pour moi-même si j'avais, comme les autres, songé à mon intérêt personnel et achevé la rédaction de ma propre thèse !

⁵ Depuis 2007 à l'Université Paris VII Denis Diderot.

Chapitre I

La « schizologie » de Saussure ?⁶

Les mystères du langage nous intrigueront toujours. Saussure même n'a pas manqué de le rappeler. Les linguistes, censés être avant tout les spécialistes en la matière, le savent bien. Les psychanalystes le constatent notamment lorsque, face à des enjeux entre clinique et théorie, ils sont amenés à l'assimilation du langage au réel ... lacanien. De l'origine du langage on ne parle même pas, vu le risque de soulever d'interminables et vaines querelles. On comprend ainsi pourquoi la Société linguistique de Paris soit allée jusqu'à interdire un tel questionnement pendant longtemps. Face à l'impossibilité de percer la vraie énigme du langage ne nous resterait-il qu'à la fois de jouir de son exclusivité et d'en subir le leurre dans notre condition de *parlêtre* ?

Le colloque *Saussure et la psychanalyse* (été 2010), ainsi que celui sur *Freud et le langage* (été 2007), ont réuni à Cerisy une centaine de participants. Outre des linguistes et psychanalystes, des poètes, phonoaudiologues, psychologues, psychiatres, traducteurs, romanciers, chanteurs d'opéra – la liste serait longue –, tous passionné(e)s du thème. Ne sommes-nous tous interpellés d'une façon ou d'une autre par les questions du langage, de la langue et des langues ainsi que de leurs rapports à ce que chacun de nous comprend ou, mieux, interroge, sous le nom d'*inconscient* ? Intrigués par *lalangue* ? Contagion, comme toute passion. Celle-ci exacerbée peut-être en raison même de la saisie du thème, chacune des deux

⁶ Ce texte a été publié dans les *Cahiers Ferdinand de Saussure* 63 (2010). Il a été légèrement modifié et paraît en guise de préface au livre *Saussure et la psychanalyse* (2014), colloque Cerisy 2010.

rencontres fut en quelque sorte un reflet de ce qu'on a pu déjà nommer avec sagesse *l'amour de la langue*. Logophilie ?

Les deux colloques que nous avons organisés appartenant donc à un même thème général⁷ – fruits en quelque sorte de nos différentes recherches sur *le langage dans ses rapports à l'inconscient* au long des deux dernières décades : outre la préparation d'une double thèse (en linguistique et en psychopathologie psychanalytique), une bonne vingtaine d'articles, la co-direction de deux numéros de la revue *Marges linguistiques*, la création d'une revue, d'une collection d'ouvrages ainsi que d'une association et de deux séminaires⁸ consacrés au thème – le colloque *Saussure et la psychanalyse* pour sa part a pu confronter, une fois de plus dans le cadre privilégié de Cerisy, différentes lectures de l'œuvre et de la biographie de Saussure avec « une remarquable ouverture d'esprit » (selon l'un des participants). Entre les démarches préparatoires qui s'entament normalement au moins deux ans avant la réalisation de tels colloques, une vaste bibliographie, des indications bibliographiques complémentaires et autres orientations, voire des travaux, manuscrits, photocopies, etc., ont été expédiés afin de rendre moins « effrayante » et « périlleuse » l'approche du « redoutable » thème. Et encore cela n'empêchera pas quelques-uns de nier cet investissement – outre des stratégies étrangères au thème menées par certains avec l'intention « sournoise »⁹ de gêner l'organisation du colloque – dans le thème du langage en ses rapports à l'inconscient et de la linguistique en ses relations à la psychanalyse – ce qui n'est pas les cas des collègues

⁷ Selon l'administration de Cerisy, seul le colloque sur J. Derrida, en présence du philosophe, avait attiré plus d'auditeurs au château. Durant le trajet de retour jusqu'à la gare de l'Est des collègues habitués des colloques Cerisy sur le sujet nous ont confié, entre autres remarques très encourageantes, que ce colloque avait été « meilleur que d'autres », nous en remerciant vivement. A nous de leur dire merci à chacun encore une fois. D'un autre côté, hélas, les mêmes honteuses démarches de « certains » pour empêcher le succès de *Freud et le langage* étaient encore plus féroce au rendez-vous pour *Saussure et la psychanalyse*. Dieu merci, aussi décevant que ce genre d'attitudes puisse être, elles ont échoué encore une fois : nous avons eu un colloque exquis, tout en regrettant les absences. Laissons les méchants à leur sort pour une pensée aimable à la mémoire de nos regrettés amis Roberto Harari et Claudine Normand. Comme la quasi-totalité des participants, ils n'ont pas mesuré d'efforts pour venir à Cerisy et n'ont pas épargné les mots d'encouragement depuis la première fois que nous leur avons fait connaître nos projets *Langage et inconscient*.

⁸ « Le langage à l'épreuve de l'inconscient » à l'Institut des Hautes Etudes en Psychanalyse ; « Langage, langue et inconscient : Saussure, Freud, Lacan et autres » à Espace Analytique.

⁹ Cf. L. Wolfson dans *Le Schizo et les langues*.

qui avaient prévu de participer à cette rencontre, l'ont soutenue mais ont été empêchés pour des raisons contre lesquelles ils ne pouvaient rien¹⁰.

Etayé par trois textes envoyés dans un premier temps, en guise d'argument, d'appel à contribution, le colloque invitait surtout à 1) des réflexions rendant compte de l'apport de Saussure à la psychanalyse bien entendu, mais également 2) à des lectures où la biographie du linguiste pouvait être examinée selon une perspective psychanalytique. Comme le proposent des travaux de Vilela, il y a lieu, c'est toujours notre hypothèse, de s'intéresser à la biographie et à l'œuvre de Saussure au même titre – ou de façon analogue – qu'on s'intéresse aux « cas » Schreber (*Mémoires d'un névropathe*), Wolfson (*Le Schizo et les langues*), Unica Zürn (*L'Homme-Jasmin*), « Renée » (*Journal d'une schizophrène*), « Z » (*L'enfant de Ça*) et autres. Dans son parcours, cette ligne de recherche encourage d'autres chercheurs et des travaux de plus en plus passionnants.

Voici ces trois petits textes, révélateurs de notre propre perspective pour la rencontre :

1. Les réflexions linguistiques que Saussure lègue aux sciences humaines ont de quoi intéresser la psychanalyse. Tout d'abord par la façon même dont ces idées ont été transmises: 1) trois séries d'un enseignement oral (1907-1911) à l'université de Genève par un professeur atteint de doutes lancinants de tous ordres, le sujet enseigné y compris ; 2) mort prématurée de ce professeur, sans laisser suffisamment de traces écrites du contenu traité, puisque, étonnamment, Saussure détruisait la plupart de ses notes de cours ; 3) collationnement, par les futurs éditeurs des trois cours (*Cours de linguistique générale*, 1916), des notes des auditeurs qui échangeaient souvent entre eux, complétant ainsi après coup, le contenu noté. Que dire alors des brouillons et notes manuscrites saussuriens « rescapés », comblés de ratures, blancs, répétitions, reformulations, contradictions (cf. entre autres les *Ecrits de linguistique générale*, 2002) ? *Actes manqués ... ?* Pourtant, c'est à partir d'une telle « robe de rapiécage » – dont s'est

¹⁰ C'était le cas, entre autres, de notre regretté ami Roberto Harari.

constituée une grande partie de l'œuvre saussurienne, notamment en ce qui concerne la linguistique générale – qu'on reconstituera le *CLG*. C'est cet ouvrage fort controversé qui fera de Saussure le « père de la linguistique moderne ». Et du coup fournira également de nouveaux paradigmes à l'ensemble des sciences humaines. Toutefois, en dépit de ce contexte chaotique, voire « cauchemardesque », Saussure affirme avec certitude, et on en est heureux, dans son troisième cours que l'objet de la linguistique – la langue – est de nature *psychique* et *subjective*, ce qui ne va pas sans poser des difficultés à ses contemporains. Par ces seuls traits, et il y en a beaucoup d'autres, on pourrait affirmer que le psychanalyste occupe une position privilégiée pour aider à démêler les méandres théoriques et biographiques qui entourent Saussure, et, par conséquent, que la psychanalyse est susceptible d'aider à « montrer au linguiste ce qu'il fait ». Lacan – grammairien, anagrammairien et paragrammairien ¹¹ – explore considérablement les rapprochements entre ces deux domaines. Tel Freud lui-même, Lacan a conscience que personne ne reste indemne au contact du feu du langage et que le psychanalyste n'en est pas moins la proie que son patient car, souvent, ni l'un ni l'autre ne peut se passer de s'en nourrir ni échapper à cette « épée à deux tranchants » qu'est la langue. Ainsi, si d'un côté quelques auteurs ont eu raison de se demander si Lacan, soucieux d'autres aspects cliniques et théoriques, aurait plutôt négligé sa « linguisterie » au milieu des années 70, d'un autre côté il paraît dommage de considérer que cette source « linguistique » lacanienne ait été alors abandonnée. Une lecture repérant que Lacan a tenu du début à la fin de son œuvre aux questions du langage, de la langue et des langues dans leurs rapports à l'inconscient ne serait-elle donc pas susceptible d'être (re)considérée ?

2. Le Saussure qu'on découvre, certes, plus ou moins en filigrane parfois, dans des travaux biographiques récemment publiés¹² confirme et nourrit

¹¹ J'utilise les termes *anagrammairien* et *paragrammairien* ici pour désigner une pratique langagière dans le contre-courant de la notion de grammaire proprement dite.

¹² Cf. Claudia Mejía, *Le cours d'une vie. Portrait diachronique de Ferdinand de Saussure*, tome I, Ed. Cécile Defaut, 2008 ; John E. Joseph, « Les 'Souvenirs' de Saussure revisités », *Langages* n° 185

bien nos hypothèses. On observe, entre autres, que la formation qu'il reçoit de ses parents le prédispose très tôt au déséquilibre psychique : le rigorisme de la discipline qui lui est infligé depuis son enfance – bains glacés à l'appui – diffère peu de celui subi par Schreber. Outre le fait qu'il y a dans sa famille d'autres cas de maladies de ce genre, Saussure, étant élevé pour devenir un « génie », souffre toute sorte de pression du milieu familial. Tel Schreber, il subit surmenage intellectuel et responsabilités au-delà de son économie psychique. En 1889, par exemple, il enseigne à l'École des Hautes Études – tout en y étant encore étudiant – et doit prendre un congé pour des raisons de santé. Une lettre échangée entre un de ses collègues, W. Streitberg, et un ancien professeur à Leipzig, K. Brugmann, évoque une *maladie mentale inguérissable*¹³. On se souvient que c'est vers cette époque que son ami et parrain intellectuel Michel Bréal commence à lui suggérer une chaire au Collège de France, que, apparemment, Bréal aurait souhaité – voire vivement – transmettre à Saussure plutôt qu'à Meillet quelques années plus tard. Encore une grande responsabilité. On pense ici à la nomination de Schreber à la Cour de Dresde et à l'effet délétère de cette décision sur son psychisme. Si Saussure finit par devenir célèbre, on le sait, c'est après coup et à un prix certainement trop élevé. La lecture de sa correspondance ainsi que ses « Souvenirs d'enfance et jeunesse » montrent que son parcours intellectuel a été toujours tourmenté : accusé de plagiat, il doit encore endurer la publication de ses plus précieuses hypothèses par d'autres qui occultent son nom, etc. Des coups d'autant plus durs qu'ils ont leur origine chez des figures fort estimées de Ferdinand, comme c'est le cas du linguiste

(1/2012) ; Izabel Vilela, « A propos de quelques liens entre Freud, des linguistes et philologues dans les années 1885-1915: le cas de F. de Saussure », *Topique* n° 98 (2007). Le tome II de C. Mejía, publié en 2011, tout comme le *Saussure*, de J. E. Joseph (Oxford University Press, 2012), surtout par leurs dénis, confirment et éclairent nos hypothèses.

¹³ Il s'agit d'une « rumeur » qui confirmerait plusieurs indices en ce sens repérés dans la vie et les écrits de Saussure. Comme j'observe dans mes *Écrits* (Éd. Langage et Inconscient, 2013), Mejía – qui ne fait allusion à cette lettre que dans le deuxième tome de 2012 – et Joseph passent sous silence mes deux publications qui traitent du sujet : l'article de 2007 publié dans la revue *Topique*, *supra* mentionné, et une première version de ce texte-ci, publié dans les *Cahiers Ferdinand de Saussure* 63, 2010, largement diffusé depuis la préparation du colloque Cerisy *Saussure et la psychanalyse*. J'évoquais déjà mes hypothèses sur la santé psychique et mentale de Saussure depuis la préparation de Freud et le langage, durant le colloque, intervention dans des séminaires de plus d'un collègue et lors de mes propres séminaires. La façon dont l'un et l'autre mentionnent l'existence de cette lettre échangée entre W. Streitberg et K. Brugmann est un indice parmi des centaines d'autres du caractère extrêmement hagiographique de ces deux biographies.

américain Whitney. Son incapacité graduelle à écrire et à publier ses idées, dont il est frappé en pleine jeunesse, et le « scandale » de sa recherche sur les anagrammes – symptôme majeur, dans ce contexte, d'un psychisme en profonde souffrance ? terreur face au réel du langage dont témoigne notamment cette quête anagrammatique ? – pointent vers l'épuisement psychique dans lequel il aurait disparu à l'âge de 55 ans.

3. Lire Saussure comme Freud et ses successeurs ont lu Schreber ? Comme on lit Wolfson ? Zürn et d'autres ? Ce « 'mal' sous les mots » sous-jacent à la biographie et aux écrits de Saussure, au-delà de ses fantomatiques anagrammes, interpellent à la fois les recherches sur le langage et sur l'inconscient. Car « [le mal], ... s'il attaque le moi et le corps, il s'en prend tout aussitôt et du même coup à ce qui les conjoint ensemble : le langage » (Pierssens). Si tout dans la psychose passe par le langage, ce dernier, dans ses rapports à l'inconscient – « normal » ou « pathologique » – y est à la fois *mobile*, *symptôme* et *antidote* donnant lieu à une *paragrammaire* qui rassemble patients, linguistes, poètes, fous littéraires. Saussure sur ce point rencontre tout « un peuple de la parole » : Mallarmé, Proust, Wolfson, Schreber, Unica Zürn, Roussel, Brisset, Artaud, Pichon, les patients « Z » et « Renée » ... tous en quelque sorte des « logophiles », « naufragés de l'alphabet » dans la tourmente de la langue. Chez ces sujets en souffrance de pensée et de langue, à rebours du temps et de toute convention, l'accent est mis sur un attachement démesuré aux mécanismes du langage, notamment sous leurs aspects formel et sonore, au détriment du sémantique. Ici, langue et lalangue, grammaire et paragrammaire, normal et pathologique, psychanalyse et linguistique entretiennent des rapports plus étroits qu'on ne puisse souvent le soupçonner. Dans la suite de « Freud et le langage » (2007), le présent colloque, loin de figer le regard sur ce qui est « normal » ou « pathologique », ce à quoi ne s'est pas restreint Freud lui-même, aspire à susciter des réflexions à la fois théoriques et cliniques – lesquelles ne sont pas dépourvues d'humour et de ludique – sur de telles questions. Il invite d'un côté à réfléchir sur Saussure vis-à-vis de l'œuvre de Lacan, dans son retour à Freud; et d'un autre côté souhaite attirer l'attention sur le drame inhérent à la biographie de Ferdinand, elle-même susceptible d'analogies

vis-à-vis d'autres « cas », pouvant ainsi être source de recherches pour le domaine du langage en ses rapports à l'inconscient. Le colloque accueille ainsi des contributions traitant soit de l'apport théorique saussurien à la psychanalyse uniquement, soit d'aspects concernant le linguiste Genevois conjugués (théoriques, biographiques, historiques, etc.).

Lors du colloque, quelques-uns des principaux points des recherches de F. de Saussure ont été objet d'analyses fulgurantes, de même pour ce qui est de la biographie du linguiste.

A.-M. Houdebine, dans sa double contribution « [...] repère dans un premier temps les voisinages, voire les convergences entre Saussure et Freud ; par exemple leur souci de méthode, leur ambition scientifique, leurs 'objets' proches (langage, culture, insu); mais aussi leur '*impossible rencontre*', tant leur singularité et leur solitude de découvreur s'expriment différemment, conquérante chez l'un, hésitante chez l'autre, non moins inventeur pourtant (corps, sujet sont alors en cause) ». Ces termes amènent Houdebine à s'intéresser dans un second temps « à la '*résistible rencontre*' entre linguistique et psychanalyse (de l'évitement scientiste ou énonciatif s'enivrant du formel, ou du sujet intentionnel, à celui du 'plaisir du texte') ; cela bien que toujours l'objet travaillé soit celui qui 'regarde' le sujet (cette fois pris au sens non du moi mais du sujet désirant ou 'sujet de l'inconscient') ». Les notions de *valeur*, *différence* et *négation* ont mérité une double appréciation, celle d'une linguiste et celle d'un psychanalyste (C. Normand† et M. Safouan) réunis en une même intervention. La genèse du *signifiant* chez Lacan a suscité d'autre part une analyse par un autre psychanalyste (G. Bourlot) qui a « interrogé les points de jonction et les créations à l'œuvre dans la relation qui se déploie entre Lacan et [ses] deux 'références' majeures, Freud et Saussure », pour Bourlot, une '*irrésistible*' rencontre. Le concept de *signifiant* a été revisité toujours en sa relation à Saussure, Freud et Lacan par M. Jecic qui a parlé de l'incidence politique du signifiant lacanien.

Il a été question aussi d'une étude de la théorie des psychoses d'A. Manier, conçue à partir de la théorie du signe saussurien (A.-G. Toutain), ou encore d'une lecture de l'appareil théorique et de la biographie de Saussure par une psychanalyste expérimentée (J. Rousseau-Dujardin). La recherche du linguiste genevois sur les anagrammes et la question du nom propre ont été analysées au sein d'un cas clinique par une autre psychanalyste (C. Frangne). M. Arrivé est revenu à « une notion manifestée par un terme qui, à ce qu'il semble, reste très rare : c'est la notion de 'conscience de la langue', qui, dit-il, nous conduira sans doute à poser, de proche en proche, les problèmes qu'elle implique : ceux de l'inconscience de la langue et de l'inconscient de la langue ». J. Larue-Tondeur avec deux interventions a abordé, quoique de façon transversale, mais non sans pertinence et érudition, deux recherches saussuriennes : les légendes et les anagrammes. La question posée dans les arguments du colloque de lire Saussure aujourd'hui comme on lit Schreber, par exemple, a suscité une proposition intitulée « Comment lit-on Wolfson aujourd'hui ? » (M. E. Uriburu), ou encore celle de M. Peñalver « Un soupçon de folie sur la partie 'rationnelle' de l'œuvre de Saussure ». La clinique psychanalytique a été plus directement présente, outre la communication de Frangne déjà mentionnée, par les trois interventions qui suivent : A. Lemosof, « Ce n'est pas par hasard », où, articulant *lalangue* lacanienne à la notion de langue maternelle, il « saisira [...] comment Lacan a rouvert, dans ses propres termes, la question d'un éventuel 'inconscient de la langue' que Saussure aura, probablement dans une angoisse sidérante, entr'aperçu au cours de ses recherches sur les anagrammes » ; C. Caleca « Malaise dans la langue. Mots ou signes, traces, comment s'accommoder des restes ? », et M. Wolf-Fédida qui, « en considérant ... sous l'angle du symptôme en psychopathologie et à partir de la distinction de F. de Saussure entre langue et langage », ont présenté une approche psychanalytique et phénoménologique du bilinguisme.

C. Laplantine a tâché « de mettre en lumière la pensée de Saussure d'un inconscient dans le langage comme 'sociation psychologique inévitable et profonde' dans les textes relatifs à l'hypogramme et d'autres ». Pour sa part, C. Mathieu est revenue aux « divergences de Pichon et Damourette

avec Saussure pour en examiner la réelle portée et observer comment deux théories qui semblent opposées ont alimenté, l'une et l'autre, la réflexion psychanalytique lacanienne ». Rappelant que « le pomme de discorde entre les hypothèses lacaniennes et celles d'André Green résident dans le statut de l'*affect* dans la théorie psychanalytique bâtie par Freud, W. Beividas affirme, dans sa communication, que « la réponse de Lacan à Green a été [toutefois] d'une lucidité sans pair ...[mais] que ce n'est qu'avec les réflexions du Saussure des *Ecrits* sur la force du *facteur sémiologique* du principe de l'arbitraire du signe que l'on peut démontrer qu'une *épistémologie discursive* peut rivaliser avec toutes ses *épistémologies scientifiques* et même avec la profonde *épistémologie philosophique* pour donner à l'affect (et à la pulsion) son statut vraiment langagier, en donnant suite et soutien à la thèse lacanienne de l'affect structuré comme langage ». Clôturant le colloque, les communications d'E. M. Silveira et J. Fousset. La première, intitulée « Le 'point aveugle' saussurien » est une tentative de cerner le mouvement de Saussure dans la fondation de la linguistique moderne à partir des figures topologiques lacaniennes, bande de Moebius et nœud borroméen. Fousset, à propos de « l'énigme du signifiant et division du sujet », a saisi cette opportunité pour revenir à quelques questions déjà abordées par d'autres participants.

La richesse du colloque a pu se mesurer surtout par la confrontation de points de vue les plus variés lors des communications et au cours des débats et discussions, toujours dans une convivialité de « rare qualité humaine », entendra-t-on encore de certains participants. Du croisement multiple de réflexions de différents spécialistes, de générations et pays divers (outre la France, Argentine, Brésil, Espagne, Norvège, Suisse) on entrevoyait, déjà le colloque durant, des propositions de nouveaux projets issues d'« une particulière effervescence d'idées » dans la voix des participants, venant à la fois clore et rouvrir cette invitation à lire Saussure à la lumière de la psychanalyse.

Chapitre II

Saussure, mon premier « cas » clinique¹⁴

Dans un article intitulé « In principio erat verbum ou le langage aux origines de la psychanalyse », publié en 2006 dans le premier numéro de la revue *Langage et inconscient*, j'ai pu tracer quelques lignes d'une recherche qui me semble susceptible de porter des fruits. Ces fruits, je les dois en grande partie au livre de Valerie Greenberg, *Freud and his aphasia book*¹⁵ qui, comme son titre l'indique, analyse en détail le livre de Freud sur les aphasies¹⁶. Comme résultat, nous avons de nombreux éléments et précieuses pistes sur un sujet qui à mes yeux ne peut qu'intéresser tout lecteur de Freud : *dans quelles sources linguistiques a pu puiser Freud pour commencer à bâtir son Sprachapparat ?*

Si *Contribution à la conception des aphasies* est considéré aujourd'hui un livre clé pour comprendre comment Freud met en place des notions devenues centrales en cet « appareil à langage » – notamment celles de représentation de mot (*Wortvorstellung*) et représentation de chose (*Sachvorstellung/Dingvorstellung*) – comment Freud aurait pu se passer des théories linguistiques dominantes de l'époque ? Ces théories linguistiques-là, de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle, s'occupaient-elles en quelque sorte de la notion d'*inconscient* capable d'influencer les

¹⁴ Paru dans la revue *Topique* n° 98 (2007) sous le titre « A propos de quelques liens entre Freud, des linguistes et philologues dans les années 1885-1915: le cas de F. de Saussure ». Remanié, il paraît en guise de préface à *Freud et le langage* (2014), avec les contributions du colloque de 2007 à Cerisy. Mon approche de Saussure en tant que cas clinique se développe progressivement dans les 5 volumes de mes *Écrits de linguistique et psychopathologie psychanalytique*, en cours de parution.

¹⁵ Cornell University Press, 1997.

¹⁶ *Contribution à la conception des aphasies* (1891), 1983, PUF.

conceptualisations des faits linguistiques ? Réponse : au moins dans le début de ses investigations, Freud fait un large usage du savoir linguistique de son époque. L'existence de facteurs « inconscients » était, on le sait, à l'ordre du jour dans les préoccupations des linguistes dans ces années-là. Aujourd'hui on peut déjà affirmer que les conceptions psychanalytiques, notamment freudiennes et lacaniennes, sont de grande utilité pour comprendre la complexité du mécanisme linguistique, et qu'à son tour ce fonctionnement linguistique ne peut qu'être important pour la théorie et la clinique psychanalytiques. Les textes composant ce volume – comme ceux publiés dans *Saussure et la psychanalyse*, *Freud et le langage*, des volumes de périodiques, etc. – en seraient la preuve si on en avait encore besoin. Même si ceux qui s'intéressent au sujet ne sont pas toujours d'accord sur certains aspects de ces assertions, Saussure lui-même a pu noter que

Pour aborder sainement la linguistique il faut l'aborder du dehors, mais non sans quelque expérience des phénomènes prestigieux du dedans. Un linguiste qui n'est que linguiste est dans l'impossibilité à ce que je crois de trouver la voie permettant de classer les faits. Peu à peu la *psychologie* prendra pratiquement la charge de notre science, parce qu'elle s'apercevra que la langue est non pas une de ses branches, mais l'ABC de sa propre activité.¹⁷

De nos jours on serait tenté de simplement remplacer *psychologie* par *psychanalyse* si l'on tient compte de l'esprit de ce que Saussure expose dans ses cours et ses écrits sur le caractère psychique, inconscient, fuyant, etc. de la langue et du langage. Pourquoi donc, alors, ne pas accorder leur juste valeur aux relations entre le langage et l'inconscient ?

Intéressée depuis une vingtaine d'années aux conceptions linguistiques aujourd'hui connues et attribuées universellement à F. de Saussure, j'ai souhaité confronter les données fournies par la recherche de Greenberg avec ma propre lecture concernant le linguiste genevois et sa pensée. Je me posais alors d'emblée deux questions :

¹⁷ R. Engler, éd. critique du *Cours de linguistique générale de Ferdinand de Saussure*, Wiesbaden, Otto Harrassowitz, tome II, 1974(1990), N 3315.3, p. 38 ; F. de Saussure, *Ecrits de linguistique générale*, texte établi et édité par S. Bouquet et R. Engler, Gallimard, 2002, p. 109.

1. Dans quelle mesure Freud avait-il été influencé par les théories linguistiques de ceux qui se dénommaient alors volontairement *néogrammairiens* ?

2. Saussure, étant un exact contemporain de Freud et un représentant exemplaire du mouvement néogrammairien en ces premiers travaux publiés, n'aurait-il pu être directement ou indirectement une source d'inspiration pour le père de la psychanalyse alors en formation ? Si oui, même si Saussure et Freud ne se sont vraisemblablement jamais rencontrés, ne serait-il pourtant pas intéressant de repérer des analogies entre leurs théories ? De proposer une « rencontre de [leurs] textes »¹⁸ ?

Si Lacan a pu trouver chez l'un et l'autre des éléments pour établir son célèbre postulat « l'inconscient est structuré comme un langage », cela semblait pointer déjà quelques bonnes pistes¹⁹.

Les premiers éléments de réponse à ces questionnements m'ont convaincue que Freud avait sûrement assez connu la linguistique de son époque beaucoup plus que les travaux de Carl Abel et Hans Sperber, souvent considérés comme les seuls linguistes de Freud²⁰.

Lorsqu'on essaye de mettre en rapport les sources citées par Freud pour écrire son étude sur l'aphasie, ainsi que toutes les conceptions langagières qui apparaissent notamment dans ses ouvrages de la période 1891 à 1915, avec les principes linguistiques connus aujourd'hui comme définis par Saussure, on constate alors qu'il y a une *intersection* significative entre les pensées de Freud et de Saussure. Cependant, pour comprendre cette *intersection* il faut la situer dans un contexte plus large, celui justement du

¹⁸ J'emprunte l'expression « rencontre de textes » à J. Fehr, dans « Bœuf, lac, ciel » – « concierge, chemise, lit », *Saussure aujourd'hui*, M. Arrivé et C. Normand (éd.), colloque Cerisy (1992), LINX, n° spécial, 1995, p. 437. Cet article est republié dans le n° 5 (2014) de la revue *Langage et inconscient*.

¹⁹ Cf. J. Lacan, *Mon enseignement*, Seuil, 2005. Voir aussi J. Dor, *Introduction à la lecture de Lacan*, I. *L'inconscient structuré comme un langage*, Denoël, 1985.

²⁰ M. Arrivé, *Langage et psychanalyse, linguistique et inconscient*, PUF, 1994 (puis Lambert Lucas, 2005) ; M. Lopes, « Abel et les sens opposés en égyptien classique », *Marges Linguistiques*, n° 8, 2004, p. 38-53 ; J.-C. Milner, *Le périple structural*, Seuil, 2002 ; R. Séguy, « Du sens opposé des mots originaires comme problème de psychanalyse générale – sur un point d'épistémologie freudienne », *Langage et inconscient* 1, 2006, p. 97-117 ; J. Larue-Tondeur, « Une intuition géniale de Freud : le sens opposé des mots primitifs », *Langage et inconscient* 5, 2014.

mouvement linguistique dominant de l'époque. C'est ce que j'ai commencé à montrer dans « *In principio erat verbum* ou la linguistique aux origines de la psychanalyse », que je viens de mentionner, et dans « Au risque de (la)langue. Le langage est déstructurant comme l'inconscient »²¹.

Mon intention de départ en entamant ce texte-ci était de parler essentiellement de cette *intersection*. Mais, comme on a pu le remarquer, un chercheur risque souvent de passer à côté de *ce qu'il trouve* au nom de *ce qu'il souhaite trouver*²². En préparant mon texte sur « les linguistes de Freud » entre les années 1885-1915²³, et donc avec l'intention d'affiner des intersections entre certains concepts de Freud et les sources linguistiques, j'ai eu envie d'avancer plutôt quelques hypothèses sur un *fait connexe*, à mon sens fondamental.

Mais avant de passer au fait connexe, j'aimerais ajouter ceci.

Nous avons essayé de montrer dans *In principio erat verbum...* que Freud cherche dans les études sur le langage, donc chez des linguistes, philologues et passionnés du langage, inspiration pour la base de sa théorie psychanalytique, et il l'y trouve. À l'époque, la tentation d'une approche « objective » du langage était grande. Mais Freud s'éloigne, ici comme ailleurs, de l'approche uniquement médicale de ses débuts neurologiques, des tendances donc à observer les phénomènes de manière atomiste, isolés les uns des autres, « à la loupe » et part vers une approche subjective et associative des faits.

Saussure, à son tour, échappe à peine à cette tentation dans la plupart de ses réflexions linguistiques et se laisse aller plus d'une fois au désarroi face aux aspects conjecturaux, non « vérifiables », de son objet de recherche. Le *langage* est de nature psychique, à l'égard duquel Saussure ne pouvait donc avancer que des conjectures. Celles-ci le déçoivent, le déçoivent même en

²¹ *Langage et inconscient* 3, 2007, p. 121-139.

²² C. Mejía, « Sous le signe du doute. Présentation des textes de E. Constantin », *Cahiers Ferdinand de Saussure*, n° 58, 2005.

²³ Une première version de ce texte a été présentée lors de la XI^e rencontre de l'Association internationale sur l'Histoire de la psychanalyse (AIHP), Aix-en-Provence, juillet 2006.

quelque sorte comme ce fut le cas pas moins pour la linguistique que pour sa quête anagrammatique.

Essayant d'établir les lois fondamentales du langage, Saussure s'est donc longtemps fourvoyé, dans un mouvement inverse à celui de Freud, dans son rêve impossible d'analyser le langage de façon mesurable, « inspiré par l'idéal des sciences naturelles et nourri par son appartenance tout de même inévitable à une lignée d'illustres naturalistes »²⁴. Freud, certes, médusé par l'énigme de la sémiologie hystérique « coupable » de la naissance de la psychanalyse dont témoignaient ses patients, était forcé de s'éloigner de l'objectivement vérifiable, ce qui lui donnait suffisamment de recul pour approcher *l'essence du langage* – qui à la fois se présentait « en chair et os », si l'on peut dire, au regard de l'importance qu'y prends le corps. Freud a dû faire face à un psychisme inconscient et explicite à la fois de par l'observation de ces corps auxquels il était habitué en tant que médecin neurologue.

À lire pourtant Saussure de plus près, on a l'impression qu'il a gardé depuis toujours une sorte de conviction de l'aspect psychique, subjectif et non mesurable du langage, même s'il ne se décide d'en parler plus explicitement devant un auditoire que très tardivement. Plus exactement, juste à la fin du troisième des trois cours qu'il donne à Genève, malade, semble-t-il : la mort le vaincra finalement deux ans plus tard, en 1913, à l'âge de 55 ans.

Revenons à notre *fait connexe*, car il est relié justement à la biographie de Saussure. Il s'agit d'un épisode qui marquera sa biographie et ses écrits d'une empreinte cruelle et définitive. Faudrait-il rappeler que le linguiste genevois appartient déjà depuis plus d'un demi-siècle à l'histoire classique de la psychanalyse par l'intercession de Lacan ? On a parfois envie de se poser la question suivante : si cette appartenance avait été scellée également par une fréquentation du Genevois au cabinet du fondateur de la psychanalyse, serait-il toujours mort si précocement ? Car ce *fait connexe*,

²⁴ Cf. Mejía, *op. cit.*, p. 45.

manifestant une injustice profonde irréparable, eût peut-être été mieux supporté si Saussure avait pu s'en libérer.

Le drame de la nasale sonnante

En arrivant à Leipzig, en octobre 1876, pour passer sa licence, Saussure fait la connaissance de son premier maître allemand, Heinrich Hübschmann (1848-1908), chez qui il se rend pour un cours de perse ancien. Le maître le reçoit très aimablement et, la conversation entamée, lui demande s'il avait lu l'article de Karl Brugmann, « paru pendant les vacances ». Saussure, qui naturellement ne connaissait pas encore le nom de celui qui serait l'un de ses professeurs à Leipzig, raconte l'épisode dans ses *Souvenirs*²⁵ :

[...] une immense agitation existait depuis quelques semaines autour de la question de savoir si certains α grecs ne provenaient pas de ν , ou si certains ν n'avaient pas produit α . Ne croyant pas mes oreilles, puisque dans la première entrevue que j'avais avec un savant allemand, il me présentait comme une conquête scientifique ce que j'avais considéré depuis trois ans et demi comme une espèce de vérité élémentaire dont je n'osais parler comme étant trop connue probablement, je <dis> timidement à M. Hübschmann que cela ne me semblait pas bien extraordinaire ou neuf²⁶.

Et Saussure y raconte en détail comment il avait fait, lui-même en premier, à l'âge de 14 ans ½, trois ans avant Brugmann, la découverte de la nasale sonnante. Le jeune Saussure de 19 ans aura grand-peine à vivre cet échec, d'autant plus que c'est cette découverte qui donnera à Brugmann une considérable notoriété grâce à une hypothèse dont la valeur avait été négligée par le Genevois. Saussure, à mes yeux, ne surmontera jamais cette frappante expérience de « perte », dont les conséquences vont apparaître plus tard dans sa recherche. Elles se matérialiseront, entre autres, dans son écriture et sa *non-œuvre*.

²⁵ En 1913, Saussure rédige plusieurs versions d'un texte où il consigne une « genèse de ses idées linguistiques », selon ses propres mots, dont le but était de se protéger contre des accusations de plagiat après sa mort. La version la plus achevée contenant 21 pages fut transcrite et publiée dans les *Cahiers Ferdinand de Saussure* 17, par Robert Godel, en 1960, sous le titre « Souvenirs de F. de Saussure concernant sa jeunesse et ses études ». Je publie dans *Écrits de linguistique et psychopathologie psychanalytique* les divers brouillons du texte (« Les Souvenirs de Saussure »), ainsi que le fac-similé de l'article de Godel.

²⁶ Bibliothèque de Genève, Ms. Fr. 3957-1; *CFS* 17, 1960, p. 13.

R. Godel, qui assure la première publication en 1957 des sources manuscrites des cours professés par Saussure et qui publie ces « *Souvenirs* » en 1960, dira que

La déception qu'il éprouva à l'occasion de la nasale sonnante a été profonde : vingt-cinq ans après la parution du *Mémoire* (1878)²⁷, il se rappelle en 1903 [date de la rédaction des souvenirs, I.V.] avec quelle sorte de déchirement il dut se résoudre à faire hommage de cette découverte à Brugmann et à Osthoff [dans les 50 premières pages de son mémoire, il doit imputer la découverte à Brugmann maintes fois] ; et plus tard encore, en 1910, il dit à M. L[eopold] Gautier [un des étudiants de Saussure] : « Durant tout le temps que je travaillai à mon mémoire, je ne pus me défendre contre un sentiment de regret »²⁸.

Saussure ne pouvait pas revendiquer la priorité de sa découverte : outre le fait qu'il ne l'avait pas publiée, il n'en avait même pas de trace écrite. Quand on examine les travaux de Saussure publiés de son vivant, c'est-à-dire son mémoire de licence, sa thèse doctorale et une soixantaine d'articles réunis huit ans après sa mort dans un *Recueil des publications scientifiques de Ferdinand de Saussure* (1921), on est frappé par la quantité de références à Brugmann, quelques-unes bien parlantes.

Revenons cependant à d'autres aspects de sa biographie : on verra qu'il s'agit d'une biographie marquée en même temps par une intelligence précoce et une profonde mélancolie.

L'Essai Pictet

Entre 16 et 17 ans, Saussure écrit un texte qu'il envoie à un linguiste suisse renommé, Adolphe Pictet (1799–1875). Dans cet essai de 25 pages²⁹ « il propose de ramener à un nombre déterminé de racines tous les mots de toutes les langues »³⁰, une sorte de *système général du langage*. Ce qu'il esquisse en réalité c'est sa première théorie générale du langage.

²⁷ Il s'agit de son mémoire de licence qui lui donne, quoique un peu tardivement, sa première renommée.

²⁸ *CFS* 17 (1960), p. 13-14.

²⁹ Publié seulement en 1978, par Boyd Davis dans les *CFS* 32, p. 73-101, et dont l'importance se révèle lors de la préparation de son mémoire de licence.

³⁰ C. Bally, « F. de Saussure et l'état actuel des études linguistiques » [1913], in *Le langage et la vie*, Genève, Droz, 1952, p. 148.

Pictet, déjà septuagénaire et devenu un monument des lettres suisses, était voisin de la famille de Saussure, à la campagne, non loin de Genève. Outre la linguistique, Pictet écrivait sur la philosophie, l'art et la littérature, tout en étant un mathématicien inventeur d'engins de guerre. Auteur entre autres d'un classique, *Les origines indo-européennes ou Les Aryas primitifs : essai de paléontologie linguistique* (1859-1863), dont quelques chapitres avaient déjà été soigneusement étudiés par Ferdinand à 12 ou 13 ans, Pictet était à son insu l'objet d'une véritable adoration de la part du tout jeune linguiste : « L'idée qu'on pouvait, à l'aide d'une ou deux syllabes sanscrites – car telle était l'idée même du livre et de toute la linguistique de l'époque –, retrouver la vie des peuples disparus m'enflammait d'un enthousiasme sans pareil »³¹. En lui adressant son essai accompagné d'une lettre, il espère, dans sa naïveté enfantine, recevoir de la part du vieux monsieur une réponse favorable.

Saussure relate l'affaire dans ses *Souvenirs* :

L'excellent savant a eu la particulière bonté de me faire une réponse écrite, où il me disait entre autres : Mon jeune ami, je vois que vous avez pris le taureau par les cornes ... et il me distribuait ensuite de bonnes paroles qui furent efficaces pour me calmer définitivement sur tout système universel du langage³².

Cette scène reste dans la mémoire de l'adolescent teintée d'une critique et d'une sévérité décisives. Trente ans plus tard, en 1903, moment où il rédige les *Souvenirs*, il s'en souviendra pour noter, « assez dégoûté », que son « essai manqué » lui a suffi pour oublier la linguistique pendant deux ans.

En 1903, Saussure a 46 ans. Cela fait vingt-deux ans qu'il est rentré à Genève, après avoir quitté Paris et son enseignement à l'École des Hautes Études. À part Antoine Meillet, qui assume quelque temps plus tard la chaire de linguistique au Collège de France, promise d'abord à Saussure par son occupant s'il restait à Paris, il n'a presque plus de relations à Paris. Ses articles deviennent de plus en plus rares. Saussure se retire peu à peu du milieu scientifique. Il travaille pourtant sans cesse et ses recherches se multiplient. Bientôt il va commencer celle qui sera l'une des dernières,

³¹ *Souvenirs*, CFS 17, *op. cit.*, p. 16.

³² CFS 17, p. 17 et Ms. 3957-1, p. 6.

occasionnant une fois de plus une grande déception chez l'auteur : un travail monumental sur les anagrammes qui remplit cent dix-sept cahiers entre 1906 et 1909³³. Parmi tous ses travaux, la quête anagrammatique est sans doute celle qui le rapproche le plus des travaux freudiens. À son insu ?

Mais en février 1903 Saussure reçoit de la part d'un collègue allemand, le linguiste Wilhelm Streitberg (1864-1925), une lettre l'informant de la parution d'un ouvrage de linguistique en Allemagne. Saussure n'est pas très clair dans sa réponse, mais on peut en inférer qu'il s'agissait, encore une fois, de plagiat autour de son travail. Il décide alors de rédiger un texte témoignant de l'évolution de ses idées linguistiques³⁴.

Saussure rédige ses *Souvenirs* dans un cahier. Dans les 21 feuillets qu'il utilise à cette fin (presque 3 feuillets sont entièrement en blanc), il laisse des espaces vides qui suggèrent un éventuel désir de les compléter. Mais, pas plus que dans ceux que nous trouvons abondamment dans ses autres écrits, il ne comblera ces blancs. Et son collègue Streitberg lui-même ne recevra apparemment jamais ce texte que Saussure lui avait promis, le désignant comme son dépositaire : on l'apprend par leurs courriers échangés.

Saussure disparaît le 22 février 1913. Et c'est seulement en 1958, quarante-cinq ans après sa disparition, que Jacques et Raymond de Saussure déposent à la Bibliothèque de Genève de nouveaux manuscrits de leur père. Ceux qui ont été déposés après la mort du linguiste et avant 1958 sont ceux qui avaient permis à Robert Godel d'en faire l'inventaire dans sa thèse. Publiée en 1957, celle-ci ouvrira le chemin à toute une nouvelle interprétation de la pensée saussurienne jusqu'alors fondée uniquement sur le *Cours de linguistique générale*. Et c'est parmi ces centaines de pages du deuxième dépôt qu'on trouve le petit cahier contenant ces si précieuses données biographiques.

Toutefois, une raison importante pour laquelle Saussure rédige ses *Souvenirs* semble n'avoir pas été objet d'investigation et retient notre intérêt

³³ Pour la quantité de cahiers, voir F. Gandon, *De dangereux édifices. Saussure lecteur de Lucrèce. Les cahiers d'anagrammes consacrés au De Rerum Natura*, Louvain/Paris, Peeters, 2002, p. 3, note 1.

³⁴ L'histoire est en réalité un peu plus complexe ; nous en parlons avec plus de détail dans les *Écrits de psychopathologie psychanalytique et linguistique*, déjà cité.

depuis un certain temps. C'est grâce à ce cahier que nous pouvons faire des hypothèses sur certains aspects obscurs de la pensée et de la biographie intellectuelle du linguiste. Entre autres, pour quelles raisons Saussure s'est-il isolé de plus en plus du milieu scientifique, alors qu'il ne cessait de lire et d'écrire ?

Revenons à l'épisode de la découverte de la nasale sonnante afin d'essayer quelques interprétations. Nous sommes au cours de l'année universitaire 1872-1873, c'est-à-dire un peu moins de trois ans avant l'arrivée de Saussure à Leipzig. Il n'a pas encore seize ans et nous le retrouvons en salle au Collège de Genève où il assiste à une leçon de grec. C'est une année fade pour lui : sa famille, le trouvant trop jeune pour l'inscrire directement au gymnase, en dépit de ses excellentes notes, l'inscrit pour une année de cours préparatoire qu'il considère totalement inutile.

Comme la fable du pot au lait

Lecteur qu'il était déjà à cet âge des grands classiques de la linguistique indo-européenne comme Bopp et Curtius, c'est là au collège qu'il fait *l'hypothèse à laquelle il tiendra au-delà de toute autre - et pendant toute sa vie*³⁵. Il l'avoue à peine dans ses *Souvenirs*, rédigés comme on vient de le voir trente ans après avoir conçu cette hypothèse, et vingt-sept ans après la publication par Karl Brugmann de ce qui deviendra, donc, la célèbre découverte (?) de la nasale sonnante.

Cet épisode marquera Saussure à un tel point qu'on s'étonne de ce phénomène d'annulation du temps, à lire ses mots dans un des brouillons de 1903, justement celui publié par Godel :

Mon attention fut subitement attirée d'une manière extraordinaire, car je venais de faire ce raisonnement, qui est encore présent à mon esprit à l'heure qu'il est³⁶.

³⁵ Jean Roudaut, dans un compte rendu du *Cours de linguistique générale* édité pour la première fois chez Payot avec les notes et commentaires que Tullio de Mauro avait préparés pour sa traduction du livre en Italie, dit qu' « À en croire les *Souvenirs*, tous ses travaux menés jusqu'en 1903 comptaient moins pour lui que sa découverte non publiée ». *Critique*, 1973, p. 288.

³⁶ *CFS* 17, p. 18 ; p. 7-8 du Ms 3957-1.

Ce qui est frappant, c'est la façon dont il se rappelle le moment où, dans son esprit adolescent, il conçoit cette hypothèse ; ce moment lui revient encore intact, « présent » en 1903, trois décades plus tard, comme le retour d'un vécu – retour du refoulé ? – qui en même temps avait été toujours là.

Il a 46 ans au moment de cette rédaction, rappelons-le. Sachant qu'il ne vivra que neuf ans de plus et habitués que nous sommes à voir en Saussure le grand penseur du XX^e siècle, il est facile d'oublier qu'il a disparu sans avoir connu la gloire de son vivant, en dépit du succès mitigé de son *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes* de 1878.

C. Bally et A. Sechehaye, les éditeurs du *Cours de linguistique générale* (1916), se plaignent dans leur préface que Saussure détruisait au fur et à mesure les brouillons de notes de ses trois Cours de linguistique. Tout chercheur habitué des textes manuscrits de la Bibliothèque de Genève connaît l'état d'incomplétude (ratures, blancs, etc.) qui caractérise les papiers du linguiste. Les *Écrits de linguistique générale*, publiés en 2002 par Simon Bouquet et Rudolf Engler, en sont une preuve plus récente. La quantité étonnante d'espaces vides laissés au beau milieu d'un raisonnement intrigue le chercheur³⁷.

Face à ces blancs et ratures dans les manuscrits de Saussure, joints à d'autres aspects de sa biographie, le chercheur qui essaie de les interpréter à la lumière de la psychanalyse ne peut pas ne pas voir, dans la scène de Leipzig, en 1876, un trauma parlant. Quels effets traumatisants les mots d'Hübschmann dressant le cauchemardesque récit de la publication par un inconnu de la précieuse hypothèse de Ferdinand ont-ils pu déclencher dans le psychisme de ce dernier ?

Outre les faits eux-mêmes, l'empreinte blessante et indélébile de ces mots sur l'esprit fragilisé du jeune linguiste semble se manifester dans plusieurs aspects de sa vie et de son écriture. Ces blancs, par exemple, que nous retrouvons dans ses écrits sur la linguistique générale et d'autres,

³⁷ Claudine Normand, dans *Allegro ma non troppo. Invitation à la linguistique*, Ophrys, 2006, p. 79-112, en donne quelques exemples sans risquer cependant une explication.

marquent si ponctuellement des moments clés du raisonnement qu'on arrive à se demander si l'auteur ne notait pas, ailleurs, les mots qui manquent : mais où ? Dans un cahier mis en réserve à cette fin ? Dans sa mémoire uniquement ? Un tel exercice ne serait-il pas l'indice d'une grande tourmente ? Saussure, sous ce coup désespérant et passible de gêner l'économie psychique de n'importe quel sujet, aurait-il essayé de garder ses hypothèses en multipliant les blancs dans son écriture, comme la manne dans le désert ? Ne s'en est-il pas rendu compte qu'en le faisant dans des points nodaux et ponctuels il y laissait en même temps la trace d'une éventuelle cachette à réponses existant quelque part ailleurs ? Quelle angoisse légitime ou non légitime l'aurait amené à agir à l'exact inverse de ce personnage du conte de Poe dans *La lettre volée* selon lequel la meilleure cachette est d'être à la vue de tous ? Comment ne pas interroger cette quantité de blancs semés de façon tellement systématique, nous amenant à quasiment écarter la possibilité d'une coïncidence ? Ne « raisonnent »-ils pas tous, ces actes manqués, si on les analyse dans le contexte d'autres traits de la biographie de l'auteur ? Saussure ne se voue-t-il pas au silence et à un isolement progressif surtout à partir de 1890, alors qu'il avait à peine 33 ans ? Dans ce contexte, comment analyser la destruction systématique de la plupart des notes de ses cours de Genève ? S'agirait-il d'une tentative obstinée de protéger ses hypothèses ? Contre qui ? Le fantôme d'un Morel ? D'un Brugmann ?³⁸ Ou d'autres professeurs ? Ou de ses étudiants ?

Quoi qu'il en soit, cette scène ancienne a hanté Ferdinand de Saussure sa vie durant et, vraisemblablement, influencé toute sa carrière. À part le témoignage des *Souvenirs*, il en reparle en 1910 à Léopold Gautier, un de ses étudiants, ainsi que le soulignent Godel et Bally. Les mots proférés par Hübschmann pour annoncer l'immense agitation de Leipzig autour de l'article de Brugmann ont résonné probablement toute sa vie dans son esprit malade. Au-delà de tout, on est touché par cette blessure quasiment indicible que Saussure semble avoir longtemps gardée en secret. Et l'on se prend à regretter qu'il n'ait pas eu l'occasion de la mettre en mots... On le regrette

³⁸ Le trauma de la nasale sonnante, long et tortueux, ne peut être traité ici dans toute son extension ; nous en risquons d'autres interprétations dans les autres quatre volumes d'*Ecrits de linguistique et psychopathologie linguistique*, en cours.

d'autant plus que c'est Saussure lui-même qui écrit que les mots, comme une symphonie, une fois exécutés, « tombent dans le néant »³⁹. On l'a compris, avec les réserves nécessaires : cette dernière assertion du linguiste n'est pas loin d'une parfaite consonance avec ce que Anna O., la patiente de Freud, nommera « cure de parole », ce dont le pauvre linguiste n'a justement pas bénéficié.

On a vu la raison du regret de Saussure. C'est la publication sur la nasale sonnante qui ouvre au « pirate » Brugmann les portes de la reconnaissance que l'on pourrait certes relativiser aujourd'hui si on la compare à l'impact du nom de Saussure dans le champ de la linguistique et des sciences humaines. En ce sens, l'histoire des idées rend justice à Saussure du silence pénible qu'il a dû endurer. On sait qu'il en a affronté d'autres peut-être plus difficiles encore sous la menace des pouvoirs universitaires leipzigois, les accusations de plagiat, les jalousies de tous ordres. Mais tout cela, hélas, pouvait-il se passer autrement ? Un jeune étudiant étranger de dix-neuf ans osant, dans un mémoire de licence, traiter justement du sujet le plus disputé du moment dans le plus prestigieux lieu de la linguistique de l'époque ? La reconnaissance posthume semble ainsi le récompenser pour la « perte » de sa nasale sonante et les accusations de plagiat.

Bizarre biographie celle de Ferdinand ! Il ne publie pas une hypothèse négligée et est obligé de contempler la gloire de celui qui la publie. Les découvertes sur les langues indo-européennes de son mémoire de licence publiées à Leipzig sont d'emblée attaquées, considérées comme des plagiat du mouvement néogrammairien local. Paradoxalement, depuis sa mort tous les brouillons pleins de ratures, blancs et inachèvements de toute sorte sont sans cesse repris, reconstruits, réinterprétés et attribués à son nom. On lui prête souvent le rôle d'auteur de ce qu'il n'a pas achevé lui-même de sa main, comme c'est le cas du *CLG*, dont Rudolf Engler fait une vraie « œuvre d'artiste »⁴⁰. Ainsi, de son vivant il voit sidéré ses propres idées être attribuées à d'autres : Brugmann, Osthoff, etc. Après sa mort ce sont plutôt les idées des autres qui lui sont attribuées.

³⁹ *Écrits de linguistique générale, op. cit.*, p. 32.

⁴⁰ Cf. C. Mejía, « Rudolf Engler, l'ouvrage d'un philologue artiste », *Cahiers Ferdinand de Saussure* 58, 2005, p. 5-19.

Ce que Saussure ne pouvait pas suspecter peut-être est qu'après sa mort cet ouvrage qu'il n'a pas écrit aurait son nom, lui qui ne publiait plus rien de significatif justement par horreur d'écrire quoi que ce soit destiné à être publié, il l'avoue en toutes lettres dans un courrier de 1903 au même Streitberg. Les idées qui apparaissent dans ce *CLG*, fruit d'une compilation de notes des étudiants qui ont assisté aux cours, ne peuvent plus être exactement les siennes. Si ces idées sont venues de lui-même ou si elles sont une compilation elles aussi de tout ce que Saussure avait lu toute sa vie – la biographie de Joseph d'ailleurs montre bien, encore qu'il ne le dise ou ne le voie pas, que la plupart de ce que Saussure enseigne dans ses trois cours il l'avait lu dans tel ou tel ouvrage⁴¹ – on ne saura peut-être jamais. Ce qu'on sait c'est que le *CLG* est un texte reconstruit, transformé, réélaboré, réinterprété, autant par les auditeurs depuis les séances mêmes, que par les éditeurs Bally et Sechehaye. Des reconstructions extraordinaires comme celle d'Emile Constantin ! Plus tard ce sera à Godel, Engler, Mauro et de tous les exégètes jusqu'à nos jours d'essayer de donner forme à un grand nombre d'hypothèses à peine ébauchées dans des notes hésitantes ou biffées, traduisant souvent un esprit mélancolique, découragé, tourmenté par le doute et le regret. Contrairement à l'œuvre que Saussure accomplit de son vivant – *l'Essai Pictet*, le *Mémoire*, la thèse doctorale – vrais exploits réalisés par un esprit d'exception, son enseignement et ses écrits concernant la linguistique générale prennent en réalité pour une part l'allure d'un gros acte manqué, d'un symptôme. Symptôme de quoi ?

⁴¹ Cf. John E. Joseph, *Saussure*, Oxford University Press, 2012.

Chapitre III

La linguistique aux origines de la psychanalyse⁴²

L'intitulé ci-dessus risque de passer pour provocateur : le simple fait d'alléguer une influence quelconque de la linguistique sur la psychanalyse – même s'agissant de Saussure par l'intermédiaire de Lacan – sent fortement le fagot. Essayer de montrer que cette influence remonte au temps de Freud est plus grave encore. Je n'ai pourtant aucune intention provocatrice, étant bien au contraire en quête d'une synergie positive entre les domaines concernés : il me semble ainsi moins important de chercher quelle discipline a « devancé » l'autre – pour autant que cette expression ait un sens – que d'accorder la priorité à leur coopération. Tel est le cadre dans lequel le présent article donne quelques éléments d'un ouvrage en cours de préparation qui cherche à jeter un peu de lumière sur un sujet qui, je crois, n'a pas été beaucoup étudié en France. Il s'agit du milieu culturel linguistique dans lequel Freud a vécu à la fin du XIXe siècle et au début du XXe. Dans la première partie, on comparera succinctement les parcours de Saussure et de Freud : on y cherchera des intérêts partagés permettant de comprendre ce qu'on pourrait appeler une « théorie freudienne du langage ». Dans la seconde, nous nous proposons de présenter quelques éléments d'une recherche publiée en 1997 aux Etats-Unis par Valerie Greenberg qui apporte du nouveau sur la question.

Contrairement à ce que l'on peut encore assez souvent lire, le lien des théories freudiennes avec le langage et la linguistique ne se réduit pas aux

⁴² Paru dans la revue *Langage et inconscient* 1, 2006, sous le titre « *In principio erat verbum* ou la linguistique aux origines de la psychanalyse ».

noms de Carl Abel et Hans Sperber. C'est dans des travaux de linguistes, philologues, aphasiologues et autres passionnés du langage que Freud a trouvé support et inspiration pour plusieurs notions de la psychanalyse – notamment celle, centrale, d'inconscient. Des psychanalystes comme Raymond de Saussure (fils de Ferdinand), des psychiatres neurologues comme Kurt Goldstein et des linguistes comme Roman Jakobson ont eu raison de penser que les coopérations entre ces domaines sont une bonne chose. En ce qui concerne les relations entre la linguistique et la psychanalyse, on découvre que cette dernière entretient des liens avec la première depuis ses origines⁴³, mais je me limiterai ici à une comparaison entre les parcours de Saussure, considéré comme le père de la linguistique moderne, et de Freud, le fondateur de la psychanalyse.

Saussure et Freud : les aphasies

A partir du *Cours de Linguistique Générale* (1916-1922)⁴⁴ de l'un et de la *Contribution à la conception des aphasies* (1891)⁴⁵ de l'autre, on pourrait essayer d'établir un parallèle entre les deux penseurs. Rappelons d'abord quelques détails intéressants de leurs biographies.

En se tenant aux données chronologiques, une rencontre effective des deux savants à Paris, entre 1885 et 1886, n'était en rien impossible. On sait que Saussure y a vécu pendant dix ans, de 1880 à 1891. Il exerçait alors à l'École Pratique des Hautes Études. On peut même mentionner ses adresses : 3, rue de l'Odéon (1881-1882) et 3, rue de Beaune (déc. 1884), dans le sixième arrondissement. Le séjour parisien de Freud lorsqu'il travaille auprès de Charcot à la Salpêtrière va du 13 octobre 1885 au 28 février 1886. Ici également une adresse : 10, rue Le Goff, cinquième

⁴³ Jusqu'à 1998 (« Retours aux origines saussuriennes du signifiant lacanien », in Arrivé Michel et Normand Claudine, 2001), j'ai pu croire à une légende autour du refus de collaboration généralisé, de la part, par exemple, des collègues psychologues et psychanalystes. Un reste de cette idée m'a empêchée de leur demander une participation plus importante lors de la préparation du numéro 7-8 de *Marges Linguistiques : Langue, langage et inconscient : linguistique et psychanalyse*, paru en novembre 2004 (www.revue-texo.net), alors même que, malgré ce malentendu, tous ceux que j'ai sollicités ont promptement accepté de participer. Et, Dieu merci, leur vive disposition à contribuer se confirme aussi pleinement dans la création de l'ensemble des projets *Langage et Inconscient*.

⁴⁴ Citée ici d'après l'édition critique de Tullio de Mauro (1967) 1995.

⁴⁵ *Zur auffassung der Aphasien. Eine kritische Studie*, trad. française de Claude Van Reeth, PUF, 1983.

arrondissement, à l'emplacement de l'actuel « Hôtel du Brésil ». Des adresses assez voisines, donc. Mais aucun témoignage d'une quelconque rencontre n'est actuellement connu. Il ne nous reste, à défaut, qu'à étudier le dialogue des théories. Pourtant l'espérance de trouver des documents subsiste : n'a-t-il pas fallu attendre 1996 pour retrouver, dans l'Orangerie de la famille de Saussure, ceux qui ont permis la publication des *Ecrits de linguistique générale* ? La bibliothèque de Saussure léguée à la BPU de Genève réserve peut-être d'autres bonnes surprises et il conviendrait aussi de s'intéresser au sort des bibliothèques de son fils Raymond et de Théodore Flournoy. Une recherche parallèle dans la bibliothèque de Freud s'imposerait également.

Mais revenons à 1891, année où Saussure rentre à Genève. C'est aussi l'année où Freud publie sa *Contribution à la conception des aphasies*. Une rencontre à ce moment précis de leur carrière aurait pu provoquer une véritable révolution dans ce domaine interdisciplinaire des recherches entre langage et inconscient. Du moins est-ce ce qu'on se dit quand on lit l'essai laissé inachevé par Saussure sur le livre de Sechehaye : « Notes sur Programme et méthodes de la linguistique théorique, d'Albert Sechehaye, 1908 » (cf. Saussure (1974) 1990 2 : 42-43 et Saussure 2002 : 258-261) et que l'on compare ce texte aux propos tenus par Freud dans sa *Contribution à la conception des aphasies*. Les considérations de Saussure sur les troubles du langage dans l'aphasie sont en parfaite consonance avec celles de Freud.

Soyons néanmoins prudents. De 1891 à 1911, année de son dernier cours, Saussure réfléchit à Genève sur le fonctionnement du langage et de la « langue », plutôt que sur celui des langues et des éléments linguistiques en soi de façon « atomiste », comme il avait déjà fait lui-même et comme le faisaient encore à l'époque les néogrammairiens. Ayons à l'esprit, cependant, que Saussure traite la langue telle qu'elle est pratiquée par des sujets parlants dans de bonnes conditions de parole, dans « un système serré où tout se tient ». En d'autres termes, dans des circonstances de normalité. Ce fait d'ailleurs a suscité des critiques de ceux qui accusent sa théorie d'être liée à un modèle idéal de langue d'où sont évacuées les vraies conditions de parole du sujet parlant. Ces critiques sont pourtant peu

pertinentes : pour Saussure, la langue ne trouve sa raison d'exister qu'en discours.

Freud, à la même époque, mène, à Vienne, une réflexion qui vise aussi le langage, mais dans une perspective autre. A l'inverse du linguiste, Freud, médecin et psychanalyste en germe, va s'intéresser de façon particulière à la pathologie du fonctionnement du langage et de la langue : c'est en ce point que se situent à la fois la relation et la divergence avec l'appareil théorique saussurien tel que nous le connaissons aujourd'hui⁴⁶.

Au premier abord et à partir de cette perspective, Freud semble en quelque sorte à l'opposé de Saussure : l'un s'intéresse au normal, l'autre privilégie plutôt l'aspect pathologique. Chez les patients de Freud, aphasiques, hystériques, psychotiques ou autres, la plupart des principes régissant le fonctionnement sain du langage et de la langue vont être affectés, voire rompus. Cela revient à dire que des notions linguistiques mises en évidence par Saussure dans ses cours à l'Université de Genève, entre 1907 et 1911, telles que *linéarité*, *temporalité*, *consécutivité*, pour ne citer que ces trois-là, seront vérifiées par leur revers. Ce qui revient à dire encore que si dans les énoncés de ces patients il subsiste encore des *règles* langagières, celles-ci ne fonctionnent pas de la même façon que chez un sujet parlant en état de « normalité ». Presque tous les aphasologues de la fin du dix-neuvième siècle – y compris Freud – ont observé de telles règles, comme nous le verrons. C'est en grande partie grâce à ces travaux que Roman Jakobson a pu développer la théorie des axes de sélection-

⁴⁶ En mettant en relief l'aspect psychopathologique de l'approche freudienne du langage nous n'ignorons évidemment pas que Freud porte aussi intérêt au fonctionnement normal du langage et que ces deux aspects, normal et pathologique, sont toujours en relation dialectique dans la clinique et la théorisation. Notre premier essai d'ébaucher une « théorie du langage » chez Freud est un article intitulé plus tard « Freud grammairien », tentative de dialogue avec le « Lacan grammairien » de Michel Arrivé. Il y est question d'une proposition de travail envoyée à Michel Arrivé en 1997, où l'on essayait de comparer la notion saussurienne de signe linguistique avec celle de Lacan. On repère là ce qu'on appelle un *éclatement du signe*, ce signe éclaté pouvant être repéré dans l'aphasie, l'hystérie, la psychose, etc., ainsi que dans des formations de l'inconscient en général, lapsus, mots d'esprit, oublis de noms propres, mots de rêves. Nous disions alors notre angoisse face à l'ambition de cette tâche : il s'agissait de prendre en compte tout ce qui est de l'ordre du langage et de la linguistique chez Freud et chez Lacan.

combinaison, métaphore vs métonymie (Jakobson, 1963, chap. II) qui a inspiré Lacan (parmi beaucoup d'autres). Dans les études sur les aphasies, nous pouvons constater qu'on peut – on le fait souvent – déduire le « normal » à partir du pathologique.

Essayons de faire dialoguer Saussure et Freud par le moyen de leurs écrits. Pour ce qui concerne Saussure, il vaudrait sans doute mieux utiliser le terme « pensée » plutôt qu'« écrits » sur le sujet spécifique des troubles du langage, puisque l'illustre linguiste, tout en s'y intéressant, n'a pas développé de théorie sur l'aphasie.

Si le CLG a pu conférer à la linguistique du vingtième siècle toute la force nécessaire pour donner naissance au structuralisme, la *Contribution à la conception des aphasies* a eu de son côté un destin très particulier dans le développement de la psychanalyse. Et si les circonstances dans lesquelles est né le CLG sont bien connues aujourd'hui, l'histoire du livre de Freud est tout autre.

Contribution à la conception des aphasies paraît à Leipzig et Vienne en 1891, aux éditions Franz Deuticke⁴⁷. Au bout de neuf ans, sur 850 exemplaires imprimés, 257 ont été vendus, et le reste mis au pilon. Le livre devint quasi introuvable en Allemagne et fit défaut dans de grandes bibliothèques jusqu'à 1992, année où parut une édition revue chez S. Fischer. Il faut signaler que la traduction anglaise n'est parue qu'en 1953, avec un retard de soixante-deux ans, et la française en 1983... Il est intéressant de remarquer qu'en 1979, un antiquaire hollandais demandait 2 000 florins pour un exemplaire de l'édition originale.

Deux faits presque anecdotiques aident à comprendre ce scénario d'infortune. D'abord le livre est dédié en « hommage amical » à Breuer. Mais Freud, dans une lettre de 1891 à Minna Bernays, avoue une « sévère déception »:

La façon dont Breuer l'a accueillie a été vraiment bizarre. Il m'a à peine remercié, s'est montré très embarrassé et, ce qui paraît incompréhensible, n'a fait que des

⁴⁷ Une partie des données qui suivent ont été empruntées à la préface de Roland Khun pour la traduction française.

commentaires péjoratifs ; il ne s'est souvenu d'aucun point favorable et, pour finir, en guise de calmant, il m'a complimenté sur la qualité de mon style. (Freud [1873-1939]1996 : 241, cité par Khun, *op. cit.* : 8)

Deuxième fait : la même année Freud écrit à W. Fliess :

Dans quelques semaines, j'aurai le plaisir de vous faire parvenir un ouvrage sur l'aphasie que j'ai rédigé avec assez d'enthousiasme. Je m'y montre fort hardi en croisant le fer avec votre ami Wernicke et aussi avec Lichtheim et Grashey. J'ai été jusqu'à égratigner le sacro-saint pontife Meynert [...] D'ailleurs certaines idées sont plus suggérées que développées. (*ibid.*)

On peut imaginer que cette dernière affirmation de Freud de même que son souhait explicitement formulé, plus tard, de ne pas voir l'ouvrage inclus dans ses œuvres complètes ont contribué à le discréditer aux yeux des lecteurs.

Le fait est que ce livre de Freud est encore aujourd'hui très peu lu et n'a mérité qu'une demi-douzaine de commentaires de poids⁴⁸. Néanmoins, il connaît ces dernières années un intérêt grandissant. Outre la remarquable étude qu'en donne Roland Khun en préface à la traduction française, citons le livre de John Forrester, *Language and the origins of psychoanalysis* (1980)⁴⁹, et plus récemment Valerie Greenberg, *Freud and his aphasia book. Language and the sources of psychoanalysis* (1997), à notre connaissance l'analyse la plus complète (*cf. infra*). Il est étonnant que d'autres spécialistes semblent ignorer cette source de concepts essentiels non seulement pour les neurosciences mais également pour la psychiatrie, la psychanalyse et les sciences du langage. Les rares auteurs qui s'y réfèrent occultent souvent leur source, masquant par exemple le fait que les notions de *représentations de mots* et *représentations de choses* viennent de ce texte.

Un intercesseur entre Saussure et Freud : Raymond de Saussure

⁴⁸ On peut mentionner Dorer 1932, Goldstein 1948, Nassif (1977)1992. Notons l'analyse dans Kristeva 1986 des modèles freudiens du langage, sans doute la plus riche analyse que l'on ait faite de la matière en France. *Marges Linguistiques* 7-8 a réédité ce texte et publié sur le même sujet les articles « Langage et inconscient chez Freud: représentations de mots et représentations de choses », de Michel Arrivé et Izabel Vilela et « Saussure, Freud, l'aphasie: d'un point de rencontre à la linguistique clinique », de Clément de Guibert.

⁴⁹ *Le langage aux origines de la psychanalyse* (1980), Gallimard, 1984.

Arrêtons-nous sur le parcours d'un psychanalyste devenu un important intercesseur avant la lettre entre Saussure et Freud : Raymond de Saussure (1894-1971), le fils de Ferdinand.

Comme l'ont déjà remarqué Arrivé ((1994)2005), Houdebine (2002) et Roudinesco ((1982)1994), Freud a au moins eu connaissance du nom de Ferdinand de Saussure et de ses Cours.

Raymond de Saussure, étudiant en lettres, puis en médecine à l'Université de Genève à partir de 1914, se passionne très tôt pour les cours de Théodore de Flournoy (1854-1920) sur les théories freudiennes. Flournoy est médecin, professeur de psychologie physiologique et grand connaisseur des travaux freudiens. La similitude avec celles de Freud de quelques notions développées par Flournoy est bien connue des historiens de la psychanalyse.

Lorsque Raymond de Saussure rencontre Freud en 1920, lors du Congrès de La Haye, il connaît déjà bien son œuvre. L'année suivante, à Vienne, il entreprend une analyse auprès de Freud. En 1922, c'est Freud lui-même qui donne une préface à sa thèse de médecine, où le CLG est explicitement mentionné⁵⁰. Les relations entre les deux hommes vont se poursuivre par une correspondance assez régulière jusqu'à la fin de la vie de Freud (Cifali, 1985-5). Il est donc vraisemblable que Freud connaissait au moins l'existence des travaux de Ferdinand de Saussure et l'on a raison de se demander comment Raymond aurait pu ne pas lui parler de son père dans son analyse⁵¹.

Et Ferdinand de Saussure ? N'aurait-il pas pu lui-même connaître les travaux de Freud, ne serait-ce que par l'intermédiaire de Théodore Flournoy, à partir de 1891? Saussure l'avait rencontré à l'université de Genève cette année-là après son séjour parisien. C'est Flournoy qui l'invite

⁵⁰ *La méthode psychanalytique*, Lausanne et Genève, Payot, 1922. Pour la préface cf. aussi S. Freud, *Œuvres complètes*, tome XVI : 159-160.

⁵¹ Anne-Marie Houdebine (2002) affirme que Freud « a pu lire le nom de Saussure cité par Meringuer ». Le livre de R. Meringer (1859-1931) et K. Mayer (1862-1936), *Versprechen und Verlesen. Eine psychologisch-linguistische Studie*, de 1895, est abondamment cité dans *Psychopathologie de la vie quotidienne* (1901).

à prendre part à une recherche devenue célèbre : le cas de glossolalie d'Hélène Smith publié dans *De l'Inde à la planète Mars* (Flournoy (1900)1983)⁵². Les relations entre les deux familles deviendront encore plus étroites lorsque Raymond épousera Ariane, fille de Théodore. Mais Flournoy n'était pas à Genève le seul lecteur de Freud. Son neveu, Edouard Claparède (1873-1940), de dix-neuf ans plus jeune que lui, est devenu aussi médecin et psychologue. Dès 1899 il devient son collaborateur. En 1904 son oncle lui cède la direction du laboratoire de psychologie de l'Université, mais déjà en 1901 ils créent les *Archives de psychologie* qui vont publier les premières recensions françaises des ouvrages de Freud et des premiers psychanalystes : en 1903 paraît la recension de la *Traumdeutung*, de la main de Flournoy lui-même, suivie, en 1905, de celle de *Über Psychotherapie* et de *Zur Psychopathologie des Alltagslebens*. Claparède participe aux Congrès de Salzbourg en 1908 et de Nuremberg en 1910⁵³.

Saussure pouvait-il ignorer l'existence des travaux de Freud ? Travaillant à côté de Flournoy, il manifeste dans ses cours son intérêt pour les études sur l'aphasie. Aux pages 26 et 27 du CLG, on lit par exemple:

Broca a découvert que la faculté de parler est localisée dans la troisième circonvolution frontale gauche; on s'est aussi appuyé là-dessus pour attribuer au langage un caractère naturel. Mais on sait que cette localisation a été constatée pour *tout* ce qui se rapporte au langage, y compris l'écriture, et ces constatations, jointes aux observations faites sur les diverses formes d'aphasie par lésion de ces centres de localisation, semblent indiquer: 1° que les troubles divers du langage oral sont enchevêtrés de cent façons avec ceux du langage écrit; 2° que dans tous les cas d'aphasie ou d'agraphie, ce qui est atteint, c'est moins la faculté de proférer tels ou tels sons ou de tracer tels ou tels signes que celle d'évoquer par un instrument, quel qu'il soit, les signes d'un langage régulier. Tout cela nous amène à croire qu'au-dessus du fonctionnement des divers organes il existe une faculté plus générale, celle qui commande aux signes, et qui serait la faculté linguistique par excellence⁵⁴.

Lecteur acharné des linguistes de son époque – et on verra plus loin à quel point beaucoup d'entre eux côtoyaient Freud – il est difficile d'imaginer que Ferdinand de Saussure n'a pas entendu parler des travaux freudiens. Il faut se rappeler que lorsqu'il commence ses cours de

⁵² Les relations entre Saussure et Flournoy sont analysées en détail par Joannes Fehr ((1997)2000).

⁵³ Cf. *Dictionnaire International de la Psychanalyse, op. cit.*

⁵⁴ CLG, p. 26 et 27.

linguistique générale, en 1907, plusieurs travaux de Freud concernant de très près le langage étaient déjà publiés, non seulement la déjà citée *Contribution à la conception des aphasies* (1891), mais aussi *Etudes sur l'hystérie* (1895), *L'Interprétation des rêves* (1900), *Psychopathologie de la vie quotidienne* (1901), *Le mot d'esprit dans sa relation avec l'inconscient* (1905). Si on tient compte de conditions culturelles privilégiées de Saussure, il n'y a rien d'impossible à ce qu'il soit informé de ces ouvrages, sinon de ces recherches.

Mais sautons à 1916. Ferdinand de Saussure a quitté ce bas monde depuis trois ans... Raymond de Saussure a maintenant vingt-deux ans ; il vient de lire le livre de son père que Charles Bally lui a envoyé juste après sa parution. Dans une lettre du 15 juin de la même année à Bally (publiée par Mireille Cifali, 1985-5), Raymond se fait l'intercesseur entre son père et Freud. Après coup, certes, en ce qui concerne Ferdinand de Saussure lui-même, mais en temps utile à l'égard des recherches psychanalytiques qui se tissaient à Vienne. Et, avant la lettre, en ce qui concerne les futures relations entre les études sur langage et inconscient, linguistique et psychanalyse. La sagesse des propos et la pertinence des arguments du jeune homme font penser à l'intelligence précoce de son père. Tout en s'excusant de ne pas être linguiste, il fait à propos du *Cours de linguistique générale* plusieurs remarques d'une extrême pertinence. Examinons-en quelques-unes. Citant le travail de Freud, il avance que la

Psychopathologie des Alltagslebens donne quelques cas de lapsus qu'il essaye d'expliquer psychologiquement. Il me semble qu'il y aurait là un domaine nouveau d'investigation pour la linguistique⁵⁵.

Dans d'autres passages de sa lettre il montre non seulement qu'il a lu attentivement le CLG mais aussi qu'il a une connaissance vraiment approfondie du sujet du livre :

Parmi les chapitres qui m'ont le plus intéressé, je citerai tout d'abord ceux intitulés « l'Analogie » et « l'Étymologie Populaire ». Mais n'y aurait-il pas lieu d'introduire en linguistique, à côté de ces deux chapitres, un chapitre sur la « Pathologie

⁵⁵ Cifali, 1985 : 149 ; cf. Arrivé, 2005 : 18-19.

du langage » ? [...] Mon père considérait déjà l'étymologie populaire comme un phénomène pathologique, mais n'appartiendrait-il pas aussi à la linguistique d'étudier systématiquement les *lapsus linguae* ?

Ici Raymond de Saussure donne un exemple : *foultitude*, issu de la condensation de *foule+multitude* – cas d'« analogie/lapsus » :

Je pense bien que si *foultitude* devait jamais passer dans la langue française, il finirait par s'introduire à force d'être employé volontairement et rationnellement mais sa genèse n'en serait pas moins pathologique.

D'autres remarques sur la déformation de la prononciation chez les aliénés font penser aux travaux du regretté Ivan Fonagy : « il me semblerait intéressant aussi d'avoir un chapitre spécial sur les altérations pathologiques des phonèmes ».

Raymond de Saussure poursuit sa réflexion dans une nouvelle lettre à Bally, le 5 novembre de la même année (1916), où, résume Mireille Cifali :

Il indique aux linguistes des références sur l'aphasie, leur signale que « le mécanisme du langage » serait « un domaine où la linguistique, la psychologie normale et la psychiatrie devraient coordonner leurs efforts »; il se demande ce qu'en pensent en général les linguistes, se souvient que son père parle « d'un centre linguistique » et ajoute que « la question serait intéressante à étudier de près »⁵⁶.

On sait toutefois que Raymond de Saussure ne va pas poursuivre sa carrière dans la direction qu'il indique dans ses lettres à Bally. Cependant, il paraît impossible que ces notions lui aient été inutiles dans l'écoute des « textes » de ses patients. Mais c'est plutôt Lacan qui suivra dans une large mesure ces conseils (cf. Arrivé, *op. cit.*)⁵⁷, d'où, peut-être, la difficulté des rapports entre les deux hommes, selon Roudinesco et Plon (1997).

En 1926 Raymond de Saussure aura un rôle important dans la création de la Société Psychanalytique de Paris. Emigrant aux Etats-Unis en 1940, il y rencontre Roman Jakobson qui lui parle de la répercussion du travail de son père dans les milieux linguistiques internationaux. Ce que Jakobson méconnaissait probablement, c'est que Raymond avait une connaissance

⁵⁶ Cifali, *op. cit.* : 145-146.

⁵⁷ J'ai donné moi-même un bref aperçu sur l'utilisation par Lacan du concept saussurien de *signifiant* dans ma contribution au Colloque de Cerisy *Linguistique et Psychanalyse*, 1998. Voir *infra*.

approfondie du *CLG* et qu'il était loin d'ignorer l'importance de son influence. C'est plutôt Jakobson qui a, sans bien le savoir, suivi les suggestions de Raymond de Saussure dans ses propres travaux, notamment en ce qui concerne l'aphasie.

De retour en Suisse en 1952, Raymond jouera un rôle décisif dans l'histoire du mouvement psychanalytique suisse. Il sera l'un des fondateurs en 1969 de la Fédération européenne de psychanalyse. Aujourd'hui l'un des instituts suisses romands de psychanalyse relevant de la Société Suisse de Psychanalyse porte son nom.

Presque quatre-vingt-dix ans après cette lettre de Raymond de Saussure à Charles Bally, il est impossible de ne pas faire le lien avec le développement des travaux de chercheurs tels que, outre Lacan : Michel Arrivé, Laurent Danon-Boileau, Roland Gori, Julia Kristeva ou Jean-Claude Milner, pour ne citer que les plus notoires⁵⁸.

Freud et la linguistique

Revenons à l'idée de reconstituer le contexte culturel linguistique dans lequel vivait Freud quand il mettait en place son *Sprachapparat*, notamment dans *Contribution à la conception des aphasies, Esquisse pour une psychologie scientifique*, et *Etudes sur l'hystérie*, entre 1891 et 1895. Comme il a été dit plus haut, cet *appareil à langage*, selon le terme proposé par Jacques Nassif ((1977)1992 : 266), continue à se construire surtout dans les ouvrages publiés avant 1905.

Jusqu'à présent en France, on a eu l'habitude d'évoquer les relations de la pensée de Freud avec le langage (et la linguistique) par le biais des linguistes Hans Sperber et Carl Abel, le dernier bien connu pour sa théorie sur le sens opposés des mots « primitifs »⁵⁹. Comme on l'a signalé au début, cette question semble en cacher une autre, beaucoup plus décisive.

⁵⁸ Les colloques *Freud et le langage* (Cerisy 2007), *Saussure et la psychanalyse* (Cerisy 2010) et la revue *Langage et inconscient*, qui vient de publier son vol. 5, montrent que l'intérêt du thème reste toujours vivant.

⁵⁹ Cf. sur ce sujet Arrivé (1994)2005, Benveniste 1966, Kristeva 1996, Lopes 2004, Milner 2002, Seguy 2006 et Larue-Tondeur, 2014.

Les sources linguistiques de Freud

Freud était beaucoup mieux informé des théories linguistiques de son époque qu'on ne le dit souvent. Valerie Greenberg (1997) en fournit de précieuses preuves. L'idée devrait d'ailleurs venir à l'esprit de beaucoup de linguistes lecteurs de Freud. Le fondateur de la psychanalyse avait de fortes raisons d'être grand connaisseur du langage et de la linguistique : son style clair et didactique, sa rhétorique qui captive le lecteur, son appel continu au langage et aux langues ne sont pas uniquement fruits du hasard ou d'un talent inné. Nous en savons maintenant beaucoup plus sur ce sujet et l'argumentation qui suit est grandement redevable à la recherche de Greenberg. Ma contribution se limitera ici à rendre compte de son livre dans une perspective saussurienne.

• *Berthold Delbrück*

Freud cite dans son livre sur l'aphasie un linguiste d'un grand prestige à l'époque en Allemagne. À la page 23 de l'édition originale de *Zur Auffassung der Aphasien* - page 72 de l'édition française - apparaît le nom de Delbrück, que Freud nomme *Philologe*. Il s'agit de Berthold Delbrück (1842-1922), professeur de linguistique indo-germanique à l'Université de Iéna. Le destin de l'œuvre de Delbrück pourrait donner lieu à une étude spécifique.

Tout d'abord, un fait a étonné plusieurs historiens de la linguistique : pourquoi le nom de Rudolf Delbrück n'occupe-t-il pas la place qu'il mérite parmi les piliers de la linguistique moderne ? Selon Konrad Koerner, talent et érudition ne lui ont jamais manqué : encore très jeune il soutient sa thèse sur l'usage de l'infinitif en grec classique en comparaison avec d'autres langues indo-européennes⁶⁰. Sa production scientifique est impressionnante. Ses *Syntaktische Forschungen* (Halle, 1871-1888), par exemple, comptent cinq volumes. Le dernier à lui seul comporte 630 pages. *Grundriss der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen* (1893-1900), ouvrage écrit à deux mains avec Karl Brugmann (1849-1919), est composé

⁶⁰Les éléments biographiques concernant B. Delbrück ont pour la plupart été empruntés à la préface de Konrad Koerner pour la deuxième édition anglaise (1974) du livre de Delbrück, *Einleitung in das Sprachstudium*.

de cinq volumes, dont trois de la plume de Delbrück. Curieusement la série est généralement référée en bibliographie comme du seul Brugmann, avec la « collaboration » de Delbrück. Outre de nombreux articles, Delbrück a écrit un grand succès éditorial, *Einleitung in das Sprachstudium*, publié en 1880 à Leipzig. Le livre a été traduit en italien l'année suivante, en anglais en 1882, en russe en 1904. En Allemagne il a six éditions : 1880, 1884, 1893, 1904, 1908 et 1919. En 1976, une nouvelle réédition a été publiée chez Georg Olms Verlag (Hildesheim). Il manque malheureusement une traduction en français.

Konrad Koerner, dans sa préface à la seconde édition anglaise de 1974 d'*Einleitung (Introduction to the Study of Language. A critical Survey of the History and Methods of Comparative Philology of the Indo-European Languages*, réédition en 1989) fait une intéressante comparaison entre l'*Einleitung* de Delbrück et les *Prinzipien der Sprachgeschichte* de Hermann Paul (1846-1921) :

Alors que *Prinzipien*, de Paul, a eu deux traductions en anglais (1880, 1890) tout comme une adaptation, aussi en anglais (1891), préparée par son traducteur, Herbert Augustus Strong (1841-1918) avec deux autres érudits étrangers, le livre de Delbrück n'avait mérité qu'une seule édition en anglais. A l'inverse, si le livre de Paul n'a été traduit que très tardivement en russe (1960) et en japonais (1965 ; rééd. 1972), *Einleitung* a été traduit en italien un an après sa parution et en russe en 1904⁶¹.

Il observe encore qu'

on néglige souvent que *Prinzipien*, de Paul, a eu cinq éditions entre 1880 et 1920 (et seulement une révision complète en 1886), alors que *Einleitung*, de Delbrück, en a eu six entre 1880 et 1919 (avec deux éditions substantiellement modifiées en 1904 et 1919)⁶².

Le livre de Hermann Paul est devenu un classique tandis que celui de Delbrück n'a pas eu la même fortune. Pourtant ces deux livres « constituent l'exposé des réflexions épistémologiques [des] *Junggrammatiker* »⁶³.

⁶¹ Koerner 1974 : viii.

⁶² *Ibid.*

⁶³ Sylvain Auroux, Jacques Deschamps et Djamel Kouloughli (1996: 380) rendent justice à Delbrück en citant *Einleitung* à côté de *Prinzipien* dans leur « Chronologie de la réflexion linguistique ».

Pour quelle raison Berthold Delbrück est-il si souvent passé sous silence dans les ouvrages d'histoire de la linguistique écrits au vingtième siècle ? Toujours d'après Koerner, ce silence tient aux spécificités de son œuvre mais aussi de sa personnalité. Si la plupart de ses confrères ont concentré leurs efforts sur les analyses phonologiques et morphologiques des langues indo-européennes, Delbrück a choisi de travailler les questions syntaxiques. La syntaxe, on le sait, « était un domaine négligé par la linguistique boppienne, schleicherienne, néogrammairienne et plus tard par une bonne partie de la linguistique structurale euro-américaine » (CLG/M(1972)1985 : 330). En outre, son profil ne se mariait pas avec l'image traditionnelle du linguiste « atomiste » et « positiviste » de l'époque. Enfin Delbrück avait un caractère rare: en contraste avec la plupart des néogrammairiens, il traitait les opinions des autres avec respect et évitait les querelles. Koerner prend pour exemples deux controverses publiques auxquelles Delbrück a pris part : la première, célèbre, opposait Curtius, Schuchardt, Ascoli, et autres, d'un côté, Brugmann, Osthoff avec leurs associés de l'autre, autour de l'hypothèse du *Lautgesetz*, publiée dans *Die Neueste Sprachforschung* (Leipzig, 1885)⁶⁴. La deuxième controverse opposait Delbrück à Wilhelm Wundt (1832-1920) à propos de la place de la psychologie dans la linguistique : Delbrück écrit *Grundfragen der Sprachforschung : Mit Rücksicht auf W. Wundts Sprachpsychologie erörtert* (Strasbourg, 1901) et Wundt lui répond avec *Sprachgeschichte und Sprachpsychologie : Mit Rücksicht auf B. Delbrücks 'Grundfragen der Sprachforschung'* (Leipzig, 1901).

Surtout, on verra par la suite que beaucoup de ses idées ne pouvaient pas être comprises par ses contemporains. Son savoir de linguiste préoccupé par les effets du psychisme sur le langage, par exemple, le plaçait en marge de l'environnement dominant. Ce n'est pas un hasard si Freud a choisi de le citer dans son livre sur les aphasies en 1891.

• *Heymann Steinthal*

⁶⁴ Cf. *The Lautgesetz-controversy : A documentation*, publiée par Benjamins en 1977, dans le vol. 9 de la même collection que le livre de B. Delbrück.

Valerie Greenberg montre que le contexte dans lequel Freud produit sa recherche sur le rôle du langage dans les aphasies était riche en chercheurs qui ne pouvaient que l'intéresser. Heymann Steinthal (1823-1899), par exemple, premier philologue-linguiste à s'intéresser aux questions du langage en rapport avec les aphasies, était une figure hors de pair. Disciple de Wilhelm von Humboldt (1767-1835), il a cherché à fournir aux études sur le langage un fondement scientifique. Ce qui signifiait, dans le contexte de l'époque, quitter l'influence philosophique vers une perspective psychologique. Il voyait la psychologie comme « une méthode pour l'examen de la capacité langagière biologique de l'homme » (cf. Otto Marx 1966 : 328-349, dans Greenberg, *op. cit.* : 16). Freud ne cite pas directement Steinthal, mais il fait grand cas du travail d'Adolf Kussmaul (1822-1902), médecin qui a été très influencé par Steinthal.

- *Adolf Kussmaul*

Adolf Kussmaul a eu une carrière médicale académique distinguée et a publié de nombreux travaux sur une grande variété de sujets cliniques. Il est auteur d'un livre sur l'aphasie, *Die Störungen der Sprache : Versuch einer Pathologie der Sprache*⁶⁵, cité par la plupart des ouvrages sur le sujet à l'époque. Selon Otto Marx, son « travail est remarquable pour sa compréhension de la psychologie et ses élaborations lucides à propos de la nature du langage et des problèmes qu'il pose » (*op. cit.* : 344). Freud cite Kussmaul tout au long de *Contribution à la conception des aphasies* : il lui emprunte notamment un cas clinique où il est question d'un phénomène connu de tous ceux qui s'intéressent au sujet aujourd'hui : lorsque survient une aphasie, les mots le mieux retenus sont ceux qui font partie d'une série ou qui sont imbriqués dans un réseau d'association plus large.

Selon Greenberg Kussmaul a été le premier à bâtir un pont entre médecine et linguistique (*op. cit.* : 41). Elle souligne que juste après la référence à Kussmaul dans la troisième section de *Contribution*, Freud cite Berthold Delbrück : enchaînement rigoureusement logique du raisonnement

⁶⁵ Leipzig : F. C. W. Vogel, 1877. Trad. anglaise par Hugo von Ziemssen: *Disturbances of Speech: An Attempt in the Pathology of Speech*, dans *Cyclopaedia of the Practice of Medicine*, vol. 14, New York, William Hood, 1877.

freudien. Déjà la référence à Kussmaul inclut implicitement Delbrück : l'expression « Kussmaul et autres » (page 71, de l'édition française) désignait certainement les articles de Delbrück qui traitaient abondamment le sujet⁶⁶. Ce fait signale à quel point les lectures de Freud étaient nourries des idées linguistiques de l'époque. On verra qu'il y en a d'autres.

Pour mieux dresser le contexte où se trouve alors Freud, son livre sur les aphasies et la naissance de la psychanalyse – encore que d'une manière très sommaire –, il est nécessaire d'évoquer d'autres éléments fournis par Greenberg. D'abord d'autres détails bio-bibliographiques sur les linguistes contemporains de Freud dans la décennie qui précède et la décennie qui suit 1900.

Heymann Steintal, dont le dernier poste était à l'Université de Strasbourg, est sans doute la figure centrale dans ce tableau. Son intérêt pour l'aphasie fait de ses travaux, *via* Kussmaul, une voie royale qui relie les idées du Freud neurologue au Freud bâtisseur d'un appareil à langage et qui vont féconder non seulement le livre sur les aphasies mais plus tard la théorie psychanalytique.

Pour tout lecteur de la *Contribution à la conception des aphasies* il est frappant de voir combien le psychanalyste habitait déjà le neurologue chez Freud. James Strachey a ainsi jugé utile d'en traduire plusieurs passages – on se souvient que la première traduction anglaise n'est parue qu'en 1953 – en appendice au volume 14 (1957) de la *Standard Edition* de Freud où apparaît le célèbre article « L'Inconscient » (1915). Les connexions entre les deux travaux freudiens étaient claires pour Strachey. Aux yeux de Wolfgang Leuschner, auteur de l'introduction de la réédition allemande de *Zur Auffassung der Aphasien*, « une partie considérable de l'édifice psychanalytique est bâtie autour de la *représentation de mot et de la*

⁶⁶ Dans les travaux du linguiste-philologue on voit naturellement préfigurées les études de Roman Jakobson dans le champ des aphasies.

représentation d'objet »⁶⁷, notions développées pour la première fois dans ce livre de 1891.

Ferdinand de Saussure vs Berthold Delbrück

On rejoint en ce point quelques croisements d'idées ou de parcours qui méritent réflexion. L'esprit du saussurisme qui habite certains lecteurs de Freud s'affine quand ils entendent certaines affirmations ou analysent certains faits. Que les notions freudiennes de *Wortvorstellung* et *Sachvorstellung* (ou *Dingvorstellung*) s'apparentent aux notions saussuriennes de *signifiant/signifié*, on en a déjà entendu parler, entre autres, par Arrivé, Assoun, Kristeva ; leurs similitudes ou leurs différences peuvent surprendre encore aujourd'hui. Mais quand ces mêmes lecteurs entendent parler d'un linguiste qui, dans les deux dernières décennies du XIXe siècle et la première du XXe, s'applique à comprendre le langage dans son rapport à la psychologie, un linguiste qui ne se situe pas dans le milieu des néogrammairiens à Leipzig, un linguiste qui a soutenu sa thèse à l'âge de 21 ans dans le domaine de la syntaxe et non dans les traditionnelles phonologie/morphologie, qui aimait les études des mythes, et qui, pour finir, avait le don d'enchanter ses auditeurs par sa façon de raisonner, ces lecteurs sont tous sûrs d'entendre parler de Saussure. Mais ils auraient peut-être tort, car il pourrait être question de Berthold Delbrück, le linguiste que Freud a cité.

Une coïncidence étonnante, déroutante au plus haut degré. Tous ces éléments composent la biographie du linguiste genevois tout aussi bien que celle de l'allemand. L'intérêt de Delbrück pour la place de la psychologie dans l'argumentation linguistique, par exemple - et qui occupe aussi bien comme nous savons l'esprit de Saussure - est à l'origine du débat avec Wilhelm Wundt. Dans une revue de prestige de l'époque, *Zeitschrift für Völkerpsychologie und Sprachwissenschaft*, dirigée par Steinthal et Moritz Lazarus, Delbrück publiait des articles sur la mythologie. Ses dons d'orateur avaient une grande emprise sur le public, au point de lui permettre d'être

⁶⁷ *Zur Auffassung der Aphasien. Eine kritische Studie*, hg. von Paul Vogel, Bearbeitet von Ingeborg Meyer-Palmedo, Einleitung von Wolfgang Leuschner, Frankfurt am Main, Fischer Taschenbuch Verlag, 1992.

nommé candidat au Parlement en 1887⁶⁸. Pour Greenberg, le choix que fait Freud de Delbrück pourrait s'expliquer, outre la perspective linguistique elle-même, par la clarté, la cohérence et la logique persuasive de ses arguments ; caractéristiques qu'on retrouve également chez Freud.

Dans ce triangle Genève-Vienne-Leipzig des années 1876-1911, il y a encore d'autres faits révélateurs. Si Freud ne connaissait apparemment Steinthal que par la voie indirecte de Kussmaul, il est à peu près certain que Saussure, lui, connaissait « l'œuvre fondamentale de Steinthal, la *Charakteristik der hauptsächlichsten Typen des Sprachbaues* (Berlin, 1860) [...] et qu'il en ait tiré profit » (CLG/M (1972)1995: 388). Mais qu'en est-il de Delbrück ? Saussure connaissait-il ses travaux ? La réponse est oui. Saussure possédait dans sa bibliothèque cinq travaux du linguiste allemand, parmi lesquels deux tirés à part des volumes III et IV de *Syntaktische Forschungen* ainsi que son *Das altindische Verbum*, de 1874 (Gambarara : 1972 : 319-368). Selon Gambarara, *Das altindische Verbum* est cité dix-huit fois au total dans les divers travaux que Saussure a publiés de son vivant et qui ont été réunis dans *Recueil des publications scientifiques de Ferdinand de Saussure* par C. Bally et L. Gautier en 1922. L'exemplaire de Saussure contient sa signature et la date « 1876 », année de son arrivée à Leipzig. Des cinq travaux de Delbrück recensés dans la bibliothèque de Saussure, quatre contiennent des notes ou des signes de sa main et deux portent la date de 1876.

Des cinq volumes de *Grundriss der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen* que Delbrück avait écrits avec Karl Brugmann, quatre figurent parmi les livres de la bibliothèque de Saussure sous le nom de Brugmann. Ces ouvrages avaient de quoi l'intéresser. Saussure aurait aussi pu les lire en raison de ses rapports avec Brugmann, singuliers à plus d'un titre, comme on l'a vu *supra*.

⁶⁸ Ce qui n'est pas sans évoquer les compétences parlementaires du *Senatspräsident* Schreber que nous analysons dans les volumes de nos *Ecrits* en cours.

Saussure, Brugmann, Delbrück

Saussure n'a jamais revendiqué la priorité de sa découverte de la nasale sonante pour des raisons qu'il donne dans ses « Souvenirs » – la principale étant qu'il n'en avait pas de trace écrite. Mais l'épisode semble l'avoir blessé à jamais. Quand on examine les travaux réunis dans le *Recueil des publications scientifiques de Ferdinand de Saussure*, on est frappé par la quantité de références à Brugmann. Dans un article publié en 1894 dans *Indogermanische Forschungen*⁶⁹ Saussure écrit :

Cette syncope est irrégulière si elle est simplement préhistorique (antérieure à nos monuments). A plus forte raison si on la recule jusqu'à une époque préhistorique antedialectale, où décidément il ne restera plus rien à lui comparer. C'est ce que fait, à notre étonnement, M. Brugmann, [...]. (« Sur le nominatif pluriel et le génitif singulier de la déclinaison consonantique en lituanien », *Indog. Forsch.* IV : 456, in *Recueil* : 513 – nous soulignons).

Il y a donc lieu d'imaginer que le *Grundriss der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen* en cinq volumes ne pouvait qu'attirer sa curiosité.

Maintenant se pose la question inverse : Delbrück a-t-il eu connaissance des travaux de Saussure ? La réponse est absolument sûre. Dans la sixième édition d'*Einleitung in das Sprachstudium*, publiée en 1919, Delbrück fait mention expresse, p.114, du CLG (cf. Koerner *op. cit.* : xii). A côté de cela, il faudrait chercher les références à Saussure dans les travaux de Delbrück en linguistique indo-germanique. On observe qu'à la date de la publication du CLG, 1916, Delbrück, âgé de soixante-quatorze ans, a presque entièrement accompli sa carrière d'auteur.

Freud, Delbrück et Kussmaul

Il nous faut maintenant examiner de plus près quelques relations de la pensée de Freud telle qu'elle se présente non seulement dans son livre sur les aphasies, mais aussi dans les ouvrages suivants, avec les idées d'Adolf Kussmaul et Berthold Delbrück.

⁶⁹ La revue avait été fondée en 1891 par Brugmann lui-même et Wilhelm Streitberg. Celui-ci deviendra à son tour un ami cher à Saussure et sera mêlé à sa décision d'écrire ses souvenirs en 1903.

À lire les principaux arguments allégués par Kussmaul dans son livre sur les troubles du langage, *Die Störungen der Sprache* (1877), on se demande avec Greenberg ce qui a empêché Kussmaul de fonder une théorie psychanalytique. Kussmaul développe l'idée d'« un champ du travail intellectuel » entre, d'un côté, une figure produite par le sens et, de l'autre, le mot. Avant qu'un mot soit prononcé, une région du cerveau doit être activée. Le mot est « l'expression et conclusion d'un mouvement de pensée » (*loc. cit.* : 14). Cette pensée cependant ne peut être produite que par une autre pensée ou par une impression sensorielle. Deux idées freudiennes se trouvent ici approximativement : celles d'un « champ » du langage dans le cerveau et celle d'une pensée qui se forme par un procès d'association. Greenberg signale qu'un tel rapprochement ne signifie pas que Freud a emprunté ces idées à Kussmaul, mais plutôt qu'il a trouvé en Kussmaul une stimulation ou un renforcement pour ses propres idées. Des analogies ici sont également possibles avec le « mécanisme de la langue » chez Saussure.

C'est cette fois le Freud des années à venir qui est évoqué par certaines positions de Kussmaul. Par exemple, Kussmaul voit le comportement humain

à partir d'une perspective psychologique qui laisse de côté toute neurologie [...] le comportement [n'étant] jamais déterminé seulement par les idées, mais toujours par les sentiments liés à celles-là [...], sentiments de devoir, justice, miséricorde, etc. Ainsi voit-on que quand une idée est exprimée par le moyen de la parole, les émotions sont les premiers propulseurs du monde parlé (cité par Greenberg, *op. cit.* : 44).

Kussmaul voit la langue comme un produit de l'inconscient et toute activité consciente comme préparée dans l'inconscient. Si les divergences avec les idées de Freud sont ici transparentes, on remarque toutefois que Kussmaul ouvre une voie vers les chemins de l'inconscient à la conscience, des émotions au mot parlé. Certaines descriptions cliniques rapportées par Kussmaul évoquent la pratique de Freud et Breuer :

Une dame de plus de trente ans souffrait d'une hystérie avec paralysie des jambes et du bras gauche. De temps en temps elle perdait la parole pendant des heures ou des jours. Une pression appliquée dans un point aléatoire de son cou éliminait toujours immédiatement cette aphasie. Quand elle était emmenée hors de ma présence, elle reperdait entièrement la parole. (cité par Greenberg, *op. cit.* : 201)

Il manque cependant à l'analyse de Kussmaul l'idée que des raisons inconscientes ou des souvenirs traumatiques refoulés peuvent avoir leur rôle dans les symptômes de la dame. Reste, souligne Greenberg, qu'influencé par Steinthal, Kussmaul développe un concept du langage beaucoup plus élaboré que la plupart des aphasiologues. Sa psychologie du langage, que Freud lit avec attention, est développée au-delà du niveau des mots.

Kussmaul analyse plusieurs questions concernant des relations du langage avec le cerveau. Il attribue au langage un vaste et complexe « appareil » de voies nerveuses et de centres ganglionnaires. On trouve là une véritable préfiguration du concept freudien de « Sprachapparat ». Sa description, augmentée des réinterprétations fournies ensuite par Freud, n'est pas très éloignée des opinions actuelles sur le sujet. Dans un article publié en 1993 dans *Brain and Language* (n° 45), Gonia Jarema affirme que Kussmaul

mérite d'être reconnu comme un pionnier de la neuropsychologie cognitive ... parce qu'il a compris qu'un modèle fonctionnel du langage [pourrait] être développé sans être limité par des considérations de localisation, dans la mesure où les fondements neurologiques du langage restent surdéterminés⁷⁰.

La même description peut être utilisée pour le modèle de Freud proposé dans *Zur Auffassung* : c'est ce dont nous avertit Greenberg.

Essayons de comprendre maintenant ce qui a pu intéresser Freud dans le travail de Berthold Delbrück. L'article cité par Freud dans *Contribution à la conception des aphasies*, « Amnestiche Aphasie », avait été écrit en 1886, et publié l'année suivante dans un journal d'Iéna⁷¹. Les exemples empruntés par Freud à Delbrück à propos du concept de *paraphasie*, que ce dernier discute sans mentionner le terme-même, méritent d'être transcrits. Freud écrit dans *Contribution* :

⁷⁰ « *In Sensu Non in Situ* : The Prodromic Cognitivism of Kussmaul »: 495-510, cité par Greenberg, op. cit.:51. Jarema souligne encore « sa capacité unique d'intégrer les perspectives de la philosophie, philologie, psychologie et médecine afin de saisir la nature du langage et de ses troubles d'une façon unifiée ».

⁷¹ *Sitzungsberichte der Jenaischen Gesellschaft für Medicin und Naturwissenschaft für das Jahr 1886*, supplément de *Zeitschrift für Naturwissenschaft*, vol. 20. (Jena: Gustav Fischer, 1887), 91-98.

Il y a paraphrasie quand celui qui parle utilise les mots les uns pour les autres qui sont semblables par le sens ou liés par de fréquentes associations, quand, par exemple, il utilise « plume » au lieu de « crayon », « Potsdam » à la place de « Berlin ». Ou bien lorsqu'il confond des mots de sonorité semblable, « Butter » pour « Mutter », « Campher » pour « Pamphlet » (éd. fr. : 72).

Et Delbrück :

Il est clair que ce qui se présente comme confusion de sons peut aussi être provoqué par d'autres procédés. Quelqu'un peut dire, par exemple, « Vutter » au lieu de « Vater » parce qu'au même moment il a en tête « Mutter ». Vu de l'extérieur, bien entendu, cela semble une confusion de sons ; en réalité, cependant, *il y a un croisement d'idées* dans l'esprit de celui qui parle. (« Amnestiche Aphasie » : 93 ; nous soulignons)

Valerie Greenberg observe que Freud a choisi de ne pas mentionner dans son livre l'implication « clé » du texte de Delbrück : il y a *une classe d'erreurs dont les motivations sont inconscientes*.

Greenberg analyse l'usage que Freud fait du travail de Delbrück sous plus d'un angle. J'en retiens seulement un aspect ici. Pourquoi Freud se tourne-t-il vers Delbrück, un linguiste, et non pas vers ses sources habituelles, les aphasiologues H. Charlton Bastian, Otto Heubner, John Hughlings Jackson ?

Les exemples de paraphrasie que Freud emprunte à l'article de Delbrück donnent une première indication. Parmi les illustrations habituelles de la paraphrasie – on sait que les aphasiologues de l'époque utilisaient les uns après les autres les mêmes exemples – il y avait, par exemple, « Mutter » pour « Butter », « Campher » pour « Pamphlet ». Freud les utilise dans d'autres écrits tout comme l'ont fait Hughlings Jackson et Kussmaul. Mais un des exemples de Delbrück est beaucoup plus éloquent pour Freud : « Vutter » au lieu de « Vater ». On a vu que l'explication de Delbrück tenait compte d'un *croisement d'idées* dans l'esprit de celui qui parle (les idées de « Vater » et « Mutter ») et non seulement d'une confusion de sons. Freud ne mentionne pas un « croisement d'idées » mais seulement une confusion de sons.

L'exemple de « Potsdam » au lieu de « Berlin » (*loc. cit.*) vient aussi de l'article de Delbrück. Dans cette section de son article, Delbrück traite du groupement conceptuel de mots. On pense ici encore au fameux

« mécanisme de la langue » chez Saussure. Le linguiste allemand conclut que la plupart des erreurs paraphasiques relèvent du fait que les mots appartiennent à un groupement sémantique :

Ainsi n'est-il pas extraordinaire que quelqu'un puisse dire « Potsdam » au lieu de « Berlin » [deux villes voisines], mais il arriverait difficilement à quelqu'un de dire « table » au lieu de « Berlin ». Oui, il y a une erreur apparente. La question est de savoir si nous la taxons d'« erreur » parce que nous ne connaissons pas les liaisons intermédiaires. (« Amnestiche Aphasie » : 94, cité par Greenberg : 56).

L'idée de liens associatifs (cachés) entre les mots, on le sait, paraît de façon récurrente dans *L'Interprétation des rêves* et prolifère ensuite dans les travaux freudiens. Le linguiste semblait devancer ainsi d'un pas le futur psychanalyste en ce qui concerne également le travail, fondamental, des associations libres : c'est ce que conclut Greenberg.

Avec son savoir de syntacticien, Delbrück observait que les patients – car il travaillait par observation directe et non à partir de la lecture de cas cliniques – n'étaient pas capables de violations fondamentales de l'ordre normal des mots en allemand :

Je n'ai pas trouvé que le schéma d'ordre des mots soit détruit dans les énoncés des patients au point qu'ils puissent mélanger les mots au hasard. L'évidence positive que les schémas d'ordre des mots subsistent est donnée même dans les stades avancés [d'aphasie] par le style d'expression qu'on pourrait appeler « sommaire ». Un patient dirait, par exemple, « *Eine Auge immer Thränen* » [un œil toujours larmes], quand il voulait dire « *eine Auge ist immer voll Thräne* » [l'un de mes yeux est toujours plein de larmes]. On peut dire que seuls les points du discours les plus saillants sont visibles, mais qu'ils sont à l'endroit correct. (Delbrück : 97-98, cité par Greenberg : 55)

Delbrück ajoute qu'il est bien connu que la capacité à former des phrases courtes persiste plus longtemps que la capacité à former des phrases longues. Le schéma interne d'une phrase longue peut rester intact, mais le patient ne parvient pas à l'exprimer complètement. Avec la thèse de Delbrück, fondée sur la recherche d'un spécialiste en syntaxe, nous voyons en puissance une stratégie de lecture de valeur thérapeutique, au moins à un certain stade de l'aphasie.

Et par son article, Delbrück souhaite alerter les médecins aphasiologues sur de tels faits. Pour le linguiste qu'il est, l'étude d'un cas d'aphasie ne

peut pas servir de paradigme à un autre sans considération de l'âge ou de la langue maternelle du patient. À l'époque, un cas étudié en Angleterre pouvait servir de référent à un cas étudié en Allemagne, en France ou ailleurs, le schéma standard de la langue d'un enfant était appliqué à un adulte, etc.

Delbrück présente deux autres idées intéressantes à propos de l'aphasie. La première est que nous n'apprenons pas des sons, mais des mots, nos muscles développant des moyens de produire notre langue maternelle automatiquement et sans avoir recours à des sons isolés. Par conséquent, il est possible qu'un patient mélange certains sons, comme dans « Lieber » et « Lieder » par exemple, non pas à cause d'une confusion de l'idée de « b » avec l'idée de « d » (puisque que nous n'apprenons pas de sons), mais parce qu'une consonne postérieure est remplacé par une antérieure. Dans certains cas, dit-il, comme dans « Vutter » au lieu de « Vater », il s'agit en vérité d'une combinaison d'idées ou mieux, « croisement d'idées », comme nous avons vu, et non d'une simple confusion de sons, parce que dans l'esprit du locuteur il y a « Mutter ».

La deuxième idée concerne le groupement de mots en catégories. Ce classement repose sur une opposition entre « mots externes » et « mots internes ». Les premiers se réfèrent aux objets du monde que l'on peut viser par le discours. Les seconds se réfèrent aux « événements purement internes, faits, disposition d'esprit, par exemple, “je sais”, “oui”, “non”, etc. ». Delbrück, poursuit :

En général, on affirme que ce dernier groupe de mots [internes] a eu par le passé une signification prétendument concrète. Je préfère ne pas examiner si cela est vrai ou non. (Delbrück : 95, cité par Greenberg, *op. cit.* : 59).

Greenberg ajoute que dans *Etudes sur l'hystérie*, Freud accepte cette notion, qu'il attribue à Darwin, comme une source possible d'explication de la relation entre les mots des patients hystériques et leurs symptômes. Delbrück maintient que les verbes sont plus « internes et abstraits » que les noms. Il utilise les exemples du verbe « couper » et du nom « ciseaux » pour expliquer que le verbe entretient beaucoup plus de relations avec les objets que l'objet (« ciseaux ») lui-même. Raison pour laquelle les patients

aphasiques vont perdre beaucoup plus tôt les mots externes que les internes. Ils vont perdre un mot comme « ciseaux » dès les premiers stades de la maladie – quoique l'idée leur reste encore à l'esprit – tandis qu'ils énonceront une phrase comme « Je ne sais pas » jusque dans les stades avancés. Il est commun qu'ils définissent des mots externes qu'ils ne peuvent plus dire, comme par exemple « ciseaux » par « vous coupez avec » :

De cette façon, [ils] peuvent expliquer une idée de plusieurs attributs par le moyen d'une idée de peu d'attributs [...] On peut exprimer cette observation figurativement : les mots situés dans la périphérie de notre capacité mentale sont susceptibles d'être oubliés plus facilement que ceux qui sont situés à l'intérieur.

Selon Greenberg, cette opposition spatiale anticipe sur la métaphore *périphérie vs noyau* qui conduit l'argumentation de Freud dans la section « Psychothérapie » des *Etudes sur l'hystérie* (*op.cit.* : 60).

L'idée de Delbrück sur l'ordre dans lequel les aphasiques perdent les éléments de la parole recoupe les conclusions de Hughlings Jackson – le neurologue tenu comme celui qui a plus influencé Freud. La différence entre eux réside dans le fait que si la perspective de Jackson trouve son fondement dans la théorie de Darwin (à propos de l'évolution des structures du cerveau), celle de Delbrück s'appuie sur les structures du langage. Quant à savoir lequel des deux a le plus influencé Freud, Greenberg n'hésite pas à dire que c'est le linguiste (*ibid.* : 60).

Selon Greenberg, Freud ne cite pas beaucoup Delbrück, mais tout semble indiquer qu'il en a retenu quelques-uns des points essentiels dans la construction de la théorie psychanalytique. Il serait ainsi justifié de supposer que, sous certains aspects au moins, Freud a appris avec Delbrück à « lire » ses premiers patients :

Freud devient postérieurement le même type de lecteur que Delbrück avait été, quand le psychanalyste cherche à trouver les connexions cachées en profondeur et historiquement pertinentes qu'un patient puisse à un moment donné être incapable d'articuler. (*ibid.* : 56)

Et elle cite un passage des *Etudes sur l'hystérie* où l'on peut observer la même logique interne que chez Delbrück sur les schémas de phrases « imprimées dans l'esprit » :

L'originalité de ce cas ne tient qu'à l'apparition de mots importants isolés dont nous devons ensuite faire des phrases, car le manque apparent de rapports et de liens affecte toutes les idées, toutes les scènes généralement évoquées par la pression, de la même façon qu'il affectait les mots lancés comme des oracles. Par la suite, on est toujours en mesure d'établir que les réminiscences en apparence décousues se trouvent étroitement liées par des connexions d'idées et qu'elles mènent tout à fait directement au facteur pathogène recherché. (Freud et Breuer 1895 : 223)

Delbrück, Freud, Paul et Saussure

Pour un linguiste spécialiste de Saussure et chercheur en psychopathologie psychanalytique, certaines affirmations de Berthold Delbrück sont au plus haut point étonnantes. Une idée développée dans l'*Einleitung in das Sprachstudium*, de 1880 qui réapparaît dans « Amnestische Aphasie » en 1886 constitue un bon exemple :

[...] les sons du langage (ou une partie d'entre eux) sont rangés en séries dans l'esprit du sujet parlant, et [...] le changement de l'un de ces sons doit inévitablement induire un changement correspondant des éléments qui restent. (trad. angl. 1989 : 121)

Quelques lignes plus bas, le linguiste allemand affirme que « nous devons considérer comme certain que tous (ou presque tous) ces actes ont lieu inconsciemment ».

Ne sommes-nous pas ici devant un raisonnement très proche de celui de Saussure ? La tentation d'une comparaison est presque irrésistible. Un seul exemple : ce qui est dit des changements phonétiques, qui constituent d'après Saussure des phénomènes psychologiques échappant à la conscience du sujet parlant.

D'autres travaux de Delbrück témoignent de la permanence de son intérêt pour les effets de l'inconscient sur le langage. C'est ainsi que dans *Grundfragen der Sprachforschung* (1901), où les idées de Wundt sont soumises à la critique, il décrit l'inconscient comme

le lieu dans lequel les *Vorstellungen* [« idées », « représentations », I.V.] qui ont été jetées hors de la conscience sont préservées, ayant plongé au-dessous du seuil de la

conscience, dans l'espace sombre de l'inconscient, à partir duquel elles reviennent à la surface de nouveau, dans le moment approprié. (*loc. cit.* : 28, cité par Greenberg *op. cit.*: 70)

On voit à quel point le linguiste était informé sur le sujet. Il ne faut cependant pas oublier que Heymann Steinthal, dont Delbrück était un disciple, considérait déjà l'inconscient comme un champ d'associations liées, propres à diriger le corps et l'esprit. Pour Steinthal, « il devrait y avoir, entre la conscience et l'inconscience, un stade de transition dans lequel le langage était encore retenu » (Greenberg, *ibid.*). Quand en 1923 Freud définit le langage dans « Le moi et le ça » comme constitué de « termes intermédiaires préconscients », il le fait en des termes semblables.

Si l'on en croit Greenberg, deux voies disciplinaires ont conduit les théories linguistiques de Steinthal jusqu'à Freud : la voie médicale de Kussmaul et la voie proprement philologico-linguistique de Delbrück. La culture linguistique de Kussmaul, son intérêt pour la question du langage dans les recherches sur l'aphasie, ses idées nourries par la réflexion de Hughlings Jackson (avec lequel il n'est pas toujours en accord), tout cela ne pouvait qu'attirer l'attention de Freud. Delbrück, pour sa part, avec son immense talent et sa non moins remarquable érudition en matière de syntaxe indo-européenne, sa capacité à voir dans les aphasies un univers langagier à explorer, ses idées sur le langage qui tenaient compte des processus psychiques non conscients, faisaient de lui une source privilégiée pour le psycho-analyste en maturation.

Il n'est pas possible de développer davantage la réflexion ici, mais on ne peut conclure sans ajouter une idée qui résulte des arguments exposés. On sait que le mouvement néo-grammairien s'est développé dans le cadre d'une grande attention aux facteurs psychologiques qui affectent une langue. La question des changements phonétiques et le principe d'analogie, évoqués plus haut, en sont des exemples. Si cette linguistique psychologique est contemporaine de la naissance de la psychanalyse, la première semble ne jamais avoir été interrogée de manière pertinente au sujet de ses relations avec la seconde. Ainsi, dans ses *Prinzipien der Sprachgeschichte* (1880), Hermann Paul affirme-t-il que parmi les relations retenues dans l'inconscient on trouve la syntaxe et les modèles sonores en association avec

la pensée qu'ils contiennent (Greenberg : 70). Dans l'article de Delbrück qu'a lu Freud, Paul est la source la plus fréquemment citée, notamment en ce qui concerne l'importance de la théorie de l'inconscient actif de Steinthal et des associations de processus psychiques dans l'inconscient. Paul semble anticiper ici à la fois Saussure et Lacan. La référence à la syntaxe se marie tout naturellement à un « inconscient structuré comme un langage ». Quant à Saussure, il multiplie les réflexions comme celles-ci à propos du caractère psychologique des changements phonétiques:

Une dernière explication – qui ne mérite guère ce nom – assimile les changements phonétiques aux changements de la mode. Mais ces derniers, personne ne les a expliqués : on sait seulement qu'ils dépendent des lois d'imitation, qui préoccupent beaucoup les psychologues. Toutefois, si cette explication ne résout pas le problème, elle a l'avantage de le faire rentrer dans une autre plus vaste : le principe des changements phonétiques serait purement psychologique. Seulement, où est le point de départ de l'imitation, voilà le mystère, aussi bien pour les changements phonétiques que pour ceux de la mode. (CLG, p. 208)

Quant aux rapports de Freud avec la linguistique, Valerie Greenberg conclut sans ambages qu'une fois admis le centrage sur l'inconscient, Freud se trouve plus proche des linguistes Berthold Delbrück et Hermann Paul que du psychologue Wundt.

Si Saussure enfin n'a pas lu Freud, il a certainement pu lire Steinthal, comme l'affirme Tullio de Mauro. A plus forte raison Saussure a-t-il pu lire aussi Hermann Paul, son contemporain, et ses notions à propos de l'inconscient. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner du fait que le linguiste genevois utilise dans ses cours de Genève les termes « inconscient » et « inconsciemment ». Saussure n'a pas eu besoin de rencontrer Freud ni en personne, ni par le biais de ses travaux (à supposer qu'il ne les ait pas lus, ne serait-ce qu'au sujet de l'aphasie, comme il a fait de Broca). Saussure et Freud ont de toute façon puisé à des sources communes. Ainsi, si une rencontre manquée avec Saussure n'empêche pas Freud de se nourrir des théories linguistiques de Steinthal, Paul et Delbrück pour sa théorie psychanalytique, comme le montre déjà son livre sur les aphasies, Freud ne ferait pas défaut non plus à Saussure, dans la mesure où les travaux de ces linguistes ne lui étaient très probablement pas étrangers.

Il nous semble finalement évident qu'à partir de ces quelques nouvelles pistes, tout un champ de recherche peut s'ouvrir à l'horizon de ceux qui s'intéressent aux relations entre le langage et l'inconscient, la linguistique et la psychanalyse.

Chapitre IV

*Au risque de (la)langue, le langage est déstructurant comme l'inconscient*⁷²

À Rudolf Engler (1930-2003)

Il y aura un jour un livre spécial et très intéressant à écrire sur le rôle du *mot* comme principal perturbateur de la science des mots⁷³.

Remarques préliminaires

⁷² Paru dans *Langage et inconscient* 3, 2007. Une version en anglais de cet article a été donnée comme contribution au colloque « Ferdinand de Saussure : linguistique générale et théorie du langage » (4. 5 juin 2004, Vaalbeck, centre européen La Foresta, Belgique), dédié à la mémoire de Rudolf Engler.

⁷³ F. de Saussure, *Ecrits de linguistique générale*, p. 166.

Ce texte se situe dans le cadre d'une thèse doctorale qui se veut une lecture des concepts fondamentaux de l'appareil théorique saussurien face à des conceptions langagières que nous essayons de déceler chez Freud et Lacan. S'agissant de Saussure, il est question notamment du concept de *langue*. Pour Lacan, il s'agit surtout de la notion de *lalangue*. En ce qui concerne Freud, on tient compte de certaines particularités du langage tel qu'il se présente particulièrement sous l'effet de la méthode des associations libres et/ou de pathologies, dès l'aphasie jusqu'à la psychose. Cette tentative d'y dégager une « théorie commune » est étayée également par une étude comparative de deux « cas » classiques de la littérature psychanalytique – les cas Schreber et Wolfson –, ainsi que de trois autres moins connus – les « cas » Unica Zürn (*L'Homme-Jasmin*), « Renée » (*Journal d'une Schizophrène*), et le « patient Z » (*L'Enfant de Ça*)⁷⁴.

On a tendance à interpréter la conception saussurienne de *langue* comme celle dans un système figé, un acquis sacralisé, intouchable. Cette interprétation tend à ignorer ou mépriser tout ce qui est inhabituel ou étranger au fonctionnement harmonieux du système et ces phénomènes d'étrangeté relégués le plus souvent à la catégorie d'un « reste ». Dans une tentative d'opérer une coupure nette entre deux conceptions – celle du « système serré » et celle du « reste » – et ainsi de trancher les analogies et différences entre ce qui serait les objets de recherche des linguistes et ceux qui relèveraient du domaine des psychanalystes, par exemple, le « système serré où tout se tient »⁷⁵ serait le domaine du linguiste et le « reste » matière première du psychanalyste. Or ce « système serré » ne semble pas être conçu, du moins par Saussure, comme un objet si rigide et encore moins comme une fin en soi-même. De grands spécialistes du domaine semblent en être conscients : la *langue* telle que la conçoit Saussure n'a rien de cette fixité.

⁷⁴ Cf. respectivement Schreber (1903/1973), Wolfson (1970), Zürn (1970), Sechehaye (1950), Green et Donnet (1973).

⁷⁵ Pour l'origine de l'expression 'système où tout se tient' ainsi que son utilisation ultérieure, on consultera la riche analyse de Koerner (1998 : 203-221).

Entre plusieurs autres exemples, on peut citer ce passage des manuscrits de Saussure trouvés en 1996, passage déjà relevé par C. Normand pour clore son *Saussure* (2000 : 160) :

Faut-il dire notre pensée intime ? Il est à craindre que la vue exacte de ce qu'est la langue ne conduise à douter de l'avenir de la linguistique. Il y a disproportion, pour cette science, entre la somme d'opérations nécessaires pour saisir rationnellement l'objet, et l'importance de l'objet : de même qu'il y aurait disproportion entre la recherche scientifique de ce qui se passe pendant une partie de jeu et l' [] Saussure (2002 : 87).

Comme le démontre si bien Suenaga (2005), déjà dans le titre de son livre, la pensée de Saussure toute entière reflète le caractère paradoxal de l'objet qu'il théorise. Paradoxes qui se matérialisent, nous dirions, entre autres, dans les blancs, ratures, hésitations et redites de sa propre écriture même. Nous y reviendrons plus loin et ailleurs.

Cette définition d'une langue pourvue d'une perfection constante et absolue n'est pas concevable dès lors que la langue se trouve en rapport d'interaction directe avec la parole – royaume d'incertitude – comme avec tout ce qui concerne la faculté du langage; celle-ci hétéroclite, complexe et paradoxale comme l'est tout humain. Le langage ne fait que réfléchir le caractère fondamentalement clivé inhérent à l'homme. Dans le contexte donc de sa relation très proche avec la parole, la langue trouve en réalité sa raison d'être dans une relation d'interdépendance continue avec tout ce qui est fréquemment vu comme « reste ».

Or ce « reste » mis au compte de *lalangue* lacanienne ne bénéficie pas d'une compréhension beaucoup plus facile que le concept saussurien de *langue*, loin de là. *Lalangue*, en tant que retour de Lacan à la réflexion freudienne sur les mots de rêve, les Witz, lapsus, oublis, etc., loin de constituer un « reste » à craindre et à écarter par notre bonne vieille visée linguistique orthodoxe, s'avère être autorisée et nourrie par le système de la *langue* lui-même. Bien plus que cela, ces phénomènes très souvent vus comme des « échecs » constituent en réalité de vrais antidotes contre la *surchauffe de la pensée*⁷⁶, état excessivement accéléré de la « machine à penser » qui atteint les patients psychotiques – ce « reste » constituant ainsi

⁷⁶ Cf. Donnet et Green, 1973.

une sorte de *principe régulateur du système psychique et langagier*. C'est du moins mon hypothèse conçue à partir de ma lecture comparée de cas cliniques.

Notre recherche est ici étayée, entre autres, par le travail de Jean-Jacques Lecercle (1990) pour la notion de « reste », notion qui nous aide à constater que *langue* et *lalangue* se trouvent dans un rapport beaucoup plus proche qu'on ne l'a souvent souligné. Les analogies de Lecercle sur la notion de « reste » dans les créations langagières poétiques ou dans la pathologie – brissétisation, wolfonisation, spoonérisme, analyse/réanalyse, etc – bien comme en situation d'apprentissage de langues, maternelle ou étrangère, nous aident également à approcher l'*inquiétante étrangeté* qui hante les relations entre *langue* et *lalangue*.

En d'autres termes, c'est l'existence des phénomènes comme les lapsus, oublis, Witz, etc. – source de plaisir autant pour le « normal » que pour ceux que les psychiatres considèrent malades, comme le dit Wolfson – qui permet à cette « machine à penser » de se donner des pauses, soulagements tellement désirés par des souffrants comme Schreber, Wolfson, Zürn, « Renée » et « Z » aux prises avec la pulsion à penser.

Dans certaines circonstances de rigidité psychique, ces patients sont asservis par leurs pensées obsédantes et répétitives. Dans ce contexte, l'exercice même de penser tout comme les lois propres au fonctionnement du langage – ne serait-ce que l'usage des moindres règles grammaticales – leur deviennent pénibles voire insupportables de par leur effet de répétition et d'excès. C'est ainsi que le plus grand souhait du juge Schreber est de pouvoir s'arrêter un seul instant de penser et d'être capable de ne rien penser. Et c'est ce même fait, encore que sous une autre perspective – celle de ne plus pouvoir entendre les mots de sa langue maternelle – qui amène L. Wolfson à « l'idée de génie d'associer les mots plus librement les uns aux autres » (1970 :7) dans sa relation douloureuse et destructive avec l'anglais.

La lecture de ce cas qui illustre magnifiquement la relation du psychotique avec le langage nous conduit à une comparaison passionnante entre les créations de l'auteur de *Le Schizo et les langues*, les recherches saussuriennes sur les techniques anagrammatiques, les mécanismes du rêve et les formations de l'inconscient en général. La comparaison s'étaye des

principaux ouvrages de Freud dans la période 1891 à 1915 et du retour qu'y fait Lacan.

Il n'est donc, semble-t-il, aucun intérêt à essayer de trancher entre, d'un côté, un système de la langue où tout fonctionne de façon « parfaite » et, d'un autre côté, un « reste », étranger au système serré, duquel on devrait ou pourrait s'enfuir. Tout au contraire, ces performances langagières diverses qu'on essaye de regrouper soit sous le concept de *langue* soit sous celui de *lalangue* ne sont que des manifestations d'un *même* système fonctionnant en *pleine interaction*. Par conséquent, ce qui apparaît comme pathologique ou essentiellement poétique n'est en somme qu'une affaire de *degré*, par *excès* ou autre, vis-à-vis de l'usage quotidien du langage. Mais ces « excès » à leur tour sont, paradoxalement, supportés par la langue elle-même – poisson vivant qui nous échappe d'entre les mains – telle que l'a conceptualisée déjà Saussure.

Cependant avancer tous les éléments dont nous disposons à l'appui de ces thèses relèverait, on s'en doute, d'un exercice de synthèse difficile voire impossible avant la conclusion de cette recherche. Je me contente donc de ne donner dans les pages qui suivent que l'ébauche de quelques points de ces réflexions en cours de développement. Ces points ainsi n'obéiront peut-être pas nécessairement à un fil conducteur idéal et n'auront leur place plus spécifique qu'au sein de la recherche mentionnée, elle-même présentant un aspect nécessairement hétéroclite⁷⁷.

Système « serré » versus associations libres

Si, d'une part, on peut dire que le concept saussurien de *langue* présuppose à première vue plutôt une harmonie entre les éléments linguistiques dans leur ensemble, dont des principes tels que la linéarité, l'ordre consécutif dans l'espace et dans le temps, l'opposition entre synchronie et diachronie, la valeur linguistique, l'arbitraire du signe, etc., confèreraient une concordance générale inébranlable censée exister entre eux, d'autre part, dans une sorte de « linguistique générale de l'inconscient » – celle qu'on peut repérer dans l'ambiance de la cure analytique étayée par

⁷⁷ Cette recherche reste toujours en devenir, en dépit des plusieurs volumes produits.

la méthode des associations libres et que l'on pourrait peut-être même appeler une *lalinguistique* – il est question plutôt d'une grammaire de discordances : discordance de temps, d'espace, de syntaxe, etc. L'étude comparée de cas cliniques nous apprend que dans cette *lalinguistique*, des aspects du fonctionnement du langage comme l'homophonie, par exemple – aspect omniprésent dans les dites formations de l'inconscient – occupent une place privilégiée, au détriment d'autres, comme celle, fondamentale, d'arbitraire du signe, par exemple, qui y est remplacée par celle de motivation.

C'est ainsi que tout ce qui a affaire à la « schizologie générale » de L. Wolfson illustre à merveille cette « linguistique de l'inconscient ». L'expression « schizologie générale » est de G. Deleuze dans sa préface au livre de Wolfson. Le procédé linguistique de Wolfson consistait par excellence à essayer de trouver un maximum d'analogies entre les sons et le sens d'un mot anglais et ses correspondants de même signification dans d'autres langues. En d'autres termes, selon les mots de Deleuze,

son procédé scientifique [tenu par Deleuze lui-même comme 'une des plus grandes expérimentations' dans le domaine des rapports du schizophrène avec le langage] est le suivant : un mot de la langue maternelle étant donné, trouver un mot étranger de sens similaire, mais aussi ayant des sons ou des phonèmes communs (de préférence en français, allemand, russe ou hébreu, les quatre langues principalement étudiées par l'auteur). Une phrase maternelle quelconque sera donc analysée dans ses éléments et mouvements phonétiques, pour être convertie le plus vite possible en une phrase d'une ou plusieurs langues étrangères à la fois, qui ne lui ressemble pas seulement en sens, mais en son [...] (même au prix de fautes de syntaxe et d'inexactitudes de sens)⁷⁸.

C'est ainsi que dans une « grammaire générale psychotique ... tout passe par le langage » (p. 21 et 23). On pourrait ajouter qu'une création poétique comme celle qui suit, citée par Lecercle dans son livre *La violence du langage*, aurait pu intéresser Wolfson au plus haut point:

les vers '*Un petit d'un petit/S'étonne aux Halles*', lus rapidement sans penser au sens, et en oubliant les notes pseudo-érudites qui font mime de donner un sens aux mots français, finiront par suggérer à une oreille anglophone '*Humpty-Dumpty sat on a wall*', la célèbre comptine, (1990/1996 :78).

⁷⁸ *Le Schizo et les langues*, p. 6.

Un des effets du pathologique chez Wolfson ressort du fait, entre beaucoup d'autres, qu'il cherche à faire disparaître l'anglais en essayant de trouver à la fois des identités de sons et de sens dans cette sorte d'alchimie linguistique⁷⁹.

On remarque d'ailleurs que l'homophonie est aussi au cœur des mécanismes de l'anagramme; et on se souvient des recherches de Saussure sur ce sujet. Recherche qui s'avérerait un pont essentiel entre les idées de Saussure, celles de Freud (à leur insu ?) et des successeurs de ce dernier. Lacan, on le sait, a beaucoup tiré profit de cette « rencontre » aussitôt saluée par quelques chercheurs dès les premières publications de la recherche saussurienne, comme cela a été le cas de R. Jakobson et J. Kristeva. Le travail de Starobinski (1971), comme on sait, a inspiré de nombreuses réflexions également passionnantes, telles celles de Déguy (1969), Kristeva (1966), Lotringer (1973), Rey (1973), Riffaterre (1974). Francis Gandon dans *De dangereux édifices. Saussure lecteur de Lucrèce. Les cahiers d'Anagrammes consacrés au De Rerum Natura* (2002) fait un inventaire minutieux de cette recherche saussurienne.

Cette rencontre de Saussure avec l'homophonisation et la polysémie éblouissante des anagrammes qu'il rencontrait dans des flux torrentiels habitant les anciens poèmes gréco-latins lui révélaient dans une clarté aveuglante un aspect à première vue absolument contradictoire à l'idée d'un « système serré où tout se tient ». Le fonctionnement du langage dans ces anagrammes aurait pu également lui servir, s'il avait vécu davantage, au moment de donner à son auditoire de Genève le cours promis sur la *parole*. Des sujets comme l'aphasie auraient pu y être traités aussi d'après l'intérêt que Saussure portait au thème⁸⁰. *L'Interprétation des rêves*, la *Psychopathologie de la vie quotidienne*, *Le mot d'esprit*, entre autres, auraient pu y être à l'ordre du jour. En effet, les prouesses de L. Wolfson dans *Le schizo et les langues* se prêtent à la perfection aux analogies entre le mécanisme de la langue et les mécanismes de toutes les dites formations de

⁷⁹ Sur la relation de Wolfson avec le langage, cf. également Gori, notamment 1978 et 1996.

⁸⁰ Cf. Saussure, 1916/1972: 26.

l'inconscient depuis leurs racines freudiennes jusqu'à ce qu'elles deviennent dans l'interprétation de Lacan.

Ainsi, dans la linguistique générale de Saussure il est question, à première vue, d'un système serré, d'un principe d'ordre et d'une unité où tout fonctionne de façon à produire un sens, à première vue, « univoque »⁸¹. Dans une perspective psychanalytique, au contraire, c'est le glissement de sens, le double sens ou la multiplicité même du sens qui est en évidence dans la cure sous l'effet de la méthode royale des associations libres⁸². Cela rendant manifeste une autre face du fonctionnement du langage et de la langue qui n'est pas extérieure au système saussurien à notre sens, entre autres raisons, parce que des épisodes menaçant des éléments du système serré sont sans cesse en activité, les éléments langagiers se trouvant de façon continue prêts à se rompre dans leurs rapports, en dépit de la tendance inhérente au système de sa conservation et de son ordre général, comme la fourmilière de l'illustration de Saussure.

De ce mode, un locuteur en état « normal » pour parler est censé choisir correctement un terme dans l'axe paradigmatique du langage pour l'insérer ou le combiner dans l'axe syntagmatique. Il choisit chaque terme à son tour pour le combiner ensuite. Un locuteur « malade », dans la difficulté voire l'impossibilité même de choisir un élément, est susceptible d'agir comme s'il était possible de « choisir » ou faire recours à plusieurs termes à la fois en les traînant vers l'axe syntagmatique et en pouvant les combiner un peu au hasard. Mais pour une large part autant le malade que le poète trouveront, pour leurs « inventions langagières », des moyens multiples et – cohérents ou incompatibles avec la langue usuelle – offerts par le mécanisme ou fonctionnement de la langue, le système lui-même.

On pourrait dire que si dans le discours « normal », objet principal de la linguistique saussurienne, il est question plutôt d'un *ou...ou*, où l'on choisit un terme *ou* un autre dans l'axe associatif afin de le combiner dans l'axe

⁸¹ Lors d'une communication intitulée « Entre *langue* et *lalangue*, le langage est déstructurant comme l'inconscient » au colloque « Entre Art et science, la psychanalyse » (Cannes, fév. 2006) j'ai essayé d'analyser de plus près la relation dialectique qu'entretiennent ces deux concepts – *langue* et *lalangue* – d'un point de vue qui relativise le caractère « serré » du système saussurien.

⁸² Cf. Ricœur, 1965, cet extraordinaire manuel si consulté mais très peu cité.

syntagmatique, au contraire, dans le discours d'un patient atteint de troubles psychiques et/ou mentaux il sera probablement question de *et...et*, c'est-à-dire du « choix » de *plus d'un terme, plusieurs termes voire, potentiellement, tous les termes à la fois*, sous le filtre de ses affects troublés et des crises qui le prennent d'assaut, comme c'est le cas du délire et des hallucinations. J'essaye de développer davantage le sujet dans un travail en cours. Or pour qu'il y ait signification, selon Saussure, les mécanismes du fonctionnement de la langue exigent que soient pris en compte les caractères d'*oppositions* et de *différences* entre les termes (cf. *CLG* : 170 et sv). Lorsque le patient annule ces oppositions et différences en « choisissant » plus d'un terme ou plusieurs termes à la fois, il annule par conséquent toute possibilité de signification linguistique⁸³. Il donne ainsi lieu à un autre langage – même si cet autre langage se trouve en rapport d'interaction avec le système de la langue – une autre grammaire, celle qui fait appel à la troisième oreille si indispensable à l'analyse. Nous reviendrons sur quelques spécificités de ce langage.

On constate de cette façon que le statut de la *langue* tel que le postule Saussure – et dont l'une des innombrables interprétations suscitées par cette pensée inépuisable a affaire à un « système serré où tout se tient » – ne peut pas nous empêcher d'observer que cette même langue possède un autre côté, « côté jardin », où il est possible de la surprendre en des circonstances dans lesquelles ce système serré s'éclate⁸⁴. C'est le cas du discours du souffrant psychique, ainsi que de la création poétique mentionnés, tout comme des « innocentes psychopathologies de la vie quotidienne ». Saussure nous semble également conscient du fait qu'une langue ne sert ni uniquement ni de façon parfaitement adéquate à communiquer – même en étant celle-ci le plus élevé des systèmes de signes –, point sur lequel il se trouve en plein accord avec Freud et Lacan. Saussure donc n'est pas sans s'intéresser aux troubles du langage et/ou aux modalités langagières débordant le

⁸³ C'est ainsi que Schreber se perd dans une multitude de listes en raison de son inaptitude à choisir. Cf. Bolzinger (2005 :158)). Pour ce qui est de la relation de Schreber avec le sens et avec la langue, consulter chez le même Bolzinger notamment p.153-181. Toute la recherche menée par Prado de Oliveira sur Schreber est d'une aide sans prix pour ma recherche. Cf. références bibliographiques.

⁸⁴ J'essaye d'illustrer cet éclatement du système par un schéma inspiré de l'éclatement du signe linguistique opéré par Lacan. Cf. Vilela (1998) 2001 :381).

fonctionnement « normal » d'une langue « envisagée en elle-même et pour elle-même », phrase avec laquelle C. Bally et A. Sechehaye ont pu conclure le *Cours de linguistique générale*. Loin de là. Outre son intérêt pour l'aphasie déjà cité, on connaît bien le travail qu'il fait avec son collègue psychologue Théodore Flournoy à l'université de Genève pour le célèbre cas de glossolalie d'Hélène Smith⁸⁵. En témoigne également son goût personnel pour les jeux de mots ainsi que son étude sur la versification française. Cet intérêt, manifestant la visée ample du linguiste genevois à l'égard des possibilités du langage, n'ignore donc pas non plus que, malgré sa tendance immanente à l'ordre à l'instar de la fourmilière évoquée ci-dessus, (Saussure (2002 : 266)), la langue possède le pouvoir soit d'engendrer et organiser le sens, soit de l'égarer à l'infini, comme nous le verrons plus bas à propos de l'Anagramme.

De la régularité de la fourmilière au ballet des associations libres

Les règles langagières qui organisent cet univers complexe qu'on appelle le langage humain prétendent contribuer également à former un autre univers non moins complexe appelé le *sens*. Lorsqu'on réfléchit tout seul – dans un état de normalité ou quand on parle à son interlocuteur – on est censé être conduit par le rythme organisé et consécutif de la chaîne de la parole qui organise de la sorte nos pensées et, on l'espère, notre monde intérieur. Ne pas tenir compte des règles du langage et de la langue peut être l'une des raisons, parmi bien d'autres, par lesquelles une psychanalyse, au fil des associations libres, peut se révéler passible de déstabilisation. La liberté accordée au discours du patient – et notamment au cours de ses pensées – peut le prédisposer à parler de façon aussi éloignée que possible de ces règles et contraintes naturelles du langage où l'analysant – voire l'analyste lui-même – est passible de subir l'effet psychique de cette « désorganisation » langagière : le patient Z assiste, impassible, aux tâtonnements de ses analystes, « faits comme un rat » (Lacan), sous l'effet médusant de sa psychose blanche. En vue des bénéfices cherchés suite à l'intervention chirurgicale qui s'avère être l'interprétation dans l'analyse à la recherche d'un moi perdu, il peut y avoir besoin de découper avant de

⁸⁵ Cf. Flournoy, 1901[1983] et Fehr (1997/2000).

recoudre (le discours, les souvenirs douloureux, etc.). Décortiquer, dissoudre, c'est d'ailleurs, rappelons-nous au passage, une des significations du terme *analyser*.

Comme le système saussurien de la langue lui-même, le mécanisme freudien d'*associations libres* détient donc ce double caractère : pouvoir à la fois d'organiser ou déstructurer du point de vue langagier/ linguistique et psychique. Comme l'antidote contre le venin d'une vipère est son venin même, de façon identique le procédé des *associations libres* peut être facteur de guérison ou de désorganisation. Une attitude d'alerte envers cet aspect du langage – épée à deux tranchants de par sa nature-même – ne devrait pas être inutile au psychanalyste, médecin de l'âme, pour bien conduire son patient à travers les méandres du sens et du non-sens dans la cure analytique⁸⁶. Freud le rappelle dans le chap. VI de l'*Abrégé* intitulé « De la technique psychanalytique » (1938 : 39).

Ainsi, le mécanisme freudien des associations libres défie les lois du langage, ne portant pas de préjugé contre les actes manqués, lapsus, mots d'esprit, oublis, rendant le langage « normal » plus proche du langage du rêve et par conséquent plus proche de ce que Lacan nomme *lalangue*.

*Saussure dans la tourmente de la langue*⁸⁷

Saussure, on l'a compris, n'était pas dépourvu de la perspective du langage « araignée sur le cerveau », la bête à plusieurs pattes à dominer le sujet parlant, d'après cette métaphore lacanienne qui dit que

l'appareil langagier est là quelque part sur le cerveau comme une araignée. C'est lui qui a la prise (Lacan, 1967/2005 : 46).

Au contraire, il s'en serait rendu compte, ne serait-ce que par sa propre expérience personnelle, par exemple pendant la longue période où il s'est rendu captif du travail frénétique et épuisant, quête obsédée où l'emporte la

⁸⁶ Je dois à une grande dame de la psychanalyse française contemporaine (outre la linguistique, la sémiotique, la philosophie, la littérature...) de m'avoir appris de vive voix entre autres ce principe théorique et clinique. Cette autorité m'accorde le privilège de « suivre de près » mon travail.

⁸⁷ L'expression m'est venue après la lecture du livre d'E. Roudinesco, *Philosophes dans la tourmente*, Fayard, 2005.

tourmente des anagrammes. Retour d'un refoulé⁸⁸ ? Saussure n'échappe pas non plus au doute qui le dépasse sous la forme d'une interrogation lancée au vide : est-ce avec intention ou par hasard qu'a lieu à la fois sous ses yeux et nulle part – puisqu'il n'en aura jamais confirmé l'hypothèse – l'apparition du flux torrentiel d'anagrammes qu'il trouvait à chaque instant dans la poésie et même dans la prose gréco-latine ? Cette quête saussurienne obsédée et sans relâche des effets d'homophonie et de polysémie infinis et sidérants des mots – signalant (à Saussure) à la fois un motivé et un non-motivé, un plus et un moins, un oui et un non, un positif et un négatif, des effets médusants relevant d'un foisonnement grandissant du phénomène anagrammatique, là où ils lui apparaissaient – ne serait-elle pas à rapprocher du travail obstiné de Lacan en quête de néologismes ? Comment ne pas penser également à Freud ici et à son attachement acharné à l'aspect acoustique du langage depuis son livre sur les aphasies ? Cette primauté accordée par Freud à l'aspect acoustique du langage⁸⁹ constitue apparemment l'un des principaux fondements de la suprématie du signifiant comme le théorise Lacan. Cette suprématie de l'acoustique, et par conséquent du signifiant, se trouve bien évidemment en étroite relation avec l'écoute analytique.

Pourtant, à notre avis, savoir si étaient ou non motivées les occurrences d'anagrammes dans les innombrables textes analysés par Saussure – puisque la langue est en état de proportionner de telles créations soit par la voie de la motivation soit par celle de l'arbitraire – importe moins que son attirance incontrôlable vers ce fonctionnement du langage et de la langue, indice d'un intérêt démesuré, moins par l'idée de système serré que pour ce qui déborde ce système. Dans la mer tourmentée du langage, pour le linguiste médusé sous l'effet de la polysémie et de l'homophonisation, la langue devient pour lui un ouragan. Saussure donne ici l'impression de n'avoir pas eu de recul pour réfléchir sur le fait pourtant repérable partout dans ses écrits qu'en somme la langue est pourvue de toutes ces facettes à la fois : ordre et désordre, oui et non, négatif et positif, motivation et arbitraire. Saussure, ayant affronté le « sacré » du langage, « clarté aveuglante », laisse

⁸⁸ J'y reviens dans mon travail en cours.

⁸⁹ Cf. parmi autres Freud (1891/1983 :13, 140); Forrester (1980/1984 :89-90); Kuhn (1983 : 13).

paradoxalement échapper le fait que le langage littéraire, régi par la « déplorable » loi de la poésie, c'est son mot, reflète simplement toutes les potentialités du langage et de la langue en même temps, autant les principes étudiés dans les cours professés à Genève que ceux qu'il a contemplés dans les anagrammes, la versification française, la légende ou la pathologie comme la glossolalie. C'est comme s'il avait contemplé de ses yeux le fonctionnement des axes de sélection et de combinaison matérialisant à la fois tous les choix et toutes les combinaisons potentiels dans un « glissement infini de la langue » sur elle-même : la langue, comme la mer et l'inconscient, a la capacité d'être à la fois toujours la *même* et *changeante*, comme le montre magnifiquement Goldschmidt (1988/2006, notamment dans « Les flots de la langue », p. 13-34).

Saussure, comme Lacan, traverse ainsi la tourmente de la langue. A la différence près que la muse inspire Lacan vers l'excès dans la création d'innombrables néologismes, alors que chez Saussure le même enchantement démesuré qui le tient captif de l'homophonie et de la polysémie dans la recherche sur les anagrammes l'amène en même temps, et de façon apparemment contradictoire, aux blancs et ratures qui prolifèrent dans son texte comme les rats dans *La peste* de Camus.

Face à tout cela Saussure nous semble assez conscient que dans son système linguistique la *langue* demeure un mode de fonctionnement en pleine relation dialectique et continue avec *son* versant « talon d'Achille », la *parole*. Il le savait ayant vécu en lui-même les effets sidérants des mots, parlés ou écrits⁹⁰. Or cette relation signale à tout moment une fragilité habitant paradoxalement la base même du système. Saussure était ainsi conscient, à ce qu'il semble, de la place de la parole dans l'ensemble de sa

⁹⁰ Dans un essai, en cours, intitulé « Les *Souvenirs* de Saussure » nous analysons l'hypothèse d'après laquelle les mots prononcés par H. Hübschmann annonçant le vif succès de l'article de Brugmann au sujet de la nasale sonante déjà découverte par Saussure plus de trois ans auparavant blesseraient le jeune linguiste à vie. J'essaye d'y montrer, entre autres, à quel point cette expérience marquera péniblement toute la biographie de celui qui deviendra de façon posthume le célèbre linguiste Ferdinand de Saussure. D'après cette hypothèse, les marques de ce souvenir douloureux se matérialisent dans son écriture, entre autres sous la forme des paradoxes, redites, ratures et blancs. L'attachement absolument passionné de Ferdinand à sa *nasalis sonans* « ratée », à laquelle il tient au-delà de tout autre sujet qui l'ait jamais occupé jusqu'à la fin de ses jours, révèle une facette tout à fait surprenante, voire, même, révolutionnaire, de sa biographie personnelle et intellectuelle.

réflexion sur la faculté du langage, même si, semble-t-il, une « théorie de la parole » n'apparaît pas formalisée dans un chapitre spécifique du *CLG*. Rappelons-nous que les éditeurs du *Cours* ont pu trouver matière au moins pour un chapitre intitulé « Linguistique de la langue et linguistique de la parole », chapitre qui demeurera, hélas, le seul résultat de la promesse que le maître fait à son auditoire, on le sait, mais qu'il ne pourra tenir, succombant à la mort. Il a pourtant pu léguer son point de vue selon lequel la *langue* ne trouve sa raison d'exister qu'en fonction du discours (cf. Saussure 2002 : 277). C'est certainement cet intérêt pour le « côté parole » de la langue qui l'amène à se rendre compte, comme Freud, du fonctionnement inconscient de celle-ci. C'est de cette ouverture théorique de Saussure vers la *parole* que Lacan va s'inspirer pour postuler un inconscient structuré comme *un* langage.

Lacan au risque de sa linguisterie

Complètement dans les pas de Freud sur la particularité du langage dans la cure, pour Lacan « ça parle » mieux par la voie/voix de l'échec: dans l'*Etourdit* « tout ce qui en parest d'un semblant de communication est toujours rêve, lapsus ou joke » (1973: 490). Dans son retour continu à Freud, Lacan nous annonce par excellence cet état d'une langue traversée par l'affect et par le désir et « envahie par la pulsion », pour reprendre ici les mots de Gori à l'égard de Wolfson. Lacan se trouve d'ailleurs lui-même emballé par le jeu des associations libres qu'il pratique avec ses patients et devient personnellement contaminé par cette *lalangue*. Par cette voie, Lacan offre des éléments de ce qui pourrait être en quelque sorte une *lalinguistique générale* et/ou une *analyse psychopatologique du discours*. Une référence traçant le profil d'un Lacan *lalinguiste* est offerte par lui-même dans ses trois conférences publiées dans *Mon enseignement* – dont deux pour la première fois – où il affirme :

En effet, mon enseignement, c'est tout simplement le langage, absolument rien d'autre, (1967: 38).

Le terme « lalinguiste » désignant le Lacan concerné par cette *lalinguistique*, trouve également sa raison d'être sur ce *un* duquel il affecte son axiome « l'inconscient est structuré comme *un* langage », en se référant

au langage particulier de la cure analytique. Dans le passage qui suit, Lacan, non moins que Freud, confirme également le fait que l'inconscient s'exprime de façon privilégiée par le moyen du witz, des lapsus, des mots de rêve, des oublis, actes manqués et créations langagières en général, caractéristiques du langage qui intéresse dans la cure. Et Lacan d'insister sur ce fait :

Personne avant moi n'a jamais semblé accorder la moindre importance au fait que, dans les premiers bouquins de Freud, les bouquins fondamentaux, sur les rêves, sur ce qu'on appelle la psychopathologie de la vie quotidienne, sur le mot d'esprit, on trouve un facteur commun, issu des trébuchements de parole, des trous dans les discours, des jeux de mots, des calembours et des équivoques. C'est cela qui vient à l'appui des premières interprétations et des découvertes inaugurales de ce dont il s'agit dans l'expérience psychanalytique, dans le champ qu'elle détermine. (*op. cit.*: 39-40)

Montrent aussi cette utilisation particulière du langage chez Lacan ses innombrables néologismes publiés à ce jour dans des glossaires. Ne pouvant échapper pas plus que le rat à la ratière – dans son texte sur « Le rat dans le labyrinthe » (1973) (*Encore*, 1975) – le médecin psychiatre et psychanalyste Lacan – tout comme le schizophrène Louis Wolfson – se voit également aux prises avec une attirance obsédée par les effets excessifs d'homophonie.

Une homophonisation exacerbée semble d'ailleurs être une caractéristique marquante chez les patients psychiquement souffrants, ce qui, sauf pour son aspect excessif généralisé, constitue un des points où ces patients semblent approcher le plus les poètes non considérés fous. C'est ce qu'on peut constater à la lecture des cas Schreber, Wolfson, « Z », Zürn et « Renée ». Mais voyons tout de suite ici ce qu'il en est de l'homophonisation chez Lacan lui-même par un des innombrables exemples de ses créations langagières, cette fois-ci dans un passage de sa *Troisième Conférence* du 1/11/74 :

Lalangue, ce qui permet que le *vœu* (souhait), on considère que ce n'est pas par hasard que ce soit aussi le *veut* de vouloir (3^{ème} personne de l'indicatif), que le non niant et le nom nommant, ce n'est pas non plus par hasard que *d'eux* (« d » avant ce « eux » qui désigne ceux dont on parle) ce soit fait de la même façon que le chiffre *deux*, ce n'est pas là pur hasard ni non plus arbitraire, comme dit Saussure.

On repérera dans ce passage une confirmation de la part de Lacan lui-même du fait que l'intentionnalité formelle qui couvre les jeux de mots – tout

comme les mots en jeux dans le symptôme, en dépit de leur susceptible racine inconsciente – vient apparemment à l’encontre du signe linguistique saussurien, ce dernier étant traversé par l’arbitraire. Restons-y pour l’instant en nous rappelant qu’il y a une très vaste matière à questionnement sur le *degré* de motivation du symptôme et des jeux de mots ainsi que de degré d’arbitraire [et de conscience⁹¹] du signe linguistique. Saussure, parlant d’un degré de conscience duquel est affecté le fonctionnement de la langue chez l’interlocuteur, nous fait penser à cet aspect central en psychopathologie : le pathologique est une affaire de degré primant sur l’excès. L’étude des cas cliniques montre à quel point les patients, au lieu d’osciller de façon tranchée d’un état de conscience vers un état d’inconscience (délire, hallucination) comme on pourrait imaginer, sont, au contraire, sujets à une variation graduelle entre ces deux états⁹².

En revenant aux créations « lalangagières » ou « lalangistiques » lacaniennes, Yan Péliissier, dans le mode d’emploi du glossaire 789 *néologismes de Jacques Lacan* explique que

par le caractère ludique de ses manipulations verbales, Lacan se situe du côté des Brisset, des Michaux ou des Queneau [...]. En cette affaire, une préoccupation esthétique est incontestablement à l’œuvre. Lacan s’y est laissé prendre, jusqu’à en faire le pas même de sa démarche théorique]. [...] la néologie de Lacan, volontiers médicale au début, récurrente ensuite, et pendant longtemps, à des préfixations ou des suffixations somme toutes régulières, devient, après 1966, de plus en plus « spirituelle ». (EPEL, 2002 : X-XI).

Non satisfait de ses utilisations néologiques personnelles, Lacan se laisse aller à inviter son auditoire à le suivre dans sa ritournelle :

Je vous conseille beaucoup à l’exercice qui consiste à essayer de transformer les façons dont on écrit les choses (1967(2005) : 29)⁹³.

Ici encore Lacan n’est pas très loin du but de L. Wolfson : avoir une plus grande liberté dans l’utilisation des éléments de la langue. Parmi les innombrables transformations qu’il (Lacan) opère au sein du vocabulaire de

⁹¹ Michel Arrivé en fera, après Vilela, matière à un article et chapitre de livre. Cf., par exemple, « La notion de ‘conscience de la langue’ », in *Saussure et la psychanalyse*, Ed. Langage et inconscient, 2014.

⁹² Cf. Freud (1938).

⁹³ Cf. analogie entre Lacan ici et *Le Schizo et les langues* : « l’idée de génie d’associer les mots plus librement les uns aux autres » (1970 :7)

la langue afin de faciliter la compréhension d'un raisonnement, se trouve, juste après ce conseil donné, ceci : « *ça visse sexuelle* » [*sa vie sexuelle*]; pour ensuite ajouter avec un ton d'amusement : « voilà où nous en sommes » (*idem*).

C'est dans ce même texte et du même ton que Lacan commente le terme *inconscient* (*Unbewusste*), mot si répandu de nos jours mais à la fois restant imprégné d'un caractère négatif, d'un indéfini et *Unheimliche* absolus, comme l'on sait. Ses considérations se trouvent en pleine analogie avec celles de Saussure quand celui-ci met en évidence le caractère singulier de la langue, « substance glissante » et « théâtre d'éclatants phénomènes » (Saussure (2002 :281)). Saisi d'angoisse à l'égard de l'extrême complexité du langage et de la langue, Saussure blâme :

Nous sommes [...] profondément convaincu que quiconque pose le pied sur le terrain de la langue peut se dire qu'il est abandonné par toutes les analogies du ciel et de la terre, (*id.*: 220).

Dans un désarroi analogue, sans perdre cependant encore une fois le sens de l'humour, Lacan, face à la difficulté posée par la conceptualisation de l'*Unbewusste*, dira à son tour :

Freud n'en a pas trouvé de meilleur et il n'y a pas à y revenir. Ce mot [inconscient] a l'inconvénient d'être négatif, ce qui permet d'y supposer n'importe quoi au monde, sans compter le reste. Pourquoi pas ? A chose inaperçue, le nom de 'partout' convient aussi bien que de « nulle part ».

On voit ainsi que définir la *langue*, pour Saussure, est presque aussi impossible que décrire l'*inconscient*, pour Lacan. Lacan pourtant exprime sans difficulté sa certitude à la fois sur le langage et l'inconscient comme spécificités voire conditions même de l'humain : « l'inconscient *ça parle*⁹⁴ ce qui le fait dépendre du langage ». (*Télévision* (1974 :16)). A propos de l'hystérie, dans ce même texte, il s'approche encore plus du paradigme saussurien du langage :

[...] l'homme ne pense pas avec son âme, comme l'imagine le Philosophe. Il pense de ce qu'une *structure, celle du langage* – le mot le comporte – de ce qu'une structure découpe son corps, et qui n'a rien à faire avec l'anatomie. Témoigne l'hystérique. Cette

⁹⁴ C'est moi qui souligne.

cisaille vient à l'âme avec le symptôme obsessionnel : pensée dont l'âme s'embrasse ne sait que faire. (*ibid.* :17 ; je souligne).

De cette manière, en regrettant que la médecine, très souvent, « fasse 'mouche' » des mots et rappelant la spécificité du langage dans la cure, Lacan fait comprendre ceci: ce langage, celui qui est important dans la cure, « n'existe pas » en tant que discours formalisé en vue de ses utilisations quotidiennes étrangères à l'analyse. Le langage, l'énoncé qui importe pour l'analyse est inconscient et n'apparaît le mieux que sous la forme des interruptions inattendues du sujet de l'énonciation dans le discours, venant déconcerter le sujet de l'énoncé qui essaye de se reprendre en s'excusant par la voie de formules telles que « ce n'est pas ce que je voulais dire »⁹⁵ : le sujet de l'énoncé a raison de dire que ce n'est pas *cela* qu'il voulait dire. *Cela*, (dé) nié, peut souvent émerger dans le discours sous la forme d'un lapsus comme « *voilage* de noces » en lieu de « *voyage* de noces » ou « est-ce que j'ai un *tu meurs* docteur ? » en lieu de « tumeur ». Car il est sans aucun doute étonnant d'être *parlé par sa langue* au lieu de *la parler*, d'être « fait comme un rat » par son propre discours, comme le montre Lacan dans une séance de son séminaire *Encore*, « Le rat dans le labyrinthe », déjà cité. Il est en outre au plus haut point frappant que ce sujet ne puisse pas se rendre compte que son plus vrai et formidable « oui » lui tombe dans le discours sous la forme d'une (dé) négation⁹⁶, petit rayon de lumière passible de conduire, après coup, à l'élucidation du symptôme.

Dans son séminaire *Les non-dupes errent* (XXI, 8 jan 1974), Lacan affirme que le discours analytique [âme jumelle du « langage qui n'existe pas », I.V.] est « ce qu'on ne peut pas dire » (p. 57-58). Ici, contrairement à l'idée d'un « système serré où tout se tient », qui prétend nous assurer d'une maîtrise sur la langue, *lalangue*⁹⁷ s'annonce explicitement comme quelque chose qui ruisselle, comme la pluie sur des carreaux ou comme des larmes qui coulent des yeux. « Ça parle » hors la maîtrise du sujet sur son dire, car ce dire qui est *son* dire lui échappe, paradoxalement. Et c'est justement

⁹⁵ Saussure ne s'en sort pas mieux.

⁹⁶ Dans « Ce n'est pas ma mère », travail en cours, ce sujet est objet de nos analyses.

⁹⁷ Et tout ce qui est mis au compte de ce terme dans le présent travail, c'est-à-dire mot de rêve, lapsus, mot d'esprit, oubli, et toutes les créations poétiques et/ou pathologiques, etc., à première vue non « légitimées » par la *langue*.

l'échec de ce dire qui est important pour l'analyse. Nous pouvons repérer ici encore une fois l'état paradoxal d'une quête de cette vérité qui en même temps se cache et se donne à voir, par la ressemblance de deux discours qui se recourent – comme ceux qui se superposent dans l'anagramme et dans le rêve malgré, ou à cause, des règles esthétiques du premier et la censure du second : d'un côté le discours que le sujet de l'énoncé articule amené par l'illusion d'un dire, d'un dire *dupe* justement, si l'on veut toujours parodier Lacan, et, de l'autre côté, le discours qui parle à l'insu du sujet de l'énoncé, car le vrai sujet de ce savoir singulier se trouve ailleurs. Dans « Subversion du sujet et dialectique du désir » ce sujet « satisfait à cette exigence d'être d'autant plus loin du parler que plus il parle » (Lacan, 1966(2) : 298). Pierre Fédida en se référant à Zoé-Gradiva, dans sa préface à la traduction française de Forrester, affirme, à propos de ce sujet qui se trouve ailleurs, que ce personnage

entend les mots du délire de Norbert Hanold dans le sens de l'inconscient, mais celui-ci est loin de se douter de l'écho de ses propres paroles. « En revanche, dit Freud, les discours de la jeune fille, dont le clair bon sens (*die hellste Geistesklarheit*) est mis en contre-pied du délire de Hanold, sont tenus, à dessein, ambigus. Le premier sens se plie au délire de Hanold, afin de pouvoir pénétrer sa pensée consciente, l'autre s'élève (*erheben*) au-dessus du délire et nous offre, *dans la règle* (je souligne) la traduction de la vérité inconsciente qu'il représente. C'est un triomphe de l'esprit que de pouvoir rendre dans une même forme d'expression le délire et la vérité » (Forrester, (1980)1984 : 12).

Ce vrai sujet est donc à la fois le sujet de l'énonciation et le sujet de l'inconscient. Le même vrai sujet qui fait taire le sujet de l'énoncé dans sa prétention d'être puissant, possesseur de sa pensée et de sa langue; c'est ce qui fait que le sujet de l'énoncé est parlé par la langue au lieu de pouvoir la parler. Ce sujet de l'énonciation qui fait que le sujet de l'énoncé subit la langue (Suenaga, 2005) au lieu d'en être le maître. En réalité, cette vérité de l'analyse ou de la cure ne se donne mieux à connaître qu'au moment où la langue cède le pas à *lalangue*. Vérité qui peut demander des années d'analyse pour se dévoiler ou alors venir au grand jour ainsi, nous tombant des nuages sur la tête comme un Witz, ou un lapsus, comme pour rien... parmi et sous l'effet « magique » des associations libres, comme nous apprend Freud en le rappelant encore dans l'*Abrégé*. D'après Lacan, *cette vérité de l'analyse ne peut pas s'en passer du discours et de la parole*. Il

faut que cette vérité soit énoncée. *Parole pleine* qui exige qu'on aille la chercher parmi le discours apparent, qu'il soit bien soigné, soutenu, ou dramatiquement écartelé par le tourbillon des associations libres en dévoilant la décompensation, la maladie ; passible de dévoiler une pensée psychotique comme le montre l'état de morcellement de la grammaire des âmes déchues du *Senatspräsident* Schreber ; sorte de mer ravagée, comme le métaphorise de façon tellement passionnante Goldschmidt (1996). Lacan revient sans cesse aux états de non-maîtrise du langage reflétant souvent ceux de la pensée. C'est toujours le cas dans son séminaire ...ou pire

c'est justement parce que l'énonciateur ne serait pas là que l'énonciation serait pleine et que ça devrait s'écrire (1971 : 54).

Sur ce dire particulier dans la cure, il faut se contenter en plus du fait qu'il n'est « pas tout ». Au contraire, si réussi soit-il, il s'agit d'un dire hanté par le réel, en principe rigidement irréductible au sens, un irréductible de non-sens qui reste. Encore que pour Lacan l'interprétation

qui porte sur le signifiant devrait atteindre également le réel du symptôme, c'est-à-dire ce point de non-sens où le symbolique s'accroche au réel, où les premières marques signifiantes ont laissés leurs empreintes sonores. (Lerude, 2002).

C'est l'existence de cet impossible à dire qui peut amener à la vision terrifiante que Freud éprouve à regarder dans la gorge d'Irma dans l'épisode de « l'injection » (cf. Freud (1900) et Lacan (1978)). Et c'est l'effet de ce même réel qui entraîne les hallucinations du Président Schreber. C'est du moins ce qu'on pourrait inférer du passage suivant à propos des symptômes de l'hystérie dont nous parle P. Fédida dans sa préface déjà citée:

Les symptômes de l'hystérie ne sont-ils pas, en effet, au contact des mots sous les mots et ne figurent-ils pas ainsi une sorte de visibilité anagrammatique à laquelle l'interprétation du rêve assurera, plus tard, une grammaire et une syntaxe ? La « mise en mots » de l'affect et du souvenir est censée libérer le malade du symptôme corporel dans la mesure où celui-ci était moins l'expression de « mots perdus » que des mots prisonniers d'un certain oubli [...] la corporalité imaginaire de la parole en tant que celle-ci est le lieu de la parole (1980 : 20).

C'est ainsi l'existence de ce qu'on ne peut pas dire, qu'on vient d'évoquer plus haut, ce qui rend *lalangue* le moyen d'expression par excellence de ce qui a été caché jadis dans l'inconscient. Ici,

paradoxalement, malgré le degré d'indicible qui marque ce discours, « ça ne va pas sans dire »⁹⁸. Et c'est ce qui amènera Freud, par la méthode des associations libres, à encourager ses patients à « tout » lui dire, en rejetant les beaux discours soignés au nom des « bêtises » racontées afin que, jouissant de la liberté-contrainte et du plaisir-souffrance de pouvoir dire sans censure tout ce qui lui vient à l'esprit, le sujet, à son insu, permette que « ça parle » au moyen de ce langage régi par la « grammaire de l'inconscient ».

Dans cette « grammaire de l'inconscient » il est question d'un passé décomposé et d'espace, de temps, de mode, etc., également éclatés, comme on a vu plus haut. Cet écartèlement peut découler, entre autres, d'une scène primitive brisante et négative, ne serait-ce que celle de l'irruption de la parole dans sa fonction séparatrice de l'harmonieuse relation d'avec la mère à laquelle le sujet semble toujours avoir soif de revenir dans les périodes de souffrance et dont les signes de régression se manifestent discours⁹⁹. De ce moment-là où l'on était deux et un à la fois et où l'on n'avait, en quelque sorte, nul besoin qui ne soit immédiatement satisfait par la mère même. De cet état d'unité originaire où il n'est pas besoin de parole, non plus. Car une des caractéristiques du langage est de faire l'interface entre le principe de plaisir et le principe de réalité. Entre le gain de plaisir proportionné par le Witz, le lapsus, etc. – lorsqu'ils ramènent le rire, par exemple – et l'angoisse de la « surchauffe de la pensée » qui tourmente Schreber, Wolfson, le patient « Z », Unica Zürn et Renée. Tourment d'avoir à prendre des risques désormais à son compte dans l'indépendance de la mère perdue au profit de l'épanouissement du langage et de la jouissance de la parole. Ce même langage qui au lieu du confort auparavant accordé par la mère – bonheur dont même l'ombre n'est envisageable désormais que par la voie du rêve et/ou d'une cure analytique réussie – et censé être outil de communication,

⁹⁸ Cf. Lacan (1973 : 452).

⁹⁹ Frances Tustin montre comment ce moment crucial de la vie du nourrisson peut le conduire à l'autisme. Cf. Allione (2004). Et il en est de même d'hypothèses d'après lesquelles des « causes » du mal qui atteint Schreber remonteraient à un échec lié aux premières relations maternelles. Mais la dynamique de régression ne se manifeste pas moins dans le que dans les symptômes, les hallucinations, le délire en général et les passages à l'acte tels le suicide et le meurtre, voire les deux. J'y reviens dans *Ce n'est pas ma mère*, en cours.

expose désormais à l'égarement du sens. Prendre à son compte de se procurer la satisfaction toujours partielle de ses *besoins* une fois que la satisfaction de leur ensemble ainsi que du *désir* reste à jamais incombable. Se plier au ballet parfois disharmonieux et contradictoire de ce même langage, à la fois jouissance et douleur, euphorie et détresse, capable aussi bien de structurer que de dissocier, oracle en même temps d'Eros et Thanatos.

Conclusion

Revenant aux particularités de cette *thèse sur travaux*, le terme « conclusion », employé traditionnellement pour boucler les thèses d'autre nature, n'est pas bien approprié ici, non plus.

Dans les quatre brèves « chapitres » ci-dessus nous présentons des faits et des hypothèses d'interprétation plus au moins conclusives dans la mesure où des hypothèses peuvent l'être.

Nous essayons d'approfondir davantage ces hypothèses dans les quatre volumes (en cours) de nos *Écrits de linguistique et psychopathologie psychanalytique*. Ceux-là proposent des éléments pour une lecture critique de Saussure, c'est-à-dire *non-hagiographique*.

Comme affirmé dans l'introduction, ce travail s'est heurté depuis le départ à un obstacle majeur, la presque inexistence de biographes de Saussure. Entretemps trois volumes ont été publiés comme l'on sait : deux tomes en français par C. Mejía Quijano et un autre en anglais par J. E. Joseph. Comme l'on pouvait s'attendre, le point de vue des deux biographes

est le même de la majorité absolue, pour ne pas dire de la totalité des spécialistes de Saussure : on y a affaire à un génie mythifié, paradoxal devant lequel on ne devrait que se courber. C'est ainsi que certains éléments de notre recherche publiés avant la parution de leur biographies ont été ignorés par les deux auteurs, notamment au sujet du contenu de ce courrier de 1889 (voir *Introduction*) échangé entre un collègue de Saussure, Streitberg, et leur professeur à Leipzig, K. Brugmann, où il est question de la « *récidive* » d'une maladie mentale incurable chez Saussure.

Les documents publiés par les trois biographes confirment nos hypothèses. En dépit de leurs arguments ne prônant que la génialité infaillible de Saussure, les faits en eux-mêmes confortent nos interprétations.

L'ensemble de ces hypothèses se situent dans un contexte ignoré ou dénié par les biographes : pour nous il est possible de chercher surtout chez l'homme Ferdinand l'explication pour les failles et paradoxes de ses écrits. Pour les biographes cités et pour la majorité des spécialistes saussuriens il faut trouver des explications, parfois les plus farfelues, pour la théorie sans toucher l'image d'un homme parfait et sans égale, un mythe intouchable. Pourtant, la souffrance personnelle de l'auteur pourrait sinon expliquer du moins justifier une bonne partie des « paradoxes » chez Saussure. C'est du moins là notre hypothèse. Il ne s'agit pas d'enlever l'importance de ses acquis, bien évidemment, en soulignant ses souffrances et son déséquilibre psychique. Néanmoins, alléguer qu'un homme ne peut pas être malade psychologiquement et mentalement parce qu'il est intelligent, comme va jusqu'à l'énoncer l'un des biographes cités – ce qui ne va peut-être pas sans essayer d'invalider nos thèses sans mentionner notre nom – est pour le moins bizarre. Quoiqu'il en soit, ce déni, ne serait-ce que de l'hypothèse d'une telle maladie chez Saussure, se trouve effectivement présent chez les deux auteurs. Un tel point de vue n'est pas sans ignorer complètement à la fois la psychopathologie et l'histoire des idées.

Annexes

Les différents textes produits en Annexe ci-après visent à témoigner de nos activités de recherche durant la préparation de la présente thèse, et de l'évolution de nos réflexions.

Annexe 1

L'hommage ci-dessous, écrit en collaboration, est consacré à Rudolf Engler, sans l'immense travail de qui nous n'aurions pas pu accéder à l'ensemble des écrits de Ferdinand de Saussure à ce jour publié, ni nous appuyer sur un certain nombre de démonstrations (concernant par exemple le crédit à accorder au *Cours de linguistique générale* et l'impact qui est le sien sur les recherches linguistiques ultérieures.

*Rudolf Engler, le grand maître du saussurisme*¹⁰⁰

Rudolf Engler est né le 25 octobre 1930 à Teufen, dans le canton suisse d'Appenzell. Il est décédé le 5 septembre 2003 à Worb, près de Berne. Son père, professeur de français et d'histoire utilisait le français pour l'éducation de ses enfants. Sa mère, originaire du Bade-Würtemberg, ne parlait pas en famille le dialecte suisse alémanique mais l'allemand officiel. Le jeune Rudolf, nécessairement dialectophone avec ses camarades, était donc, dès son enfance, trilingue (francophone, germanophone, dialectophone). C'est sans doute ce plurilinguisme précoce qui détermina son intérêt pour les langues et la linguistique.

Le jeune Rudolf Engler fait des études classiques au lycée de Saint-Gall, et obtient son baccalauréat en 1949. Ses études supérieures, effectués à l'Université de Berne, portent sur la Romanistik et l'histoire. Après des séjours d'études à Poitiers et à Florence, il obtient en 1958 le diplôme de professeur de l'enseignement secondaire. C'est dès cette

¹⁰⁰ Paru dans *Semiotica* n° 160, juin 2006. En collaboration avec Michel Arrivé. Une version abrégée en anglais de ce texte fut publiée comme l'entrée du linguiste dans *Lexicon grammaticorum, A bio-bibliographical companion to the history of linguistics*, H. Stammerjohann (ed.), De Gruyter, 2nd éd., revised and enlarged, 2009.

date qu'il accepte la proposition, faite par les Professeurs Siegfried Heinemann et Georges Redard, de réaliser le projet, envisagé par Robert Godel, d'édition critique du *Cours de linguistique générale* de Ferdinand de Saussure.

Sa carrière universitaire, brillante, quoique ralentie, au départ, par une santé d'emblée fragile, s'est entièrement déroulée à Berne, où il a été d'abord assistant, puis professeur de 1972 jusqu'à sa retraite, en 1995.

Son parcours scientifique débute en 1959 avec l'important article « CLG und SM ; eine Kritische Ausgabe des Cours de linguistique générale ». Cet article annonce la tâche à proprement parler sisyphique que lui réserve, pendant neuf années d'un travail acharné, l'accomplissement de l'édition critique.

En 1977 il commence à l'université un séminaire sur le *Cours de linguistique générale*. Durant l'année universitaire 1987-88 la faculté lui confie la charge de doyen. De 1984 à 1997 il préside le Cercle Ferdinand de Saussure, qui édite les *Cahiers F. de Saussure*, revue suisse de linguistique générale.

Formé à la linguistique romane, Rudolf Engler a consacré de nombreuses publications à la philologie italienne, notamment sa thèse d'habilitation consacrée aux *Avvertimenti della lingua sopra 'l Decamerone* de Lionardo Salviati, restée inédite.

Cependant, c'est son travail sur Ferdinand de Saussure qui lui a valu sa notoriété internationale. Il est en effet considéré comme « le meilleur connaisseur des textes qui forment la galaxie saussurienne » (Amacker 2003-2004). Selon Ricarda Liver (2003), ces travaux peuvent être classés en quatre catégories : 1. Edition des sources du CLG ; 2. Classification des sources ; 3. Bibliographie des études sur Saussure ; 4. Interprétation de Saussure. Utilisant une métaphore organique, R. Amacker la « caractérise par une très forte cohérence interne. L'édition critique est le cœur de l'organisme scientifique et l'index [*Lexique*, 1968] le sang, les recherches sur des points particuliers, les membres. Même les travaux consacrés aux

auteurs et aux théories linguistiques de la Renaissance italienne trouvent leur place dans ce corps » (Amacker *id*).

L'excellent *Lexique de la terminologie saussurienne* est la préfiguration d'un index exhaustif des travaux de Saussure auquel Engler travailla toute sa vie.

Engler lisait tout ce qui se publie sur Saussure, et rendait compte périodiquement de ces publications dans les occurrences successives de sa « Bibliographie saussurienne » publiée dans les *Cahiers Ferdinand de Saussure*. Il n'hésitait pas, parfois, à critiquer sévèrement telle ou telle production. À force de disséquer la totalité des documents relatifs à Saussure, il semblait ne pas résister à une sorte d'assimilation au maître genevois et à sa réflexion linguistique. Notamment sur un point : sa conviction profondément saussurienne, qu'il ne peut exister une linguistique sans bases philologiques.

Son édition critique du *Cours de linguistique générale*, monumentale en ce qui concerne le format et le contenu, est un fascinant modèle d'érudition intelligente : sur les six colonnes verticales de chacune des doubles pages de cet énorme *in-quarto*, on peut lire de gauche à droite le texte de l'édition « standard » de 1916, les notes prises par les auditeurs des trois *Cours* successifs de 1907 à 1911 (elles occupent les quatre colonnes intermédiaires), enfin, sur la sixième colonne, les éventuelles indications manuscrites conservées par le professeur. Il est ainsi possible non seulement de comparer pas à pas le texte de la « vulgate » avec ses sources, mais encore, au prix d'un indispensable effort, de reconstituer dans leur continuité les propos tenus par le maître genevois.

On a parfois reproché à Engler d'avoir pris comme point de départ le texte de 1916, considéré par certains comme « apocryphe ». Cette critique est mal fondée. Elle oblitère notamment le fait que, pendant plus de 40 ans (1916-1957, date de publication des *Sources manuscrites du CLG* de Robert Godel) la pensée de Saussure a été connue et a produit son effet sur la linguistique du vingtième siècle par le texte de l'édition « standard ». Le parti adopté par Engler est le seul qui permette une interprétation

comparative de la forme donnée à la pensée de Saussure par les éditeurs de 1916 (Charles Bally et Albert Sechehaye) à la forme, évolutive, qu'elle prenait dans l'enseignement et dans les écrits du professeur. L'idée même de réaliser cette édition critique vient de Robert Godel qui se trouvait empêché de la réaliser. L'édition critique d'Engler, qui ne se réduit pourtant pas à ce que Godel envisageait au départ, reste en quelque sorte un fruit inspiré par les recherches des *Sources manuscrites*. L'immense appareil critique de Rudolf Engler constitue par lui-même un véritable texte, qui reste le meilleur moyen d'accéder à une vision réaliste de la pensée de Saussure. Il n'est en effet pas aisé de l'atteindre d'après le seul *CLG*. C'est que le *CLG* n'est pas le « texte autorisé », ni le livre que Saussure avait commencé à écrire et qu'il mentionne plus d'une fois, mais qu'il n'a pas pu (ou voulu ?) achever. Une partie de ce projet de livre a été trouvée en 1996 et publiée par les soins de Rudolf Engler et Simon Bouquet en 2002.

Le tome 2 de l'*Édition critique* (1974) réunit de nombreuses *Notes de F. de Saussure sur la linguistique générale*, notamment les Conférences de novembre 1891 à l'Université de Genève, les notes dites « Item », selon l'incipit redondant qu'elles comportent toutes, et le fascinant projet d'article sur Whitney.

Sur le *CLG*, l'œuvre de R. Engler démontre que, malgré l'aspect lacunaire - conséquence naturelle des circonstances qui ont entouré sa publication - il reste l'une des sources les plus importantes des idées et développements de la linguistique du XX^e siècle. Nous en apportons deux témoignages. D'abord une lettre à Claudine Normand : le *CLG* « reste l'interprétation la plus responsable et plus fidèle qu'on n'en connaisse, et plus affidée, pour qui veut comprendre quelque chose à la marche des idées » (Lettre du 24.08.00). Ensuite, l'un des derniers textes qu'il a écrits, sa préface à *Saussure, la langue, l'ordre et le désordre*, d'André-Jean Pétroff (2004), son ami et disciple de toujours, qui lui survécut quelques mois, sans pourtant voir paraître son livre :

[...] le *CLG* de 1916 est dans les faits la première en date des interprétations puisque Ferdinand de Saussure n'avait pas publié d'ouvrage qui nous aurait présenté sa conception de la linguistique générale. On a cependant vite pris ce *Cours de Linguistique Générale* pour la parole même du maître. Les travaux de Godel (*Les*

Sources manuscrites du CLG, 1957) et mon édition critique du *Cours de Linguistique Générale* (CLG/E 1968/1974) ont montré en quoi précisément le CLG était une interprétation. Toutefois, j'affirme toujours que c'était la meilleure interprétation possible à ce moment-là de l'histoire de la linguistique (p.15).

Les lacunes et difficultés générales caractérisant le *CLG* deviennent ainsi anecdotiques et secondaires face au noyau du problème. En réalité, la complexité et les paradoxes sont inhérents à l'objet même d'étude : la *langue*, et nécessairement, le *langage*, la *parole*. Les réflexions de Saussure elles-mêmes sont affectées d'un caractère programmatique et paradoxal, toujours à venir, dépourvues de caractère définitif : comment concilier à la fois, par exemple, *arbitraire*, *motivation*, *système serré* ? Cet aspect fondamental est pourtant saisissable à l'analyse des documents saussuriens par Rudolf Engler.

En 2001 Rudolf Engler obtient le titre envié de Professeur *honoris causa* de l'Université de Genève. Pendant la longue carrière que ce titre a couronnée, Engler a toujours manifesté une extrême modestie et une grande gentillesse : « l'un des savants les plus discrets, les plus disponibles, les plus généreux qui fût » (Amacker *ibid*). Ces qualités en venaient à étonner dans le milieu universitaire suisse et international.

En 2002, Engler a publié, avec la collaboration de Simon Bouquet, les *Écrits de linguistique générale* de Saussure (voir *Le Monde* du 8 février 2002) qui font apparaître, après le bref essai totalement inédit « De l'essence double du langage » des textes pour la plupart déjà manifestés dans le tome 2 de son édition critique. L'édition de ces textes n'atteint pas la perfection technique des travaux réalisés par Engler auparavant.

Au long de sa carrière, il a publié, outre son édition critique, en une bonne centaine d'articles (en français, allemand, italien et anglais) une véritable exégèse de la pensée saussurienne, qui ne laisse à l'écart aucun des pans, à la fois si variés et si cohérents, de cette réflexion.

Pour René Amacker

il y a une pratique de la linguistique propre à Rudolf Engler mise au service de la linguistique saussurienne, considérée dans tous ses aspects (même les plus négligés dans la seconde moitié du XX^e siècle). [...] grâce à sa connaissance intime des

documents saussuriens, [il] s'est forgé une conception globale de la linguistique saussurienne qui ne coïncide ni, évidemment, avec celles de Charles Bally et d'Albert Sechehaye ni avec celle que le commentaire du *Cours* dû à Tullio de Mauro a largement fait connaître (*ibid.*).

Contrairement à ce que peut faire penser l'aspect « bénédictin » de ses travaux, Rudolf Engler n'était nullement un ermite. Il était toujours ouvert à la discussion et au respect des points de vue des autres, pas seulement à l'égard des spécialistes confirmés mais aussi des jeunes chercheurs : il a ouvert le chemin du saussurisme à plusieurs des spécialistes actuels. Comme Professeur d'université, à l'exemple de Saussure, il était dévoué à ses étudiants et à son travail.

Rudolf Engler aimait la nature et aurait aimé vivre davantage dans ce milieu. Faute de temps, il l'a vécu dans un autre plan : comme un jardinier embellit par une action bien ciblée et un entretien bien soigné, il a pratiqué ce travail avec les textes en les rendant beaux, exploitables et accessibles à d'autres lecteurs qui se seraient, sans lui, découragés. C'est donc en « Jardinier de textes » et en « historien de la linguistique » que ce savant réalise ses multiples passions pour la philologie et l'histoire, outre la linguistique (Cf. Liver 2003).

Dans son touchant hommage à Engler, Amacker l'a conclu par ces mots :

A reconsidérer l'ensemble de ses travaux, [...] la pensée de Rudolf Engler me frappe par sa vigueur, sa clarté (mais il faut le lire avec autant d'attention qu'il a mis de soin à écrire), sa rigueur, son acribie. Comme moi, je crois que plus d'un linguiste qui se veut saussurien découvrira ou redécouvrira, à la lecture d'articles parfois anciens, des idées et en tout cas des textes que nous avons exploités après lui sans toujours rendre à César ce qui revenait à César; dans sa générosité, il ne nous l'a jamais reproché. Nos disciplines lui doivent beaucoup, grâce à sa science, et ceux qui les pratiquent lui doivent plus que sa science, grâce à son humanité.

L'œuvre de ce maître irremplaçable du saussurisme constitue un phare pour tous ceux qui souhaitent connaître la pensée et l'œuvre du maître genevois.

BIBLIOGRAPHIE DE RUDOLF ENGLER *:

1. « CLG und SM ; eine kritische Ausgabe des Cours de linguistique générale », *Kratylos* 4 (1959), 119-132.
2. [en collaboration avec] Carlo Goldini, *Lustspiele in deutscher Übersetzung*, von Lola Lorme unter Mitarbeit von Schell-von Noé, vol. 3 et 4, Wien 1959.
3. « Théorie et critique d'un principe saussurien: l'arbitraire du signe », *CFS* 19 (1962), 5-66 (auch Diss. Bern 1963).
4. « Complément à l'arbitraire », *CFS* 21 (1964), 25-32.
5. Charles Bally, *Linguistica generale e linguistica francese*. Introduzione e appendice di Cesare Segre, traduzione di Giovanni Caravacci, Milano 1963 ; *CFS* 21 (1964), 139-143.
6. Iso Baumer, *Rätoromanische Krankheitsnamen*, Bern 1962 ; *Anthropos* 59 (1964), 673-674.
7. *Glossaire des patois de la Suisse romande*, fasc. 39 (1962) – 41 (1963) ; *Der Bund* Nr. 400, 18.9.1964.
8. Gustav Adolf Beckmann, *Die Nachfolgekonstruktionen des instrumentalen Ablativs im Spätlatein und im Französischen*, Tübingen 1963; *IF* 70 (1965), 104 – 105.
9. *Medium Aevum Romanicum*. Festschrift für Hans Rheinfelder, hg. Von Heinrich Bihler und Alfred Noyer – Weidner, München 1963, *Kratylos* 10 (1965), 102-103.
10. Klaus Heger, *Die Bezeichnung temporal-deiktischer Begriffskategorien im französischen und spanischen Konjugationssystem*, Tübingen 1963; *IF* 70 (1965), 357-358.
11. « Dantes Göttliche Komödie, ein Welt drama », *Schweizerische politische Korrespondenz* 18, 11.5.1965, 318-321; *Berner Tagblatt* 29. – 30.5.1965
12. Helmut Gipper/Hans Schwartz, *Bibliographisches Handbuch zur Sprachinhaltsforschung*, Teil 1: *Schrifttum zur Sprachinhaltsforschung in alphabetischer Reihenfolge nach*

- Verfassen mit Besprechungen und Inhaltshinweisen*, Köln/Opladen, Lief. 1 (1961) – 6 (1964); *VRom.* 24 (1965), 134-136.
13. Leo Weisgerber, *Vertragstexte als sprachliche Aufgabe*. Formulierungs-, Auslegungs- und Übersetzungsprobleme des Südtirol-Abkommens von 1946, Bonn 1961; *Anthropos* 60 (1965), 890-891.
 14. Karl Jaberg, *Sprachwissenschaftliche Forschungen und Erlebnisse*, Neue Folge, hg. Von Heinemann, Bern 1965, p. 335-380.
 15. « Remarques sur Saussure, son système et sa terminologie », *CFS* 22 (1966), 35-40.
 16. Aton Marty, *Nachgelassene Schriften aus « Untersuchungen zur Grundlegung der allgemeinen Grammatik und Sprachphilosophie »* I: Psyche und Sprachstruktur. Mit einer Einleitung und Anmerkungen hg. Von Otto Funke, 2. durchgesehene Auflage, Bern 1965; *VRom.* 25 (1966), 338-339.
 17. Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, édition critique par Rudolf Engler, 1er fascicule (*Introduction, Appendice de phonologie*) Wiesbaden 1967; fascicule 2 (*Principes généraux, Linguistique synchronique*) Wiesbaden 1967; fascicule 3 (*Linguistique diachronique, Linguistique géographique, Questions de linguistique rétrospective – Conclusion*), Wiesbaden 1968.
 18. *Lexique de la terminologie saussurienne*, Utrecht/Anvers 1968.
 19. « Saussure et la scuola di Ginevra », *Ulisse* 9, fasc. 63, sett. 1968, p. 158-164.
 20. Friedrich Kainz, *Die Sprache der Tiere*. Tatsachen, Problemschau, Theorie, Stuttgart 1961; *Anthropos* 63/64 (1968/69), 279-281.
 21. *Glossaire des patois de la Suisse romande*, tome IV, Neuchâtel/Paris 1961-1967; *Der kleine Bund* Nr. 107, 9.5.1969.
 22. « Zur Neuausgabe des Cours de linguistique générale », *Kratylos* 12 (1967), 113-128.
 23. *Portraits of Linguistics*. A Biographical Source Book for the History of Western Linguistics, 1746-1963, edited by Thomas A. Sebeok, vol. 1-2, Bloomington/London 1966; *Kratylos* 12 (1967), 139-142.
 24. Ferdinand de Saussure, *Corso di linguistica generale*. Introduzione, traduzione e commento di Tullio De Mauro, Bari 1967; *Kratylos* 12 (1967), 197.
 25. Ferdinand de Saussure, *Grundfragen der allgemeinen Sprachwissenschaft*, hg. von Charles Bally und Albert Sechehaye unter Mitwirkung von Albert Riedlinger, übersetzt von Herman

- Lommel, 2. Auflage mit neuem Register und einem Nachwort von Peter von Ploentz, Berlin 1967; *Kratylos* 12 (1967), 197-198.
26. Giorgio Derossi, *Segno e struttura linguistici nel pensiero di Ferdinand de Saussure*, Udine 1965 ; *CFS* 24 (1968), 85-98.
 27. M. Regula/J. Jernej, *Grammatica italiana descrittiva su basi storiche e psicologiche*, Bern/München 1965 ; *VRom.* 28 (1969), 151-156.
 28. Tullio De Mauro, *Une introduction à la sémantique*, traduit de l'italien par Louis-Jean Calvet, Paris 1969; *Bulletin CILA* 11 (1970), 79-80.
 29. « Semiologische Lese » (Betrachtungen zu Saussure, Salviati und Chrétien de Troyes), in: *Linguistique contemporaine. Hommage à Eric Buyssens*, publiée par Jean Dierickx et Yvan Lebrun, Bruxelles 1970, p. 61-73.
 30. Ferdinand de Saussure, *Corso di linguistica generale*. Introduzione, traduzione e commento di Tullio De Mauro, 2a ed., Bari 1968 ; *VRom.* 29 (1970), 123-131.
 31. Ferdinand de Saussure, *Grundfragen der allgemeinen Sprachwissenschaft*, hg von Charles Bally und Albert Sechehaye unter Mitwirkung von Albert Riedlinger, übersetzt von Herman Lommel, 2. Auflage mit neuem Register und einem Nachwort von Peter von Polenz, Berlin 1967; *VRom.* 29 (1970), 170.
 32. Helmut Gipper/Hanz Schwarz, *Bibliographisches Handbuch zur Sprachinhaltsforschung*, Teil 1: *Schrifttum zur Sprachinhaltsforschung in alphabetischer Reihenfolge nach Verfassern mit Besprechungen und Inhaltshinweisen*, Köln/Opladen, Lief. 7: Einleitung, Zeitschriftenbibliographie; Gulkowitsch – Gytkaier (1966); 8: Haacke – Heberling (1967); 9: Heberling – Hirtschulz (1967); 10: Hirtschulz – Hubschmid (1967); 11: Hubschmid – Ivanova (1969); *VRom.* 29 (1970), 170-171.
 33. Raffaele Simone, *Piccolo dizionario della linguistica moderna*, Torino 1969; *Bulletin CILA* 13 (1971), 70-72.
 34. Manuel de Paiva Boléo, « Algumas tendências e perspectivas de linguística moderna », *RPF* 13 (1964 – 65), 279-346; *VRom.* 30 (1971), 216.
 35. « Paul Scheuermeier gestorben », *Berner Tagblatt* 16.8.1973.
 36. Norma Costabile, *Le structure della lingua italiana*. Grammatica generativo-transformativa, Bologna 1967 ; *VRom.* 32 (1973), 142-144.
 37. « La linéarité du signifiant », in: *Studi saussuriani per Robert Godel*, Bologna 1974, p. 11-120.

38. « Rôle et place d'une sémantique dans une linguistique saussurienne », *CFS* 28 (1973), 35-52.
39. *Ferdinand de Saussure, Cours de linguistique générale*, édition critique par Rudolf Engler, fascicule 4 : Notes sur la linguistique générale, Wiesbaden 1974.
40. « I Fondamenti della Favella in Lionardo Salviati e l'idea saussuriana di 'langue complète' », *LeSt.* 10 (1975), 17-28.
41. Titus Livius, *Ab urbe condita I* 1-9. Ein mittellateinischer Kommentar und sechs romanische Übersetzungen und Kurzungen aus dem Mittelalter, aus dem Handschriften herausgegeben von Curt J. Wittlin, Tübingen 1970; *VRom.* 33 (1974), 344-346.
42. « La dissociazione del segno », in: *Teoria e storia degli studi linguistici. Atti del settimo convegno internazionale di studi [della Società di linguistica italiana]*, Roma, 2-3 giugno 1973, Roma 1975, p. 27-30.
43. « Sémiologies saussuriennes 1 : De l'existence du signe » (A propos d'Arco Silvio Avalle sur Saussure linguiste et mythographe), *CFS* 29 (1974-75), 45-73.
44. « European Structuralism : Saussure », in : Th. A. Sebeok (ed.), *Current Trends in Linguistics*, vol. 13/2: *Historiography of Linguistics*, The Hague/Paris 1975, p. 829-886.
45. « Bibliographie saussurienne [1], 1970-1974 », *CFS* 30 (1976), 99-138.
46. *Saussure und die Romanistik*, Bern 1976 (Universität Bern, Institut für Sprachwissenschaft, *Arbeitspapiere* 16).
47. « L'édition critique du Cours de linguistique générale », in: *Association de professeurs de français: Actes [du] Séminaire français 1976*, Bern 1976, p. 29-37.
48. « Morgen feiert Prof. S. Heinimann de 60. Geburtstag », *Der Bund* Nr. 84, 12.4.1977, p. 13.
49. Jonathan Culler, *Saussure*, London 1976; *ZRPh.* 92 (1976), 637s.
50. « Index zu Saussures Cours de linguistique générale », in: *Sprache und Computer. Referate der Tagung LDV – CH 77 an der Universität Zürich*, Zürich 1977 (1978), p. 112-124.
51. « Bibliographie saussurienne [2], 1975-1976 [et Addenda 1970-1974] », *CFS* 31 (1977), 279-306.
52. « Premiers spécimens d'un index des matières au CLG/E » [abstraction, généralisation, point-de-vue ; alternance, ablaut, umlaut], *CFS* 31 (1977), 89-99.

53. Kurt Baldinger, *Introduction aux dictionnaires les plus importants pour l'histoire du français*, Paris 1974 ; *CCM* 21 (1978), 55s.
54. Giovanni Boccaccio, *Il Corbaccio*. Introduzione, testo critico e note a cura di Tauno Nurmela, Helsinki 1968 ; *VRom.* 36 (1977), 351s.
55. « Ni par nature ni par intention », in : *Recherches de linguistique*. Hommage à Maurice Leroy, Bruxelles 1980, p. 74-81.
56. « Linguistique 1908 : un débat-clef de linguistique géographique et une question de sources saussuriennes », in : *Progress in Linguistic Historiography*, éd. by K. Koerner, Amsterdam 1980, p. 257-270.
57. « Sous l'égide de l'histoire » (Les métamorphoses d'un terme et ses enjeux théoriques dans la constitution d'une science linguistique au XIXe siècle), *LF* 48 (1980), 100-112.
58. « Bibliographie saussurienne 3, [1977-1979] », *CFS* 33, 79-145.
59. « Sémiologies saussuriennes 2 : Le canevas », *CFS* 34 (1980), 3-16.
60. Peter Wunderli, *Ferdinand de Saussure und die Anagramme*. Tübingen 1972; id., Valéry saussurien, Frankfurt/Bern/Las Vegas 1977; *ZRPh.* 97 (1981), 454-457.
61. « Lionardo Salviati et la linguistica cinquecentesca », in: *Atti [del] XIVo Congresso internazionale di linguistica e filologia romanza (Napoli, 15-20 aprile 1974)*, vol. 5 Napoli/Amsterdam 1982, p. 625-633.
62. « Geografia linguistica e assiomatica saussuriana: di una convergenza ideologica nel primo Novecento », in: *Ideologia, filologia e linguistica*. Atti del convegno internazionale di studi Rende (Cs), 15-17 settembre 1978, a cura di D. Gambarara e A. d'Atri, Roma 1982, p. 356-376.
63. « Romantisches in Saussures CLG », in : *Festschrift für Johannes Hubschmid zum 65. Geburtstag*, hg. von O. Winkelmann und M. Braisch, Bern/München 1982, p. 35-51.
64. « Philologia linguistica: Lionardo Salviati Kommentar der Sprache Boccaccios (1584/86) », *HL* 9 (1982), 299-319.
65. « Das sprachliche Zeichen bei Saussure, Bally, Sechehaye », *ZPhon.* 36 (1983), 533-542.
66. Mario Saltarelli, *A Phonology of Italian in Generative Grammar*, The Hague 1970; *VRom.* 41 (1982), 348-350.
67. « Zum Sprachbegriff der Berner Philologen », in: *Hochschulgeschichte Berns 1528-1984*. Zur 150-Jahr-Feier der Universität Bern 1984, Bern 1984, p. 297-317.
68. Paulo Zolli, *L'influsso francese sul veneziano del XVIII secolo*, Venezia 1971; *VRom.* 42 (1983), 315s.

69. John Lyons, *Die Sprache*, München 1983; *Kratylos* 30 (1985), 169s.
70. « CLG und SM [2] », *CFS* 38 (1984), 29-31.
71. Thomas M. Scheerer, *Ferdinand de Saussure. Rezeption und Kritik*, Darmstat 1980; *ZFSL* 96 (1986), 59-63.
72. « Zur Abgrenzung einer Semiologie in saussurescher Sicht », in: *Zeichen und Verstehenn* hg. von Ludwig Jäger und Christian Stetter, Akten des Aachener Saussure-Kolloquiums 1983, Aachen 1986, p. 1-6.
73. Etienne Brunet, *Le vocabulaire français de 1789 à nos jours d'après les domaines du Trésor de la langue française*, Genève 1981; *CFS* 39 (1985), 199-204.
74. « Attività », « atto », « azione » : considerazioni su una voce « marginale » dell'indice saussuriano », *Linguaggi* 3 (1986), 1-5.
75. « Saussure, Ferdinand de (1857-1913) » und « Signifier/Signified », in: *Encyclopedic Dictionary of Semiotics*, ed. By Thomas Sebeok, vol. 2, Berlin/New York Amsterdam 1986, p. 846-850, 953.
76. « Bibliographie saussurienne 4, 1980-1982 [et compléments 1970-1979] », *CFS* 40 (1986), 131-200.
77. « Charles Bally, Kritiker Saussures ? », *CFS* 41 (1987), 55-63.
78. « Die Verfasser des CLG », in: Peter Schmitter (Hg.), *Zur Theorie und Methode der Geschichtsschreibung der Linguistik. Analysen und Reflexionen*, Tübingen 1987, p. 141-161.
79. « Une linguistique genevoise de la parole: aspects et problèmes », *SILTA* 15 (1986 [1987]), 3-4.
80. « Avant-propos », in E. F. Konrad Koerner, *Saussurean Studies/Etudes saussuriennes*, Genève 1988, p. IX-XI.
81. « Tra teoria e pratica : considerazioni su Lionardo Salviati et la sua polemica tassesca », in: *Prospective di storia della linguistica : Lingua, linguaggio, comunicazione sociale*, a cura di Lia Formigari e Franco Lo Piparo, Roma 1988, p. 97-112.
82. « Diachronie : l'apport de Genève », *CFS* 42 (1988), 127-166.
83. « Attività », « atto », « azione » : considerazioni su una voce « marginale » dell'indice saussuriano », *CFS* 42 (1988), 167-174.
84. « Bibliographie saussurienne 5 », 1980/82-1989, *CFS* 43 (1989), 149-275.
85. R. AMACKER/R. ENGLER (ed.), *Présence de Saussure. Actes du Colloque International de Genève (21-23 mars 1988)*, Genève 1990 (*Publications du Cercle Ferdinand de Saussure* I)
86. « Présentation », in: AMACKER/ENGLER 1990:V-VIII.

87. « La parte di Saussure », in: P. MONTANI/M. PRAMPOLINI (ed.), *Convegno Roman Jakobson* (Roma, 25-29 novembre 1986), Roma 1990:40-43
88. « Heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage... », *CFS* 45 (1991):151-65
89. « La discussion italienne sur la norme et sa réception en Europe », in: P. KNECHT/Z.MARZYS (ed.), *Ecriture, langues communes et normes: formation spontanée de koinés et standardisation dans la Galloromanie et son voisinage*. Actes du colloque (Neuchâtel, 21-23 septembre 1988), Neuchâtel/Genève 1994:205-25 (*Recueil de travaux publiés par la Faculté de Lettres de l'Université de Neuchâtel* 42)
90. P. WUNDERLI, *Principes de diachronie: contribution à l'exégèse du „Cours de linguistique générale“ de Ferdinand de Saussure*, Frankfurt etc. 1990; *VRom.* 52 (1993):293-98
91. « La forme idéale de la linguistique saussurienne », in: T. DE MAURO/SH. SUGETA (ed.), *Saussure and Linguistics Today*, Roma 1995:17-40
92. « Iconicity and/or arbitrariness », in: R. SIMONE (ed.), *Iconicity in language*, Amsterdam/ Philadelphia 1995:39-45 (*Current Issues in Linguistic Theory* 110)
93. « Niveau et distribution d'éléments dans le rapprochement de théories linguistiques », in: M. ARRIVE/C. NORMAND (ed.), *Saussure aujourd'hui*. Colloque (Cerisy La Salle, 12-19 août 1992), 1995:187-99 (*Linx*, numéro spécial)
94. «Borghini, Vincenzo», «Gauchat, Louis», «Gilliéron, Jules», «Godel, Robert», «Pictet, Adolphe», «Salviati, Leonardo», «Saussure, Ferdinand», «Speroni, Sperone», «Varchi, Benedetto», in: H. STAMMERJOHANN (ed.), *Lexicon grammaticorum. Who's who in the History of World Linguistics*, Tübingen 1996:s.v.
95. « Ferdinand de Saussure (1857-1913) », in: J. WÜEST (ed.), *Les linguistes suisses et la variation linguistique*. Actes du colloque organisé à l'occasion du centenaire du Séminaire des langues romanes de l'Université de Zurich, Basel/Tübingen 1997:21-30 (*RH* 116)
96. « Bibliographie saussurienne 6 », *CFS* 50 (1997):247-95 («Errata corrige», *CFS* 51 [1998]:295-97)
97. « Ferdinand de Saussure: *De l'essence double du langage*. Présentation d'un extrait du dossier *Sciences du langage* [1891] », *CFS* 50 (1997): 201-05

98. « La géographie linguistique », in: S. AUROUX (ed.), *Histoire des idées linguistiques*, vol. 3: *L'hégémonie du comparatisme*, Hayen 2000:139-52 (*Philosophie et langage*)
99. « La langue, pierre d'achoppement », *Modèles linguistiques* 21/1 (2000):9-18
100. « Stalder und Saussure », in: K. STALDER, *Sprache und Erkenntnis der Wirklichkeit Gottes*. Texte zu einigen wissenschaftstheoretischen und systematischen Voraussetzungen für die exegetische und homiletische arbeit, ed. URS VON ARX unter Mitarbeit von KURT SCHORI und RUDOLF ENGLER, Freiburg (Schweiz) 2000:122-47 (*Oekumenische Beihefte* 38)
101. « Entre Bally, Spitzer,...Saussure », *CFS* 54 (2001):61-81
102. « Die Accademia della Crusca und die Standardisierung des Italienischen », in: S. AUROUX et al., *History of Language Sciences / Geschichte der Sprachwissenschaften Histoire des sciences du langage*. An International Handbook of the Study of Language from the Beginnings to the Present / Ein internationales Handbuch zur Entwicklung der Sprachforschung von den Anfängen bis zur Gegenwart. Vol. I/1 Berlin/New York 2000:815-28 (*HSK* 18)
103. « Solide/Non-solide: 'Le Cru et le Cuit' », in : *Le signe et la lettre*. Hommage à Michel Arrivé. L'Harmattan, Paris 2002 : 181-185
104. S. BOUQUET/R. ENGLER (ed.), *Écrits de linguistique générale par Ferdinand de Saussure*, Paris 2002 (*Bibliothèque de Philosophie*)
105. R. ENGLER/I. VILKOU-POUSTOVAÏA, « À propos de la réflexion phonologique de F. De Saussure », *HL* 30, 1/2 (2003): 99-128
106. « Polyphonie », in : *Ferdinand de Saussure*, Cahier de L'Herne dirigé par Simon Bouquet, Paris 2003 : 16-19
107. « Préface », in : André-Jean Pétroff, *Saussure : la langue, l'ordre et le désordre*, L'Harmattan, Paris 2004 :15-16

*Bibliographie établie par Liver, Werlen et Wunderli (1990) et Liver (2003). Items 103, 106 et 107 actualisés par Michel Arrivé et Izabel Vilela.

Références

Amacker, René (2003-2004). *In Memoriam* Rudolf Engler (25 octobre 1930 – 05 septembre 2003). *Cahiers Ferdinand de Saussure* 56, 3-18.

Engler, Rudolf (1967/8-1974). *Edition critique du Cours de linguistique générale de Ferdinand de Saussure*. Tomes 1 et 2. Wiesbaden: Otto Harrassowitz. Rééd. 1989-1990.

— (1968). *Lexique de la terminologie saussurienne*. Utrecht-Anvers: Spectrum.

— (2000). Lettre personnelle à Claudine Normand du 24.08.2000.

Koerner, E. F. Konrad (2000). Rudolf Engler, on his 70th birthday. *Historiographia Linguistica* XXVII: 2/3, 197-204.

Liver, Ricarda (2003). Rudolf Engler. *Vox Romanica* 62, 356-361.

Liver, Ricarda; Werlen, Iwan et Wunderli, Peter (éds.) (1990). *Festschrift für R. Engler zum 60. Geburtstag*. Tübingen: Gunter Narr Verlag.

Pétroff, André-Jean (2004). *Saussure: la langue, l'ordre et le désordre*. Paris: L'Harmattan.

Annexe 2

Les textes proposés dans cette annexe sont ceux des présentations des recueils ou d'éditoriaux de revues que j'ai coordonnés – pour certains en collaboration.

*Laisser parler le mot et la chose*¹⁰¹

La légende veut bien que le plus beau *chant du cygne* soit celui de l'oiseau agonisant. Je fais recours à cette métaphore dans un de mes essais où je traite de la biographie de Saussure. L'emprunt de cette image pour parler de la biographie de Saussure semble bien se justifier. Si on lit avec attention et sans les idéalizations exacerbées en général prêtées à la vie des mythes, les plusieurs témoignages de l'entourage familial et scientifique de Saussure dévoilent qu'il se serait épuisé physiquement et psychiquement au bénéfice de ses recherches – travaux que, pour la plupart, il n'a jamais pu finir ni publier. On observe de même que sa vie durant Saussure s'évide progressivement et irréversiblement au nom d'un transfert écrasant entre autres envers ses parents et, finalement, ce n'est qu'après sa mort que le professeur de Genève devient célèbre, par la voie d'un ouvrage intitulé *Cours de linguistique générale*; cet ouvrage qui ne voit le jour que grâce « à la piété d'un groupe d'élèves », comme l'a bien dit Lacan.

L'histoire des idées montre que parmi les nombreux chercheurs qui sacrifient leur vie à la science, la « logophilie » est beaucoup plus courante

¹⁰¹ Editorial pour le n° 5 de la revue *Langage et inconscient*, 2014.

qu'on ne peut parfois l'imaginer. En effet, nombreux sont les « naufragés de l'alphabet » à sombrer médusés sous le coup de cet épée à deux tranchants, le langage, soit par la voie de la littérature soit par l'effet d'une curiosité tourmentée, irrésistible et incombable envers *tout ce qui concerne le domaine langagier*. Saussure, Brisset, Mallarmé, Wolfson ... ne nous laissent pas mentir. Freud lui-même, ne se voue-t-il pas en offrande vivante à l'art d'écrire et de faire de la « science » ?

Pour ce qui est du présent volume – mais aussi pour tout ce qui concerne la revue *Langage et inconscient*, la collection d'ouvrages de même nom et projets affines – le jeu de mots *chant du cygne/chant du signe* semblerait lui aussi assez judicieux une fois que dans tous les domaines concernés par ces démarches on y voit sans cesse à l'œuvre l'empire du langage, de la langue, des langues¹⁰². Qu'il s'agisse de psychanalyse, littérature, linguistique... nul

¹⁰² Dans le « Le chant du signe ou le désir de Saussure » à paraître in *Ecrits de linguistique et psychopathologie psychanalytique*, Éd. Langage et Inconscient, j'analyse, entre autres, un écrit autobiographique de Saussure (1903), publié tout d'abord en 1960 par Robert Godel dans les *Cahiers Ferdinand de Saussure* n° 17, sous le titre de « Souvenirs de Ferdinand de Saussure concernant sa jeunesse et ses études ». Dans mes *Ecrits* je reproduis, en appendice, l'article de Godel ainsi que le manuscrit de Saussure que j'interroge abondamment. J'avais intitulé également *Le chant du signe* trois séances de mon séminaire *Le langage à l'épreuve de l'inconscient*, à l'Institut des Hautes Etudes en Psychanalyse (IHEP/ENS), en 2008-2009. Ici encore, ma reconnaissance réitérée à René Major d'avoir accueilli et soutenu ce séminaire que je lui ai proposé pour l'intersection psychanalyse/philologie-linguistique de l'Institut créés l'un et l'autre, par lui. Je remercie aussi François Sauvagnat d'avoir reçu d'un vif enthousiasme mon invitation de faire ensemble dans cette même intersection deux séminaires de façon interactive : le sien et le mien. Je regretterais deux ans plus tard sa décision, unilatérale et à mon insu, de mener seul son séminaire *La question de l'énonciation aujourd'hui*, qu'il avait créé sous mon initiative, appuyée par Major (à qui j'avais présenté Sauvagnat). Quoiqu'il en soit de la raison qui a amené mon collègue à cette décision, l'auditoire commun, à ce moment-là constitué dans sa presque totalité par ses étudiants de master et doctorat, semblait très intéressé aux deux séminaires. Certes, ce collègue me dira après coup qu'il avait été obligé par des contraintes académiques. Or je me demande s'il avait compris que le principe même de cette coopération était le partenariat para-universitaire entre l'IHEP et l'Université – Paris VII en l'occurrence. Prise de court, je me suis contentée du fait que pour sa part René Major m'ait conservée toujours grand-ouverte la porte de l'IHEP pour que je continue à y assurer mon propre séminaire. En attendant d'y retourner dès que possible, cette interruption-là m'aura laissé plus de temps au cheminement de mes deux thèses et d'autres projets dont la publication de ce numéro 5 de *Langage et inconscient* et des actes des colloques *Cerisy Freud et le langage, Saussure et la psychanalyse*, ainsi que du volume préliminaire de mes *Ecrits de linguistique et psychopathologie psychanalytique*.

ne peut rester immune à leurs effets et à leurs pouvoirs potentiellement à la fois thérapeutiques et destructifs.

Entre autres projets dans le même champ [séminaires, collection d'ouvrages et colloques tels que *Freud et le langage* (Cerisy, 2007) et *Saussure et la psychanalyse* (Cerisy, 2010)], ce numéro, à l'exemple de ce que disait Freud à ces patients invite à entendre le *sens* sous le tissage des associations libres en *prêtant l'oreille au langage des mots et des choses*.

Où en sont à ce propos la primauté du sonore, les mouvements et le langage archaïque du corps ? (Fève). Et quant aux mots, ces menteurs d'eux-mêmes, dont il faut « faire chanter » ? Chez Pierre Guyotat deviendrait-on donc des esclaves de la langue ? « l'écriture est plus forte que moi, elle me fait faire tout ce qu'elle veut » [...] « le *son* de l'art tient au *son* de la chose » [...] « chaque mot, tel qu'il est aujourd'hui dans notre langue, doit restituer la réalité sonore, matérielle, de la chose ». Il faudrait donc « faire crier, faire bégayer, balbutier, murmurer la langue en elle-même », (Bourgain).

Brunschwig, elle, nous parle de cette communication sans langage faisant partie de la cure où il faut *laisser parler les mots et les choses* ; ces dernières, les choses, peuvent parfois être des éléments linguistiques en tant que tels. Ceux-ci, dépourvus des relations différentielles qui leur donnent le sens attendu, évoquent en quelque sorte les « monstruosité grammaticales » de Wolfson. On est donc ici toujours dans le royaume des sons au détriment du sens et des divers « langages » et/ou « écritures » du symptôme.

La langue peut donc non seulement parler d'elle-même mais elle a la faculté de parler de façon plutôt schizophrénique, en affirmant et niant à la fois des propos sur le même objet ou sur la chose. C'est une des lectures passibles de se faire de l'article de Larue-Tondeur qui reprend l'éternelle querelle autour du sens opposé des motsdits primitifs¹⁰³ et propose en

¹⁰³ Plus récemment on pourrait citer, par exemple, Marcos LOPES, « Abel et les sens opposés en égyptien classique », in ARRIVÉ Michel et VILELA Izabel (éd.), *Marges linguistiques 7-8, Langue, langage, inconscient-Linguistique et Psychanalyse* ; Robin SEGUY, « Du sens opposé des mots originaires comme problème de psychanalyse générale – sur un point d'épistémologie freudienne », in *Langage et inconscient* n° 1, p. 97-117.

quelque sorte une solution pour cette question controversée, étayée théoriquement par N. Abraham & M. Torok et Imre Hermann.

Fehr nous offre, pour sa part, une *rencontre de textes* entre Freud et Saussure, via Lacan. A partir d'un brouillon de Saussure publié la première fois par Jean Starobinski dans *Les mots sous les mots* et d'un fragment des *Etudes sur l'hystérie* signé par Freud, Fehr nous montre que l'une des voies qui conduisent Freud à postuler sa notion d'*inconscient* renvoie à un questionnement crucial chez Saussure. Celui-ci, Saussure, se demande et ne trouve pas de solution pour cette énigme : par quel moyen les concepts, prêts dans la langue, deviennent-ils discours ? En d'autres termes, par quelles voies mystérieuses le système de la langue entre en action comme discours ? On remarquera que les arguments de Fehr encouragent les recherches que promeut cette revue (et affines), lui qui est un grand spécialiste de Saussure et auteur, déjà en 1987, d'une thèse sur *l'Inconscient et la structure du langage chez Freud*¹⁰⁴.

Mais on observe également que « la question de la langue est un axe privilégié pour aborder la lecture des 'mémoires du président Schreber' » et franchir les arcanes de la psychose (Bolzinger), car « le juge Schreber, dans son délire de persécution, indique nettement, par exemple, que ses persécuteurs ne sont pas des personnes, mais des mots ». Ceci n'est pas sans évoquer à notre esprit le rôle du mot inductif et de l'hypogramme chez le Saussure des anagrammes et qui, après un certain développement, nous inspire l'idée d'un *impensable saussurien*, d'une *Chose saussurienne*. Dans la présente lecture de Schreber, on voit ici dès le premier abord la proximité qui s'établit entre le mot et la chose. Les mots de la langue, langue fondamentale ou « langue de dieu » – que Schreber conçoit comme la matrice de toutes les langues humaines – ainsi que le nom d'une personne (Fleschig, notamment), ont étonnamment la faculté de l'agacer voire de le pénétrer, de façon analogue encore à Saussure mais aussi à Wolfson, qui se prétendent, tous les deux, « pénétrés » par des phonèmes. Entre autres contributions, le texte de Bolzinger montre l'importante relation qui s'établit chez Schreber entre une primauté accordée à l'écrit et l'hypothèse d'une sorte de « guérison » procurée par l'acte même d'écrire. Cette primauté consacrée à l'écrit n'est d'ailleurs pas sans rapport avec la pensée de Freud comme nous le savons. L'article de Jejcic, *La présence de la lettre chez Freud*, comme l'indique son titre, montre cet attachement du fondateur de la

¹⁰⁴ « Das Unbewusste und die Struktur der Sprache. Studien zu Freuds frühen Schriften », Zürich, Dissertationsdruck.

psychanalyse à l'écrit. Celui qui nous apprend à déchiffrer primordialement la parole est lui aussi à la fois maître et victime de la lettre. Proposant de le démontrer à partir de trois textes freudiens, Jejcic, de passage, nous parle de Lacan et Derrida et affirme que « la lettre se manifeste de diverses manières chez Freud, la première étant la place prise dans son approche de la psychiatrie par la littérature, au point que des confrères le décrétèrent littéraire ». A ce sujet *La Science des rêves* est exemplaire, nous rappelle l'auteur, pour ensuite affirmer que « après avoir analysé les travaux scientifiques et psychologiques, il ne retient que l'apport littéraire ». Le prix Goethe « qui consacra l'écrivain chez le psychanalyste est un effet de l'importance de ce terreau littéraire dans la recherche freudienne ».

Lire ou entendre l'analyse d'un pénible concept linguistique, l'arbitraire du signe en l'occurrence, explicité dans les méandres de son histoire complexe et controversée par une spécialiste qui est à la fois linguiste, sémiologue et psychanalyste est une chance. C'est ce que nous offre ici Houdebine-Gravaud avec son « Saussure toujours recommencé ». Elle y discute sur « l'arbitraire de la relation signifiant / signifié (Sa/Sé), imposée dans le système linguistique de façon conventionnelle – due à la 'nature sociale' de la langue », pour montrer ensuite « combien les apports de Martinet et Hjelmslev permettent de démontrer cet arbitraire ; ce avec l'interprétation lacanienne le soutenant ». L'auteur montre comment « à partir de cette définition s'origine la sémiologie de filiation saussurienne » : Buysens, Mounin, Prieto, Jeanne Martinet, Barthes, Greimas, etc., et pour finir elle nous donne brièvement « quelques présentations de sa propre façon de soutenir cette filiation » dans sa *sémiologie des indices* (1980).

L'article de Simanke, selon les propres mots de l'auteur, vise à « démontrer que l'essai critique *Contribution à la conception des aphasies*, écrit par Freud en 1891, est le premier pas vers la formulation d'une théorie de la représentation dont les caractéristiques initiales resteront essentiellement les mêmes au cours de tout le développement de son œuvre et dont la compréhension est indispensable pour l'éclaircissement de ce large projet théorique destiné à établir les fondements d'une science naturaliste de l'esprit que Freud a nommé métapsychologie ». Travail fouillé, Simanke revisite et critique de nombreuses analyses déjà entreprises sur cet important ouvrage de Freud. En outre, ce qui est crucial pour les recherches autour de *Langage et inconscient*, le retour au Freud des études sur les aphasies opéré par Simanke confirme la primauté du langage et le refus de Freud à identifier, voire réduire le psychique à la conscience.

Selon les thèses développées par Bouvier, « les injures sont le plus souvent considérées comme des actes de violence dans lesquels les mots prennent la place des coups ». [...] « L'horreur et la fascination, l'épouvante et la sidération, l'effroi et l'énigme sont des expériences du saisissement qui ne se laissent pas entendre, par ce qui, comme la surprise, surprend et suspend toute prise, et n'est jamais à notre disposition, mais disposent de nous, en nous exposant à l'inextricable de la mort ». C'est à cet « enjeu théorique ... destiné à éclairer ce qui de l'injure et de l'insulte touche au réel » que son article nous invite.

Notre regretté collègue et ami Roberto Harari reprenant le célèbre aphorisme lacanien « l'inconscient est structuré comme un langage », commente, par exemple, les notions de *linguisterie*, *lalangue*, pour montrer, entre autres, de quelle façon le dernier Lacan fait une autocritique – ce qui lui est peu habituel, dit Harari – de ses anciennes avancées.

Vive voix ou lettre morte ?¹⁰⁵

Vive voix, lettre morte : ce très vieux savoir enfoui dans les expressions que la langue a figées se répète à tout instant : à tout instant nous redisons, sans trop porter attention à ce que la langue nous fait dire, que la voix est du côté de la vie : « je préfère vous le dire *de vive voix* », la lettre du côté de la mort : « ce texte est resté *lettre morte* »¹⁰⁶. Pis encore, pour la lettre. Elle est morte, c'est entendu, mais cela ne l'empêche pas de tuer. C'est un autre vieux savoir, celui de la Bible, qui nous le répète, en plusieurs points : « la lettre tue et l'esprit vivifie ». Le paradoxe – comment la lettre, quoique morte, peut-elle encore tuer ? – n'est qu'apparemment étonnant : ce qui est mort est mortifère. La mort est contagieuse en somme. C'est peut-être ce qu'avait en tête Adolphe Ripotois dans son illustre aphorisme, si énigmatique : « Le mot, c'est la mort sans en avoir l'R », à condition, certes, d'interpréter son mot – le mot *mot* – dans les sens de la *lettre*, celle nécessairement, qui manque au *mot* pour devenir la *mort*. Et qu'on n'aille

¹⁰⁵ Avant-propos au numéro 3 de la revue *Langage et inconscient*, 2007. En collaboration avec Michel Arrivé.

¹⁰⁶ L'opposition des deux formules se manifeste non seulement par le sens des adjectifs, mais aussi par leur place par rapport aux noms : c'est de façon intrinsèque que la voix est donnée comme vive. La mort affecte la lettre de façon moins substantielle : la postposition indique que rien n'empêche la lettre d'avoir pu être vive, et, pourquoi pas ? de le redevenir.

pas nous dire que, dans le vieux savoir biblique, la lettre, mortifère, n'est pas opposée à la voix, mais à l'esprit, vivifiant. Car il est un autre savoir, encore plus vieux que celui de la Bible : le savoir « vrai » (étymologiquement) de l'étymologie. Ce savoir nous apprend que l'esprit, c'est le souffle. Et quel autre souffle que celui de la voix ?

Cette affectation opposée de la voix à la vie, de la lettre à la mort hante la réflexion sur le langage depuis qu'elle est née. Ce n'est certes pas ici le lieu de retracer les méandres de cette interminable histoire. Nous n'en envisageons, sommairement, que la forme qu'elle prend chez Saussure. Comme en de nombreux autres points, la pensée de Saussure est ambiguë, d'aucuns diraient sans doute *autocontradictoire*. C'est que le langage est, par essence, « substance glissante » : le seul moyen qu'a le discours de rendre compte de l'incessant glissement qui l'affecte est de le saisir en les points opposés de l'axe qu'il parcourt. Au risque, certes, de sembler se contredire.

La voix, sous les espèces de la parole, est à l'origine de la « vie » de la langue. Or la *vie*, qu'on y prenne garde, a chez Saussure un double sens : c'est d'une part le fonctionnement, synchronique, du système : il *vit* dans la mesure où il entre en jeu. Mais d'autre part la *vie* est aussi l'évolution, diachronique, de la langue : elle *vit* dans la mesure où, à tout instant, elle se transforme. Les deux sens du mot, quoique bien différents, sont cependant inséparables : c'est le sens de la belle métaphore qui compare la langue à une machine qui se dégrade en instant, diachroniquement, sans jamais cesser de fonctionner, synchroniquement.

La lettre apparaît souvent, chez Saussure, sous les aspects que lui donne le savoir commun : morte, elle est aussi mortifère. Ainsi, c'est l'accès à la lettre qui arrête la transmission et la déformation de la légende, et du coup la transforme en objet inerte : elle échappe dès lors au statut de « signe au sens philosophique », et de ce fait à la sémiologie. La langue ? Elle n'est, certes, jamais soustraite à l'évolution vitale. Toutefois la lettre, impuissante à bloquer totalement les mutations, est cependant apte à « ralentir les changements de la langue ». A lui faire frôler la mort.

Mais il est chez Saussure un autre discours, qui inverse les qualifications de la voix et de la lettre. C'est alors la voix qui se trouve du côté de la mort : « some », c'est-à-dire « cadavre », ou encore « inertome », dans les tentatives terminologiques des *Ecrits de linguistique générale*. Quant à la lettre, elle accède à la résurrection : les variations du tracé de la lettre *T* ne l'empêchent pas de garder la même valeur. Ce sont ces variations, et non celles des phonèmes produits par la voix, qui sont, dans le *CLG*, fournies comme exemples du fonctionnement de la valeur, c'est-à-dire de la vie de la langue.

Cette problématique de la voix et de la lettre se retrouve aussi, quoique sous d'autres formes, dans le discours de la psychanalyse. Il est moins ancien certes – à peine plus d'un siècle, en somme, si l'on part de la naissance du mot *psychanalyse*, mais les aventures de la voix et de la lettre n'y sont pas moins importantes. La voix, sans doute, semble bien du côté de la vie. Rappelons-nous, après tant d'autres, la belle trouvaille verbale, fondatrice, de la *talking cure* ? C'est la voix, et rien d'autre, qui rend possible la psychanalyse. Mais la lettre de son côté – alphabétique ou idéographique, car Freud a l'esprit large en matière d'écriture – n'a rien de mortifère. Qu'on songe par exemple à la production de ces « mots du rêve », si fréquents dans la *Traumdeutung* : c'est bien la lettre, pleine de vie, qui produit le sens du rêve. Rien d'étonnant, en somme, à ce que, quelques cinquante ans après la *Traumdeutung*, Lacan ait pu envisager « L'instance de la lettre dans l'inconscient ».

On l'aperçoit : le vieux savoir commun n'est guère confirmé par le discours des linguistes et des analystes. Reste que la dialectique subsiste. Elle transparait à tout instant ici. Indiquée aux auteurs des articles, elle circule, sous des formes diverses, dans les articles de ce numéro. N'en disons pas sous des formes diverses, dans les articles de ce numéro. N'en disons pas plus : ce sera aux lecteurs de repérer de quelle façon elle se fait jour.

*Linguistique et psychanalyse*¹⁰⁷

C'est une évidence. Mais certaines évidences sont toujours bonnes à dire : la psychanalyse a à voir – et, nécessairement, à faire – avec le langage. Dès son institution, sous son nom, en 1896. Et même avant: faut-il évoquer ici le nom que donna Anna O. – *talking cure*, « cure de parole » – à la cure à laquelle elle était soumise par Joseph Breuer? Cela se passait en 1880, seize ans avant que Freud ne nommât la psych(o)analyse¹⁰⁸, dans un article – en français – où il ne manque pas de se référer au « procédé explorateur de J. Breuer, un peu subtil, mais qu'on ne saurait remplacer » : celui-là même qui avait donné lieu, de la part de la patiente, à la création de l'expression *talking cure*.

Cette relation entre langage et psychanalyse induit nécessairement la relation entre langage et inconscient. Relation qui est au centre de la réflexion de Freud. Dès têt : on oublie souvent que son premier ouvrage, en

¹⁰⁷ Editorial pour le n° 1 de la revue *Langage et inconscient*, 2006. En collaboration avec Michel Arrivé.

¹⁰⁸ Dans ce texte en français, Freud utilise le mot sous la forme *psychoanalyse*, qu'il a conservée en allemand.

1891 – toujours avant la dénomination de la psych(o)analyse – est une *Contribution à la conception des aphasies (Zur Auffassung der Aphasien)*. On y trouve une théorie de l'appareil du langage qui sera utilisée, telle quelle, en 1915, quand il s'agira de « reconnaître » (*agnozieren*) « l'inconscient », précisément dans l'article qui porte ce titre. Très tôt, mais aussi très tard: en 1938, dans l'*Abrégé de psychanalyse*, Freud revient sur le problème, pratiquement dans les mêmes termes. Très tôt, très tard: il vaut mieux dire constamment. Qu'on se reporte notamment aux trois grands textes des années 1900, la *Traumdeutung*, la *Psychopathologie de la vie quotidienne* et le *Witz*: la référence au langage y est omniprésente. Mais il serait plus économique de citer les travaux où le langage n'est point allégué: on arriverait sans doute à une liste vide.

Ce n'est point ici le lieu d'ébaucher une histoire de la psychanalyse. Mais comment passer sous silence le nom de Jacques Lacan? Certes, les signataires de ce texte n'ignorent pas les débats, souvent orageux, qui agitent encore le milieu des psychanalystes sur le problème des relations entre la pensée de Freud et celle de Lacan. Quoi qu'il en soit de ces débats – sur lesquels, naturellement, les deux signataires professent modestement une opinion –, ils n'empêchent pas qu'ait été énoncé, sur les relations entre langage et inconscient, un postulat (d'autres disent un théorème, certains un aphorisme) capital: « L'inconscient est structuré comme un langage ».

Les problèmes qui viennent d'être fugitivement évoqués ont donné lieu à des torrents bibliographiques, sous la forme de dizaines de livres et de plusieurs centaines (sans doute plusieurs milliers) d'articles, dans un grand nombre de langues. Il n'en est que plus curieux de constater que, sauf erreur ou oubli¹⁰⁹, il n'existe pas de revue consacrée spécifiquement au problème central des relations entre langage et inconscient. C'est à combler cette étonnante lacune que les deux signataires de ce texte ont songé en créant *Langage et inconscient*.

¹⁰⁹ [...] mais l'oubli, s'il était attesté, étonnerait fort les deux rédacteurs, après l'enquête approfondie qu'ils ont effectuée non seulement parmi les publications francophones, mais aussi dans les cinq autres langues (l'anglais, l'allemand, l'espagnol, le portugais et l'italien) où une telle publication pouvait être attendue.

La revue accueillera, sans aucune espèce de parti pris théorique, toutes les contributions visant, sous tel ou tel de leurs aspects, les problèmes embrassés par son titre même. Ces contributions pourront venir de psychanalystes et de linguistes, mais aussi de sémioticiens, de psychiatres, de neurologues, de psychologues et de philosophes, comme de spécialistes de la littérature ou de l'esthétique. Pour faire bref : de toute personne portant intérêt aux problèmes des relations entre langage et inconscient. Et aux problèmes connexes. Si la revue est disposée à privilégier le français, elle ne refusera pas les articles rédigés dans les cinq autres langues qui, à ce qu'il semble, sont le plus productives dans le champ envisagé : allemand, anglais, espagnol, italien et portugais.

La revue sera donc un lieu de rencontre. Pour ne prendre qu'un exemple, ce n'est un secret pour personne que les relations entre linguistes et psychanalystes ne sont pas toujours sereines. Quand elles existent : il est fréquent d'observer des cas d'ignorance réciproque absolue. La revue permettra aux spécialistes de ces deux champs de recherche de se rencontrer, et de confronter leurs positions, qui ne sont peut-être pas aussi inconciliables que le disent certains. On observe aujourd'hui des initiatives qui permettent d'augurer favorablement de l'avenir. Ainsi le projet élaboré par René Major d'un Institut des Hautes Etudes en Psychanalyse donne une place importante aux relations entre linguistique et psychanalyse.

Le champ de la revue, tout étendu qu'il est, est plus restreint que celui de la plupart des périodiques des domaines concernés. C'est pourquoi le problème de la « thématité » des numéros se pose de façon spécifique. Par la plupart de ces articles, le premier numéro se rattache au thème « Linguistique et psychanalyse ». Il en ira de même pour le second. Pour la suite on envisage une alternance entre des fascicules consacrés à un thème spécifique et des numéros « libres ».

Les deux promoteurs de la revue ne sont pas totalement novices. Michel Arrivé a déjà consacré à ces problèmes deux ouvrages (le premier traduit en anglais, portugais, espagnol et coréen, le second en portugais, espagnol et italien). Un peu plus tard, il a publié – en collaboration avec Claudine Normand – les actes d'un colloque tenu à Cerisy-la-Salle en 1998. Izabel

Vilela termine une thèse sur les conceptions langagières de Freud, auxquelles elle a déjà consacré plusieurs articles. Ensemble ils ont réalisé en 2004 une manière de banc d'essai : le numéro 7-8, *Langue, langage, inconscient : linguistique et psychanalyse* de la revue en ligne *Marges linguistiques*. Ce numéro double a rassemblé, sur près de quatre cents pages, une vingtaine de contributions. Les réactions très favorables de la « communauté scientifique » indiquent que les signataires disposent sans doute de la compétence nécessaire pour mener à bien un tel projet.

Ils forment le vœu que cette nouvelle revue attire de toutes parts les propositions de collaboration, sans exclure celles de jeunes docteurs et doctorants – déjà quelques-unes sont données dans ce premier numéro. On éprouve à vrai dire peu d'inquiétude à ce sujet, tant les propositions ont été nombreuses dès que le projet a été rendu public.

Frissons introductifs¹¹⁰

«*Langue, Langage, Inconscient : Linguistique et Psychanalyse* » : tel est le titre de ce numéro double de *Marges linguistiques*. Il est propre à donner le frisson. Il l'a effectivement donné à ses deux éditeurs, Michel Arrivé et Izabel Vilela. Ils ont pensé que le mieux qu'ils avaient à faire pour présenter le fruit de leurs veilles angoissées était de chercher à décrire leurs frissons, et à en expliquer les raisons.

La première partie du titre est à proprement parler effrayante. Le problème que pose la juxtaposition des trois termes « Langue, langage, inconscient » n'est autre que celui du fondement même de la psychanalyse. Lorsqu'il a, en 1926, à poser, dans un livre, *La question de l'analyse profane*¹¹¹ – elle est toujours d'actualité... – Freud décrit ce qui se passe

¹¹⁰ Editorial pour le double numéro 7 et 8 (2004) de la revue *Marges Linguistiques*, « Langue, Langage, Inconscient : Linguistique et Psychanalyse ». En collaboration avec Michel Arrivé.

¹¹¹ Faut-il rappeler, avec Freud, que le terme « analyse profane » (*Laienanalyse*, littéralement « analyse des laïques » — qu'on remarque au passage la très insistante connotation religieuse des mots *profane* et *laïque*) vise l'analyse pratiquée par les « non-médecins » ? Le problème venait de se poser à Vienne pour Theodor Reik, qui sans être médecin pratiquait l'analyse. Les débats de 2004 autour de l'« amendement Accoyer » ont déterminé des épisodes étrangement voisins, jusque dans la

entre le patient et le « médecin »¹¹² : « Il ne se passe entre eux rien d'autre que ceci : ils se parlent. L'analyste¹¹³ n'utilise pas d'instrument, pas même pour l'examen, ni ne prescrit de médicaments [...]. L'analyste fait venir le patient à une certaine heure de la journée, l'engage à parler, l'entend, puis s'adresse à lui et l'engage à l'écouter (*Œuvres complètes*, XVIII, p. 9). »

L'analyse est ici décrite non seulement par ce qu'elle est, mais par ce qu'elle n'est pas : elle ne recourt ni aux « instruments », ni aux « médicaments ». « Rien d'autre », finalement, que le discours, sous les espèces du dialogue. Un dialogue, à vrai dire, quelque peu déséquilibré (mais n'est-ce pas, peu ou prou, le sort de tout dialogue ?) : c'est d'abord le patient qui parle, tout seul, quoique, bien sûr, sous l'effet de la sollicitation initiale de l'analyste. Celui-ci n'intervient, sur un autre mode – pour se faire « écouter » – que dans un second temps.

En ce point, Freud décrit la réaction de son interlocuteur, supposé « ignorant », mais « impartial » :

Le visage de notre homme impartial témoigne maintenant d'un soulagement et d'une détente indiscutables, mais trahit tout aussi nettement un certain dédain. C'est comme s'il pensait : Rien que cela ? Des mots, des mots, et encore des mots, comme dit le prince Hamlet (*ibid.*)

C'est vrai : le « dédain » de l'« homme impartial » est compréhensible. Comment diable les mots, ces fétus de paille allégués avec mépris par Hamlet, peuvent-ils avoir effet sur le grain particulièrement coriace de la souffrance de l'âme ? Une seule solution possible, selon le pauvre interlocuteur impartial, pour expliquer leur efficacité : le recours à l'« enchantement » (*Zauberei*).

terminologie utilisée pour les décrire : le mot *charlatan*, largement utilisé pendant les débats de 2004, est précisément celui que les traducteurs des *Œuvres complètes* emploient pour traduire le *Kurpfuscher*, littéralement « gâcheur de cure », de Freud.

¹¹² Tiens, le « médecin » ? Mais s'il s'agit d'un « laïque », d'un « profane » ? Lapsus de Freud, ce « médecin » ? Ou plutôt anticipation : c'est que le misérable laïque, enfin autorisé, acquiert du coup le statut de « médecin ».

¹¹³ Tiens, le « médecin » de la phrase précédente est ici devenu l'« analyste » ? C'est donc qu'il n'est pas nécessaire qu'il soit médecin ?

Et voici, oh ! surprise, que Freud ne récusé pas le terme du naïf :

Très juste, ce serait un procédé d'enchantement si l'action en était plus prompte. L'enchantement a pour attribut essentiel la rapidité, pour ne pas dire la soudaineté du succès. [...] Mais après tout le mot à l'origine était un enchantement, une action magique, et il a conservé encore beaucoup de son ancienne force. (p. 10).

On le voit : le véritable moteur de cet « enchantement » spécifique, c'est le *mot*, ou, plus précisément, le *Wort*, le mot tel qu'il s'énonce dans le discours, comme le remarquera Lacan, en ce point lecteur au plus haut point autorisé de Freud. Il repère avec vigilance que le *Wort* allemand ne se confond pas entièrement, tout proche qu'il est de la parole vive, avec le triste *mot* français, à qui, selon l'illustre formule d'Adolphe Ripotois, il ne manque que l'*r* pour être *mort*. Quant à la *magie* – autre traduction de la *Zauberei* – elle apparaîtra aussi chez Lacan, parfois sous la forme de l'*alchimie*, comme figure de l'analyse.

Tel est l'état des choses en 1926. Mais en réalité on peut – il faut – remonter bien plus haut dans le passé. C'est ce que fait Izabel Vilela : elle évoque dans son article le moment fondateur de la « talking cure ». Nous sommes cette fois en 1880. Le nom même de la *psychoanalyse* n'a pas encore été énoncé¹¹⁴. Joseph Breuer, collègue et ami de Freud, mène la cure d'une jeune personne autrichienne, Anna O, nom sous lequel il dissimule la véritable identité de sa patiente : Bertha Pappenheim. C'est la patiente elle-même qui trouve le mot juste pour désigner la cure à laquelle elle est soumise :

[...] il devenait parfois difficile, même sous hypnose, de la faire parler. Elle avait donné à ce procédé le nom bien approprié et sérieux de « talking cure » (cure par la parole) (« Histoires de malades », in *Études sur l'hystérie*, p. 21-22).

¹¹⁴ On sait qu'il ne le sera qu'en 1896, dans l'article publié par Freud, en français, sur « L'hérédité et l'origine des névroses ». Le mot a à ce moment la forme *psychoanalyse*, qu'il a conservée en allemand. Il apparaît pour la première fois dans une évocation du « procédé » de Breuer, où se lit évidemment le souvenir de la « talking cure » d'Anna O : « Je dois mes résultats à l'emploi d'une nouvelle méthode de psychoanalyse, au procédé explorateur de J. Breuer, un peu subtil, mais qu'on ne saurait remplacer, tant il s'est montré fertile pour éclaircir les voies obscures de l'idéation inconsciente » (*Œuvres complètes*, III, p. 115).

Dès cette époque, préhistorique à proprement parler – car l’histoire de la psychanalyse, faute du mot, n’est pas encore commencée – s’affiche la connexion entre cure et parole. Comment la qualifier, cette connexion ? *Intime* est insuffisant, *consubstantielle* serait excessif. Disons-la simplement *essentielle*. Freud, on le sait, ne fera, après 1880, qu’apurer sa pratique de la cure, en en éliminant tous les éléments annexes (hypnose, attouchements et autres gadgets) dont elle pouvait s’accompagner originellement. Et cette omniprésence exclusive du discours sera, dans la suite, un thème redondant de ses réflexions.

En ce point, les deux malheureux éditeurs, se sont laissés aller, dans l’effroi, sinon à théoriser, au moins à méditer. L’analyse, se sont-ils dit, est définie comme pratique du langage. C’est du discours, et seulement du discours, qu’il est question dans les deux textes, sous les espèces du dialogue dans *L’analyse profane* et de la *talking cure* dans l’histoire d’Anna O. Mais, ont-ils osé dans une lapalissade, la pratique du langage présuppose le langage. Ainsi la formule « point de discours, point d’analyse » prend immédiatement une autre forme : « point de langage, point d’analyse ». Or l’analyse est définie par Freud comme le mode d’accès, le seul ou peu s’en faut¹¹⁵, à l’inconscient. Car c’est bien l’inconscient qui est visé dans la formule paraphrastique « [certains] processus animiques à peine accessibles autrement » qui apparaît dans le premier segment de la définition de la psychanalyse qu’il donne en 1923¹¹⁶, peu avant que se pose la *Question de l’analyse profane* :

Psychanalyse est le nom : 1. d’un procédé d’investigation de processus animiques qui sont à peine accessibles autrement ; 2. d’une méthode de traitement des troubles névrotiques, qui se fonde sur cette investigation ; 3. d’une série de vues psychologiques acquises par ce moyen qui croissent progressivement pour se rejoindre en une discipline scientifique nouvelle (*Encyclopédie de la sexologie humaine, in Œuvres complètes*, t. XVI, p. 183).

¹¹⁵ On comprendra la précaution du « peu s’en faut » en lisant attentivement la définition donnée par Freud de la psychanalyse telle qu’elle est citée quelques lignes plus bas. On s’interroge un peu sur les autres modes d’accès à l’inconscient qui sont indirectement allégués par Freud dans cette définition

...

¹¹⁶ Pour des raisons qui apparaîtront dans la suite, nous citons ici cette définition *in extenso*.

Se flattant de toujours suivre Freud pas à pas, les deux éditeurs ont osé se demander s'il ne serait pas possible d'articuler un timide « point de langage, point d'inconscient ». C'est à ce moment qu'ils ont mis fin à leur méditation sur le premier segment de leur titre. Les frissons qui les transperçaient devenaient intolérables. C'est que la profération même de leur timide aphorisme les avait fait entrer en un lieu où les controverses les plus violentes se multiplient, et déterminent des conflits où, sans doute, deux modestes linguistes n'ont pas leur mot à dire¹¹⁷. On trouvera dans certains des articles qui suivent des témoignages sur ces conflits.

Dans l'espoir d'échapper à leur effroi, voire de trouver un lieu de tranquillité, les deux éditeurs se sont alors tournés vers la seconde partie du titre. Au passage, ils ont prêté attention au modeste signe de ponctuation, les deux points, qui l'articule avec la première partie. Très innocents, à première vue, ces deux points. Ils semblent indiquer que le problème des relations entre langage et inconscient se retrouve, *mutatis mutandis*, dans celui des relations entre linguistique et psychanalyse. Rien que de très naturel, à première vue : la psychanalyse n'es-t-elle pas à l'égard de l'inconscient ce que la linguistique est à l'égard du langage ? Hélas ! Ce serait trop facile. De nombreux indices, présents, pour certains, dans les articles qu'on va lire, en témoignent suffisamment : tout ne va pas pour le mieux entre linguistique et psychanalyse, ni, par voie de conséquence, entre linguistes et psychanalystes. Pour de nombreuses raisons, dont l'une des plus évidentes est la suivante : le parallélisme entre linguistique et psychanalyse n'existe pas. La linguistique, chaque linguiste, sans doute, peut en témoigner, est la science du langage. Et n'est rien d'autre que cela. Sa scientificité est fondée sur l'existence même et la légitimité du métalangage. Voit-on un linguiste, quel qu'il soit, en mettre en cause la possibilité ? Ce geste proprement suicidaire n'a, à la connaissance des deux éditeurs, jamais été perpétré par aucun linguiste¹¹⁸. Pour la psychanalyse, les

¹¹⁷ C'est tout juste s'ils se sont un instant demandé qui pourrait avoir autorité pour parler de ces problèmes, voire pour interdire aux autres d'en parler...

¹¹⁸ Rien n'empêche, bien sûr, un linguiste de cesser d'être linguiste. C'est ainsi que s'expliqueraient les éventuelles exceptions qui pourraient s'observer.

données sont moins simples. Est-elle la science de l'inconscient ? Qu'on revienne à la définition donnée par Freud en 1923. L'existence même des deux premiers segments montre qu'à l'évidence la psychanalyse pour lui n'est pas *seulement* la science de l'inconscient : elle comporte aussi une dimension pragmatique (1er segment) et une dimension thérapeutique (2ème segment). Même si elle est science, la psychanalyse pour Freud ne l'est pas de façon *exclusive*. Reste le problème de ce qu'elle a de scientifique. Freud, c'est vrai, la pose comme science. Mais en 1923. Et dans le discours explicite qu'il tient publiquement. À l'indicatif, ce discours ? Ne relèverait-il pas plutôt de l'optatif ? Et qu'en est-il de la compatibilité de l'appareil théorique que Freud met en place avec le concept même de scientificité ? Ici les questions se posent, lourdement. À commencer, bien sûr, par la question, fondamentale, du métalangage. Lacan, à longueur de pages, nous répète qu'il n'y en a pas. Et si cette mise en cause du métalangage se trouvait déjà, sous d'autres dénominations, bien sûr, dans le discours de Freud lui-même ? Plusieurs articles de ces deux numéros reviennent sur ce problème.

Une science, la linguistique, d'un côté. Une discipline, de l'autre côté, la psychanalyse, dont les concepts mêmes sont difficilement compatibles avec la scientificité. Faut-il le préciser ? Cette affectation différente du statut scientifique aux deux disciplines n'a évidemment pas pour effet d'établir entre elles une hiérarchie. Elle vise seulement à faire comprendre pourquoi le spectacle des relations entre linguistique et psychanalyse n'a rien de tranquillisant. Freud a ses linguistes, certes, notamment l'illustre Carl Abel, qui fait encore parler de lui dans ces deux numéros. Lacan a les siens, Jakobson, le monstre bicéphale de Damourette et Pichon et surtout le maître de Genève, Ferdinand de Saussure en personne. Ils tiennent aussi leur place dans les articles. Mais les divergences les plus radicales s'observent dans les relations entre les deux disciplines : Lacan a, fugitivement, été tenté de les

confondre¹¹⁹. Mais tel de ses anciens disciples va pourtant répétant qu'elles n'ont rien, absolument rien à se dire...

On l'a compris : les deux malheureux éditeurs n'ont pas retrouvé en réfléchissant sur la seconde partie du titre la sérénité qu'ils avaient perdue en méditant sur la première. Les frissons qu'ils ressentiaient devenaient même plus éprouvants.

Pour échapper définitivement à leurs effrois, ils n'ont trouvé qu'un moyen : renoncer à toute méditation, et se contenter de fournir un état des lieux.

Qu'en est-il de cet état des lieux ? Ce sera au lecteur de ce vaste ensemble (quelque vingt articles) de le dire. On se contentera ici de deux remarques.

La première s'impose. Les linguistes sont beaucoup plus nombreux que les psychanalystes à prendre la parole dans ce recueil. Quelles sont les raisons de cet état de fait ? Il faut naturellement tenir compte du public habituel de *Marges Linguistiques*, largement constitué de linguistes, et sans doute fort peu d'analystes. Les premiers ont été informés de la préparation des numéros, les seconds ne l'ont pas été. On dira peut-être aux deux éditeurs qu'ils connaissaient fort bien cette situation. Et qu'ils pouvaient essayer de remédier à ses inconvénients en sollicitant des contributions de psychanalystes. Ils en conviennent volontiers. Et ils plaident coupables. Surtout l'un d'entre eux, le masculin l'identifiera sans peine : prévoyant, redoutant l'échec, il n'a pas assez cherché à l'éviter. Sa collaboratrice l'a, bon gré mal gré, suivi : finalement, c'est à deux qu'ils n'ont pas suffisamment demandé aux analystes de participer à leur entreprise. Ils auraient donc tort de se plaindre de ne pas avoir obtenu ce qu'ils n'ont pas demandé. Et c'est finalement avec une faible autorité qu'ils se laissent aller cependant à se poser une question : les analystes, au moins une bonne part

¹¹⁹ « [...] vous le verrez, cette dernière [l'analyse linguistique] a le rapport le plus étroit avec l'analyse tout court. Elles se confondent même. Si nous y regardons de près, elles ne sont pas essentiellement autre chose l'une que l'autre » (*Le Séminaire*, V, p. 12).

d'entre eux, ne se désintéresseraient-ils pas des problèmes du langage ? Et plus encore de la façon dont les posent les linguistes?

La seconde et ultime remarque vise l'ordre qui a été adopté pour présenter les articles. C'est l'ordre le plus rigoureux, c'est-à-dire le plus aléatoire : celui de l'alphabet. Non qu'il eût été impossible de prévoir un classement thématique. Mais les deux éditeurs ont pensé qu'il était préférable de livrer tel quel, sans indiscrète intervention de leur part, ce qui dans leur intention est un état des lieux, aujourd'hui, des questions posées par les relations entre langage et inconscient.

Un dernier mot des éditeurs : ils se sont remis, péniblement, des frayeurs que leur a données le titre de leur numéro double. Et ils ont décidé de continuer à travailler dans la même direction. Mais cette fois sous la forme d'une revue. Elle prendra sans doute le titre de *Langage et inconscient*.

*Lettre et inconscient*¹²⁰

Diverses raisons, notamment épistémologiques, sont censées avoir éloigné la psychanalyse de la linguistique. Le traitement dispensé par la psychanalyse au langage garde certes ses spécificités, il ne faut pas l'oublier. La linguistique au vingtième siècle, ayant été bâtie pour une large part sous l'influence du *Cours de linguistique générale* (1916), d'édition controversée, il n'est pas aisé de saisir l'extension d'une telle conjoncture. Nous réfutons néanmoins d'emblée l'argument classique utilisé en faveur d'une disjonction inconciliable entre la recherche psychanalytique et la recherche linguistique selon lequel l'essence des idées de F. de Saussure s'assied sur une conception cartésienne du sujet. Il s'agit là à notre sens d'une vue pour le moins réductrice de la pensée de Saussure.

Or la langue n'est-elle pas de nature psychique ? Comment ne pas voir que le « mécanisme de la langue » chez Saussure s'approche beaucoup plus du sujet qu'étudie la psychanalyse – sujet qui se fait et se défait dans et par le langage – que d'un sujet « symétrique » à l'*autre*, « égal à lui-

¹²⁰ Editorial pour la collection de même titre qui serait publiée chez Hermann Editeurs à partir de 2007, dirigée par Anne-Marie Houdebine et nous-mêmes, non mise en place pour des raisons commerciales.

même » sur lequel fut bâti le structuralisme appuyé épistémologiquement justement sur cette linguistique « saussurienne »?

La parole, le discours, et par conséquent la subjectivité, n'étaient-ils pas présents dans les principes saussuriens ? En quoi consisterait la distinction entre l'association libre – théorie et pratique de Freud – et le fonctionnement de la langue à partir des axes syntagmatiques et associatifs théorisés dans le *CLG* ? L'équilibre régissant les éléments dont dépend le système linguistique n'est-il pas prêt à se rompre à tout instant, comme le repère Saussure lui-même ? Ne sommes-nous donc pas ici face à un mécanisme très proche de celui du travail du rêve et des autres formations de l'inconscient analysés dans *L'Interprétation des rêves*, *Psychopathologie de la vie quotidienne*, *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient* ? Freud depuis le début de son investigation psychanalytique – notamment dans les années 1890-1915 – s'intéresse de très près à certains travaux de linguistique. Fait encore largement ignoré.

En France, dans les années 20-30, Pichon entreprend un effort considérable pour comprendre les enjeux des rapports entre langage et inconscient, dont le couronnement serait l'enseignement de Lacan surtout des années 50-70. C'est toujours un même et seul intérêt qui continue à féconder des décennies de recherches sur ce pouvoir « thérapeutique » et en quelque sorte « mystérieux » du langage. La découverte psychanalytique ayant répandue son influence sur les plus divers champs du savoir, il est naturel que les spécialistes des sciences du langage en fassent partie. Si l'on y fait attention, une partie considérable des recherches actuelles sur le langage dialoguent avec la problématique psychanalytique. Pour ne parler que quelques noms en France, outre les recherches pionnières de Pichon et Lacan, on mentionnerait notamment celles de Kristeva, Green, Gori, Milner, Danon-Boileau, Sauvagnat, Arrivé et nous-mêmes.

On observe actuellement un intérêt croissant d'une génération de chercheurs qui défient des préjugés et idées reçues pour essayer de comprendre quels sont les vrais enjeux de la découverte de l'inconscient pour les études du langage.

La collection *Lettre et inconscient*, dans la même ligne éditoriale de la revue *Langage et inconscient* – dont l'intérêt témoignent aussi la création de séminaires (Institut de Hautes Etudes en Psychanalyse, Espace Analytique), colloques (*Freud et le langage*, Cerisy) – accueille des ouvrages traitant des rapports entre le langage et l'inconscient venant des plus divers domaines. Elle publiera également des traductions commentées d'ouvrages, en linguistique ou en d'autres domaines connexes, écrits à la fin du dix-neuvième, début du vingtième siècle, tenus comme source d'inspiration freudienne.

Annexe 3

Articles publiés

(Seule ou en collaboration)

*Cure de parole, entre représentations de mots et représentations de chose*¹²¹

À Rudolf Engler (1930-2003)

« Mais par-dessus tout des mots ».¹²²

« [...] dites seulement une parole et mon âme sera guérie ».¹²³

Lors d'un colloque sur *Linguistique et psychanalyse* (1998, à Cerisy), j'ai formulé une hypothèse sur la relation d'éloignement entre *signifié* et *signifiant* et les bizarreries, « anormalités » voire pathologies du discours. Les figures 1-4 représentent les formes données par Saussure au signe linguistique¹²⁴.

¹²¹ Publié dans le n° 8, nov. 2004, de la revue *Marges linguistiques (Langue, langage, inconscient : linguistique et psychanalyse)*; volume dirigé en collaboration avec M. Arrivé. (www.revue-texto.net).

¹²² Jean Cournut, « L'avenir de deux illusions », in *Qu'est-ce qui guérit dans la psychothérapie ?*, coll. « Forum Diderot », PUF, 2001, p. 125.

¹²³ Dans l'Eglise Catholique Romaine, paroles prononcées par le prêtre pendant la communion qui trouvent leur origine certainement dans Mt 8. 5-8. Le pouvoir des mots dans la guérison est montré avec force aussi dans Jc 5. 16 : « Confessez vos péchés les uns aux autres et priez les uns pour les autres, afin que vous soyez guéris ».

¹²⁴ Cf. Rudolf Engler, Edition critique du *Cours de linguistique générale*, 1968/1989, p. 147-151.

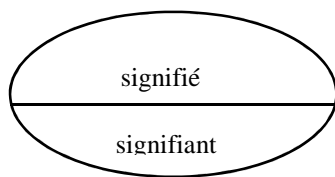
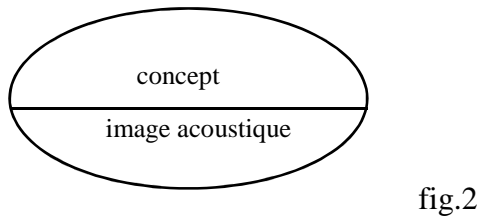
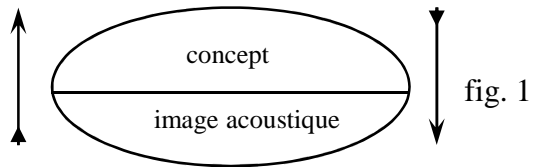


fig. 3

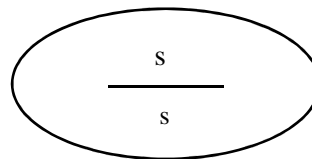


fig. 4

Cette hypothèse semble rester valable en tant que telle, même si elle n'a peut-être pas été prouvée à proprement parler. J'évoquais les modifications apportées par Lacan à la théorie du signe saussurien.

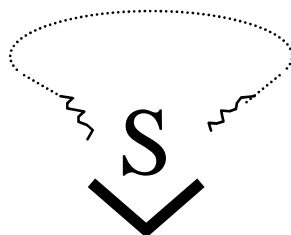
On se souvient que Lacan, dans «L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud»¹²⁵ attribue à Saussure sa propre interprétation des concepts saussuriens, dans des conditions dont il est inutile d'en rappeler ici certains détails. En bref, à partir de la forme nouvelle donnée par Lacan au signe, (fig.5), je proposais alors un troisième

¹²⁵ *Ecrits*, 1966, p. 496-528.

schéma représentant non plus le signe de Saussure mais une sorte de « signe lacanien » (fig. 6) :

S
—
s

fig. 5



S

fig. 6

Ce schéma me faisait penser à certaines manifestations inconscientes dans les discours notamment des patients atteints de pathologies mentales et/ou psychiques, sous l'emprise du délire et des hallucinations. Je pensais en somme à ces phénomènes langagiers qui s'appuient sur ce langage de l'au-delà du code linguistique conventionnel utilisé à des fins de communication quotidienne. Rappelons-nous que ces « discours inconscients » font appel à une « troisième oreille » qui écoute, sensible, à sa manière, à ce que ne se dit pas, ou se dit mal, de travers¹²⁶.

En continuant sur cette voie, l'hypothèse se précise : plus s'éloignent l'un de l'autre signifié et signifiant, plus s'accroît le degré d'« anormalité » langagière. Cela peut se repérer spécialement dans les mots du rêve, certains mots d'esprits, certaines créations poétiques, les oublis de noms propres et les actes manqués langagiers en général, le « discours » des psychoses inclut. On n'oublie pas ici notamment les classiques *Signorelli*, *Famillionnaire*, AUTODIDASKER et NOREKDAL, tels qu'ils apparaissent chez Freud et sont repris par Lacan. On pense également ici à l'analyse faite par Serge Leclair du rêve d'un patient atteint de névrose obsessionnelle

¹²⁶ Arrivé, 1994, p. 17.

chez certains patients en analyse où il est question de LICORNE¹²⁷.

Il s'agit de « L'inconscient, une étude psychanalytique », écrit avec Jean Laplanche et présenté au célèbre colloque de Bonneval en 1960. C'est encore le cas de « *Voyage/voilage de noces* » présenté par Joël Dor¹²⁸. Ces marques atteintes de *Unheimlich* culminent dans certains discours qu'on peut nommer « pathologiques », faute d'une terminologie plus adéquate. Je pense ici à ces irruptions dans le discours des « voix inconscientes » qui peuvent venir sous forme de mots de rêve, lapsus, oubli, mot d'esprit, enfin de ce qu'on appelle souvent les formations inconscientes et qui, tout en étant passibles d'avoir lieu chez les normaux, se trouvent être le moyen privilégié d'expression chez certains patients en analyse¹²⁹. Les cas cliniques ne nous permettent pas de l'ignorer, le morcellement est d'autant plus grave que certains patients, censés moins « analysables » délirent, hallucinent, de la pensée aux mots. Les discours des hallucinants sont donc à cet égard au plus haut point illustratifs. Sur la façon particulière par laquelle l'inconscient s'exprime on pourrait reprendre la belle formule de Freud selon laquelle

l'inconscient parle plus d'un unique dialecte.[...] Alors que la langue gestuelle dans l'hystérie coïncide avec la langue pictographique du rêve, des visions, etc., pour la langue de pensée de la névrose obsessionnelle et de la paraphrénie (*dementia præcox* et *paranoïa*) se présentent des formations idiomatiques particulières que nous pouvons déjà comprendre et mettre en rapport les unes avec les autres¹³⁰.

D'après l'hypothèse évoquée, à laquelle je n'ai pas renoncé, plus le signifié se trouve éloigné du signifiant, plus est avancé le degré d'« anormalité » dans la relation du sujet au langage, si on tient compte pour cette comparaison, du discours ordinaire.

L'appui nécessaire pour cette hypothèse, on doit aller le chercher auprès du Freud des environs 1900. Cette réflexion apparaît et prolifère par excellence dans *l'Interprétation des rêves* (1900), la *Psychopathologie de la vie quotidienne* (1901), *Le mot d'esprit et sa relation avec l'inconscient* (1905), et un peu plus tard dans la *Métapsychologie* (1915), surtout l'article « L'inconscient ». Mais contentons-nous pour l'instant de *Contribution à la*

¹²⁷ Cf. *L'inconscient*, Colloque de Bonneval (1960), Desclée de Brouwer, 1966. Cette analyse est reprise par Leclair dans *Psychanalyser*, Seuil, 1968.

¹²⁸ *Introduction à la lecture de Lacan. I. L'inconscient structuré comme un langage*, Denoël, 1985.

¹²⁹ Cf. dans les travaux de J. Authier-Revuz, I. Fenoglio et Cl. Normand d'intéressantes analyses de ces glissements de sens dans le discours. Voir bibliographie.

¹³⁰ S. Freud, « L'intérêt de la psychanalyse », in *Résultats, idées, problèmes*, PUF, 1984, p. 187-213.

*conception des aphasies*¹³¹ de 1891, et *Esquisse d'une psychologie scientifique*, de 1895. Pour ces notions, j'ai choisi de mettre exhaustivement mes pas dans ceux de Julia Kristeva.

Dans « Les métamorphoses du 'langage' dans la découverte freudienne (Les modèles freudiens du langage) »¹³², Kristeva fait une lecture qui pourrait bien nous aider à comprendre l'écart entre signifié et signifiant dont il questionne ici.

On y est invité dès les premières lignes à se rappeler le clivage inaugural chez l'homme. L'être humain serait porteur d'une défaillance linguistique depuis les premières années de sa vie. Cette défaillance serait la suite

d'un décalage entre l'aspect biologique de l'homme, dont la maturation suit ses propres voies, et l'aspect symbolique que constituent l'acquisition et le développement du langage. La particularité de notre espèce, immature à la naissance, son incapacité linguistique inaugurale creusent l'asymptote entre le sexuel et le verbal et interdisent que le décalage entre eux soit un jour comblé¹³³.

Il s'agit ici de ce qu'on appellera postérieurement une « coupure », un « clivage », un « dédoublement ».

Une autre instance d'observation pour cette défaillance serait la névrose, car on observe un décalage marqué entre le langage du névrosé et sa sexualité. Mais dans les deux cas ce décalage entre le biologique et le symbolique entraînerait « sinon une absence de traduction, au moins une traduction défaillante entre la représentation inconsciente et les mots ». De ce fait nous pouvons tous avoir des représentations inconscientes concernant certains faits – par exemple une violence sexuelle – dont les « inscriptions dans des couches profondes de notre psychisme ou même de notre biologie »¹³⁴ sont présentes, mais dont les mots ne disent pas tout. Ce manque de traduction des représentations inconscientes serait la cause, par

¹³¹ Cet ouvrage de Freud tellement peu connu de nos jours retient pourtant les bases de toute sa réflexion sur le langage et de sa psychanalyse elle-même. Cette étude de Freud rend d'ailleurs possible une étude comparative entre l'aphasie et autres troubles mentaux et psychiques.

¹³² J. Kristeva, 1996, p. 51. J'ai tenu à rééditer ce chapitre intitulé « Les modèles freudiens du langage » de cet ouvrage de Kristeva dans le double vol. 7/8 de *Marges Linguistiques (Langue, langage, inconscient : linguistique et psychanalyse)*, en 2004.

¹³³ *Idem*, p. 52.

¹³⁴ *Ibid.*, p. 52.

exemple, des symptômes.

Dans *Totem et Tabou* (1912), Freud parle des actes irreprésentables *versus* représentations structurantes par identification au père. Il s'agit du mythe des frères qui se révoltent contre leur père : il leur prenait les femmes et cumulait tous les pouvoirs. Les frères le tuent.

Cet acte se répète d'abord sans donner lieu à un représentant psychique; il évoque ce qui, dans notre vie d'individu, constitue le traumatisme : nous avons été affectés par un ou des actes, séduction sexuelle ou violence, qui nous reviennent (ainsi que nos réactions passives ou violentes) sans que nous puissions nous les représenter pour les penser, les nommer, les maîtriser, les traverser, les oublier. Ces traumatismes sont tels qu'ils suscitent des somatisations, des abréactions non psychiques, des symptômes, des maladies, des troubles du comportement, des passages à l'acte parce qu'ils ne trouvent pas de représentation : « 'J' ai subi de telles violences, 'j' ai été si violemment exclu(e) que 'je' ne peux que devenir un(e) criminel(le) ou commettre un acte analogue à celui que 'j' ai subi, alors même que 'je' l'ignore : me droguer par exemple, pour anéantir ma conscience. En d'autres termes, le trauma ouvre en chaîne des actes qui laissent intact le suspens de la représentation »¹³⁵.

Cet éloignement entre les énoncés ordinaires et les énoncés non-ordinaires – ceux dont il est question dans la cure, par exemple – comme on est en train d'observer, pourrait être repéré dans la dynamique du mot allemand¹³⁶. Il en va de même pour d'autres éléments du discours non-ordinaire intervenant dans le discours ordinaire. Nous y reviendrons. Mais il est possible d'en avancer dès maintenant quelques notions. On fera appel aux travaux psychanalytiques d'orientation phénoménologique de Mareike Wolf-Fédida¹³⁷.

Les mots de la langue allemande présenteraient, selon Wolf, la possibilité d'une importante capacité de mouvement : il reviendrait au sujet d'en gérer l'équilibre. Cet équilibre confère aux mots allemands une dynamique liée au propre corps, le sujet ayant à sa charge de fixer leur sens. Celui-ci aura des difficultés à utiliser ces mots dans leurs sens « normaux » dans la mesure de son état de sujet clivé, car, si pour l'homme normal ces mots sont souvent

¹³⁵ *Ibid.*, p. 70.

¹³⁶ Pour une bonne notion des attributs perceptifs de la langue allemande et notamment du vocabulaire freudien voir Georges-Arthur Goldschmidt, 1999.

¹³⁷ Wolf-Fédida, 1992, 1995a, 1995b, 1997. Cf. aussi plus récemment ses contributions aux colloques Cerisy « Freud et le langage » et « Saussure et la psychanalyse », qui viennent de paraître.

susceptibles d'être utilisés avec le but exclusif de communiquer, chez le patient atteint de troubles psychiques, ils sont investis d'un surplus de sens. Ces patients éprouvent des difficultés de toutes sortes liées à l'exercice du langage dans leur vaste champ d'associations dans le temps. En outre, toutes ces associations qui remontent jusqu'aux premiers contacts avec la mère (ou avec des figures maternelles, voire parentales) sont souvent susceptibles de s'imposer simultanément à eux. C'est peut-être une des raisons qui entraînent les difficultés qu'ils éprouvent aussi à l'égard de la notion d'espace¹³⁸ : comme quelqu'un qui est en train de se noyer et dont l'angoisse l'empêche de garder le calme qui lui permettrait de nager naturellement vers ou jusqu'à la plage. La façon dont ces patients se comportent face au jeu du langage justifie l'affirmation suivante : leur discours ont affaire à une « grammaire dont les verbes ne se conjuguent qu'au passé *décomposé* »¹³⁹. On pourrait, semble-t-il, dire aussi qu'en termes saussuriens certains patients, notamment à certains stades de la schizophrénie – se trouvent en grande difficulté non seulement avec les règles d'utilisation de la *langue* mais souvent aussi en difficulté à l'égard d'autres systèmes sémiologiques : les mœurs et coutumes, par exemple¹⁴⁰.

Ces patients mènent donc de façon tout à fait particulière leur relation avec les mots, la parole, le discours, alors que le sujet parlant « normal » ne prête pratiquement pas attention à la plupart des phénomènes langagiers. Saussure nous rappelle justement que le sujet parlant n'a dans la plupart des cas aucune conscience de la quantité de mécanismes complexes mis en œuvre pour parler. Cette non-conscience est celle-là même qui agit chez les gens qui vivent au bord de la mer : ils cessent bien vite d'en entendre le bruit¹⁴¹. Le sujet parlant considéré normal, comme on a vu, instrumentalise la signification au service de la communication, tandis que le souffrant psychique et/mental peut souvent la prendre différemment, c'est-à-dire sous

¹³⁸ Wolf-Fédida, 1997, p. 130.

¹³⁹ C. Masson, 1997, p. 151.

¹⁴⁰ Sur l'importance de la relation entre les faits linguistiques et les autres faits sémiologiques voir Saussure, *CLG*, 1916/1985, p. 32-35.

¹⁴¹ Voir les analogies établies par Goldschmidt, 1999, entre la langue allemande, l'inconscient et la mer. On y voit que, malgré le calme apparent des eaux en certains moments, la mer tout comme les choses inconscientes peuvent toujours cacher des tempêtes prêtes à revenir à la surface. N'en parlons pas pour la revanche de la mer sous les effets du réchauffement planétaire sur les conditions climatiques, etc.

le filtre de ses affects. Ceux-ci sont à leur tour le résultat d'associations censées être établies à rebours, à tort et au travers. Cette différence du rapport du sujet avec les mots selon le degré de « normalité »/ « anormalité » mentale et/ou psychique offre à la psychiatrie plusieurs de ses modèles théoriques¹⁴². Les transgressions sémiologiques opérées par le patient atteint de troubles mentaux et/ou psychiques révèlent l'existence de règles spécifiques qui neutralisent les règles linguistiques traditionnelles. En ce sens, elles constituent une sorte de théorie linguistique inversée. On y voit en somme ce qu'il ne faut pas faire en termes de construction langagière « normale ». Ces discours ratés et/ou pathologiques, cette incapacité du patient à suivre certaines règles c'est ce qui amène à la construction ou à l'affinement de théories sur les raisons pathologiques qui troublent l'exercice du langage « normal ». D'un autre côté, on vient de le voir, ces ratés de langage fonctionnent comme des miroirs en dictant aux recherches en psychopathologie du langage les règles appropriées. Ce sont ces sortes de restes langagiers, qui ont tellement intéressé Freud qui nous passionnent.

On est en train de le repérer : « plus le sujet est clivé, plus il aura de problèmes à utiliser ses mots en tant que tels. Les mots 'bougeront' trop pour qu'il puisse en saisir le sens ». Le psychotique, par exemple, va s'attacher étonnamment à certains mots en donnant lieu de façon répétée à des crises d'identité. C'est ce que montre Wolf. Il n'est pas inutile de rappeler en ce point que le patient ne manifestera pas souvent cet accrochement aux mots uniquement en les énonçant. Tout au contraire, il va ressentir directement sur son propre corps l'effet du sens qu'il donne aux mots. C'est d'ailleurs le propre des choses inconscientes de ne pas être toujours dites ou aperçues sur le mode du discours conventionnel. Rappelons-nous, elles se font sur le mode d'« inquiétante étrangeté »¹⁴³. Il ainsi que Renée, la patiente de Marguerite Sechehaye¹⁴⁴, s'inflige une pénible grève de faim du fait d'avoir pris de travers les mots de sa mère analyste qui lui disait qu'elle n'était pas obligée de manger ce qu'elle ne

¹⁴² Wolf-Fédida, 1995b, p. 217.

¹⁴³ Cf., dans la bibliographie, Freud (1919) 1985.

¹⁴⁴ *Journal d'une schizophrène, op. cit.*

souhaitais pas. La prend les propos de sa mère analyste pour l'équivalent du message suivant : « elle ne souhaite pas que je mange, donc elle me met à mort ».

Il serait sans doute intéressant d'avoir l'occasion – ce n'est hélas pas possible dans ce travail - de développer plus longuement la question de l'appauvrissement du mécanisme langagier qui s'observe chez certains patients. Une fois installé, cet appauvrissement augmente progressivement au point de compromettre la capacité de métaphorisation. C'est ce qui fait que parfois pour ces patients les choses sont aptes à se transformer en mots et les mots à devenir choses.

En ce point il devient impératif d'effectuer un travail de traduction. Il sera question de *transformer*, de *traduire*, de *réduire des choses inconscientes à la forme de mots*. On essaiera de faire ce travail en s'aidant des notions de représentation de mots et de représentation de choses, puisque

L'inconscient étant articulé comme un langage 'je' peut le déchiffrer, 'je' peut lui découvrir des règles : de surcroît, puisqu'il se situe dans une position d'intermédiaire entre différentes instances, il va me donner accès à l'inconnaissable, au traumatisme. L'inconscient, construction théorique sera pour ces deux raisons la « Terre promise » de l'analyse¹⁴⁵.

Ce serait donc le rôle de la psychanalyse d'intervenir, en aidant à rendre possible cette traduction des représentations inconscientes en les réduisant à la forme de mots. Et c'est cette problématique qui occupait les réflexions de Freud dès ses travaux sur l'aphasie (1891), pour lesquels il va chercher une base théorique chez Meynert et Wernicke. S'opposant aux notions de projection univoque et de centres nerveux chez ses prédécesseurs, Freud annonce une série de niveaux de représentations qui l'amèneront au « schéma psychologique de la représentation de mot »¹⁴⁶ :

¹⁴⁵ J. Kristeva, *op. cit.*, p. 86.

¹⁴⁶ *Contribution à la conception des aphasies* (1891), PUF, 1983, p. 127; Kristeva, p. 53.

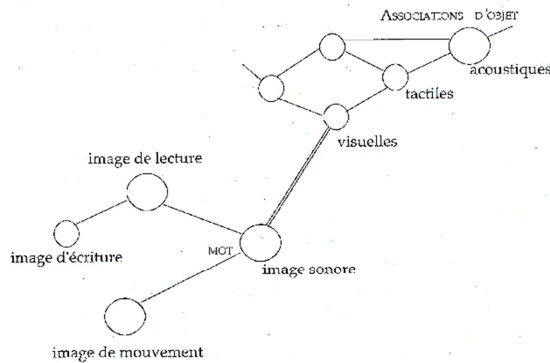


Schéma psychologique de la représentation de mot

Ce schéma conjugue un « ensemble fermé », dit représentation de mot (centré sur l'image sonore et englobant aussi une image de lecture, une image d'écriture et une image de mouvement), et un « ensemble ouvert », dit représentation d'objet (centré sur l'image visuelle et comprenant les images tactiles, les images acoustiques, etc.). Les représentations de mots et les représentations de choses, en leurs divers niveaux vont opérer dans le processus de traduction des choses inconscientes en leur donnant ou redonnant la forme de mots. C'est encore Kristeva qui nous aide à éclairer le mécanisme :

Si, par exemple, je me représente la chose « train », le niveau sonore, le niveau visuel, le niveau tactile, etc. de cette représentation constituent un ensemble complexe, stratifié, que j'appellerai un ensemble feuilleté représentant de l'objet ou de la chose. Par ailleurs, la représentation de mot, elle aussi, se compose de plusieurs éléments de représentations. Le mot « train » se compose non seulement de sa représentation acoustique, mais aussi de son image lectrice, car « je » sais comment s'écrit ce mot ; et l'écriture « train » s'ajoute donc au son « train ». « Je » dois compter également avec la représentation graphique, parce que « je » sais écrire, donc la représentation de ma motricité entre en jeu¹⁴⁷.

Nous pourrions peut-être évoquer ici le signe linguistique saussurien comme une théorie analogue. Non sans d'importantes réserves. Car si la représentation de mot peut entraîner la tentation de comparaison avec le

¹⁴⁷ *Id.*, p. 54.

signifiant et la représentation de chose avec l'objet, on voit ici un appareil de langage beaucoup plus complexe que la figure bifaciale du signe linguistique. La représentation de mot tout en rappelant le signifiant saussurien ne se limite pas à ce concept : la représentation de mot s'accompagne d'autres images sensorielles – visuelles, tactiles, etc. – du mot qui vont au-delà de l'idée de l'« image sonore ». La représentation d'objet à son tour, énergétiquement investie, ne saurait pas être en relation d'équivalence avec le signifié saussurien¹⁴⁸.

L'un des points qui nous intéressent le plus dans ces travaux de Freud est celui qui concerne la relation corps/esprit dans les problèmes du langage. Le côté physique du langage renvoie à l'articulation et au fait que la parole est sensorielle, visuelle, sonore, etc. Il est donc « ancré dans le monde physique et dans la charge quantitative de l'excitation ». Mais du fait d'être aussi psychique, le langage se trouve « au carrefour du corps et de l'esprit ». Il s'agit de deux systèmes : phi, extérieur, et psy, intérieur « qui peuvent se joindre ou se dissocier à partir du passage de la charge quantitative Q laquelle se mue en charge qualitative ou psychique ».

Kristeva illustre ce côté hétérogène du langage chez Freud :

[si] la lumière frappe mon œil : « je » vois ; ma peau est brûlée : « je » touche ; mon tympan vibre : « j »'entends, etc. La quantité énergétique qui déferle dans le système perceptuel se propage le long des nerfs pour parvenir jusqu'au cerveau et, grâce à un système de filtrages, de résistances ou de protections, parvient à inscrire une trace – fondement de la mémoire¹⁴⁹.

C'est cet aspect intermédiaire du langage, dont le rôle dans la cure analytique sera inestimable, condition même de cette pratique, qui va donner à Lacan la possibilité de postuler l'inconscient structuré comme un langage¹⁵⁰.

Freud a cherché à concilier le « corps » (énergie) et l'« esprit » (représentation) sans évacuer aucun de ses niveaux. Il introduit donc un sous-système qui sert de jonction entre le quantitatif (énergétique) et le psychique (représentation) : il s'agit des « associations verbales » ([R. chose/R. mot] + [R. chose/R. mot] + etc.) qui permettent

¹⁴⁸ *Ibid.*, p. 55.

¹⁴⁹ *Ibid.*, p. 55.

¹⁵⁰ *Ibid.*, p. 62.

à la pensée d'investir certaines traces mnésiques, de garantir l'attention et de rendre possible la connaissance. À cheval entre la pensée et l'énergie, le langage autorise la pensée à atteindre et stabiliser l'énergie ; il permet que l'attention se fixe et que la pensée se déploie ; il est en somme, une boîte d'équilibrage entre le sensoriel et/ou le quantitatif (l'énergétique, le pulsionnel) et l'abstraction¹⁵¹.

Kristeva nous aide ainsi à éclairer ce rôle capital du langage comme vecteur de l'anamnèse : le langage rend possible le passage du signifié abstrait au traumatisme inconscient et même corporel. Une bonne illustration de ce rapport entre corps et langage est celui du célèbre cas de Frau Cecilie, tel qu'il est rapporté par Freud dans ses études sur l'hystérie¹⁵².

Ces éclaircissements autour du schéma psychologique de la représentation de mot donné par Freud dans son étude sur les aphasies aident à mieux comprendre ces sortes de troubles de « traductibilité » et leurs conséquences.

Pour le sujet parlant « normal », il est courant d'observer de façon totalement naturelle des dualités oppositives dans la langue telles que blanc/noir, grand/petit, doux/amer et parfois même des notions contraires dans une même expression ou mot. Revenons encore une fois à la langue et au vocabulaire freudiens pour toutes les querelles de sens autour du mot/concept *Das Unheimlich*¹⁵³. Le patient atteint de psychose a sa manière toute particulière pour résoudre cette impasse des mots de sens opposés qui ont occupé, entre autres, Karl Abel, Freud et Benveniste : chez un tel patient, pas de querelle, pas d'ambiguïté. Il va les soumettre toutes au filtre de ses affects, comme on a vu ci-dessus, et il aura à sa disposition un vaste champ d'associations essentiellement guidées par sa réalité intérieure ou psychique. Des faits de langage qui passent pratiquement inaperçus pour le sujet parlant normal – tant ils lui semblent naturels – peuvent, inversement, être transformés pour ce patient en un jeu d'excitation et de défi, parce qu'on ne sait jamais de quelle façon il va vouloir répondre aux mots qu'il

¹⁵¹ *Ibid.*, p. 56.

¹⁵² Cf. S. Freud et J. Breuer, 1895, p. 143-145.

¹⁵³ Ces difficultés de description et définitions, « *Das Unheimlich* », ont hanté Freud lui-même et on fait couler énormément d'encre. Valelia Muni-Toke a consacré un article à ce sujet dans le même volume de *Marges linguistiques* où a été publié ce texte-ci pour la première fois.

reçoit plutôt comme une attaque personnelle directe. Pensons à Renée et à sa pénible idée que sa mère souhaitait sa mort à faim...

Sur la nature du discours « valable » dans la cure analytique – la *parole pleine* selon l'expression de Lacan, par opposition au discours ordinaire – revenons aux modèles freudiens du langage.

Les associations verbales mettent les processus de pensée sur le même plan que les processus perceptifs : ils leur confèrent une réalité et rendent possible le souvenir¹⁵⁴.

Cette constatation freudienne ne se laisse pas voir facilement dans l'exercice du langage/métalangage abstrait : Kristeva évoque pour illustrer cette modalité abstraite le langage utilisé lorsqu'on donne par exemple un cours, un séminaire. Ici, inversement, « il existe une pensée abstraite qui se dissocie et se décale du perceptif », de ce perceptif qui va être fondamental lors du travail d'association libre. Face aux discours de ses patients, à qui Freud demande de raconter « non pas des raisonnements intellectuels ni des divagations abstraites, mais des histoires », voire des bêtises, ce que l'analyste – ici Freud – cherche,

c'est le langage qu'apprend l'enfant, celui de la communication passionnelle et amoureuse. Ce qui l'intéresse, lui, l'analyste, et ce sur quoi il va fonder la psychanalyse en raison même de cette particularité du langage amoureux qu'il observe en clinique, ce sont 'les processus de pensée' et 'les processus perceptifs' situés *sur le même plan*. Ce qui intéresse Freud ce sont les paroles qui touchent à la fois la pensée et la perception, l'esprit et le corps, en interrogeant l'équivalence entre pensée et perception, et notamment leur nœud originaire qu'est l'hallucination¹⁵⁵.

Dans *Naissance de la psychanalyse*, Freud affirme que « les processus de pensée confèrent une réalité aux processus perceptifs et rendent possible le souvenir ». C'est clair : on a affaire ici aux souvenirs refoulés. Des souvenirs trop pénibles pour qu'on soit capable de les supporter dans le domaine de la conscience, mais qu'on n'arrive pourtant pas à renvoyer suffisamment loin pour ne pas en subir les influences morbides :

le langage, faisant glisser la pensée vers le perceptuel, me permet de retrouver un souvenir perceptuel perdu pour des raisons que « j » ignore. Situé entre la charge

¹⁵⁴ Voir S. Freud, *Naissance de la psychanalyse*, PUF, 1956, p. 375-376,

¹⁵⁵ J. Kristeva, *op. cit.*, p. 56.

énergétique et la perception (par exemple la douleur), d'une part, et l'activité logique (« idées », « pensées » : ce sont les termes mêmes de Freud) d'autre part, le langage joue comme *interface* et favorise la connaissance et la *conscience* (système P-Cs), tout en s'étayant d'un substrat de représentations hétérogènes (excitations neuronales, perceptions, sensations) [...] Les informations neuronales ne sont ni effacées ni résorbées ; elles sont sous-jacentes, structurées, codées pour n'obtenir de valeur qu'en vertu de leurs relations avec les autres éléments [...]. Le langage comporte un substrat neuronal ou quantitatif, mais il ne devient « langage » que lorsque ces excitations s'articulent avec d'autres éléments pour former avec eux une structure qui fait sens pour l'autre : l'autre destinataire, l'autre aussi que « je » deviens à moi-même en m'écoulant¹⁵⁶.

Il serait peut-être intéressant ici de penser aux analogies possibles entre la relation patient/thérapeute dans la cure analytique et le jeu d'échecs. On évoque ici le jeu d'échec dans le sens où, pour le patient psychotique la relation avec l'analyste peut avoir l'allure d'un duel : il faut « combattre l'adversaire ». Freud ne passe pas sous silence la figure du jeu d'échec. On se souvient qu'elle est aussi utilisée par Ferdinand de Saussure par rapport aux éléments linguistiques. Evidemment ils ne l'utilisent pas de la même façon.

Arrêtons-nous un instant sur le cas rapporté par M. Wolf-Férida sur un patient dont la structure psychotique l'amène à prendre des mots pour des choses. Ce patient

a eu beaucoup de mal à concevoir le nom « rencontre », *Begegnung* en allemand, car il s'agit d'un mot fondamentalement ambigu. Il peut être entendu dans le sens d'« appréhender la rencontre », tout comme « aller à l'encontre », d'où l'idée d'« adversaire ». C'est justement ce deuxième sens qui a été « parlant » pour ce patient. Comme il se disait : « dans 'rencontre' (*Begegnung*), il y a 'adversaire', quand je rencontre quelqu'un, c'est avant tout un adversaire. Alors, je dois le combattre ! »¹⁵⁷

Dans l'ambiance de la cure, donc, analyste et analysant se trouvent dans une relation d'échange permanente où tout se passe par le moyen d'un « langage ». On est obligé, certes, de faire appel à ce « un », comme Lacan en décrivant l'inconscient structuré comme « un » langage. Et on est vite tenté aussi de faire accompagner le terme de *langage* par des guillemets car même si les mots sont indiscutablement l'outil de travail fondamental de la

¹⁵⁶ *Ibid.*, p. 58.

¹⁵⁷ « Phénoménologie de la langue allemande dans la clinique psychanalytique. Fantaisie phonétique du sens », in *Cliniques Méditerranéennes*, 45/46, 1995.

cure psychanalytique, ce « langage » dont il est question ici peut se manifester aussi, entre autres, par des gestes, des larmes, des silences. Il faut remarquer – même si, hélas, certains linguistes et psychanalystes orthodoxes sont obligés de le constater à contrecœur – que cette relation suit, sans aucun doute, le modèle de communication proposé en linguistique dans le sens où elle présuppose énonciateur et destinataire qui font essentiellement appel aux *mots* de la *langue*, ce terme étant pris ici avec le sens saussurien y compris. André Green et Jean-Claude Milner¹⁵⁸, par exemple, énoncent la priorité accordée à la *parole*. Mais la *parole* présuppose la *langue*, on ne peut pas oublier. Cette règle devient questionnable bien sûr face à des troubles spécifiques du langage, d'ordre mental et/ou psychique comme l'aphasie, les délires, les hallucinations. Dans une telle ambiance il faudrait étudier jusqu'à quel point les capacités affectées relèvent de la langue et/ou de la parole. Mais la cure ne se réduit pas à ces phénomènes. Donc, même si la langue ne présuppose pas nécessairement la parole, lorsqu'il y a *parole* celle-ci présuppose la *langue*.

Dans la cure comme dans toute situation de langage, on a affaire à un véritable rapport à la fois d'amour, de séduction, de jeu et de pouvoir. Dans les deux cas, l'utilisation de la langue met souvent le sujet face à des dualités et à des oppositions. La différence tient dans le fait suivant : ces dualités et oppositions, du type amour/haine, blanc/noir, grand/petit, passent la plupart du temps inaperçues pour le sujet parlant « normal ». Inversement, chez le patient – nous venons de le voir par un exemple – les notions de « rencontre » et d'« adversaire » qui habitent le même mot allemand (*Begegnung*) peuvent faire du langage un outil belliqueux pour les deux interlocuteurs : le patient risque souvent de saisir les mots qui lui sont adressés par le biais de la provocation personnelle. Est-ce à l'autre de courir le risque d'en subir des conséquences imprévisibles ? Oui et non. Car l'analyste a aussi son « talon d'Achille ». Et il est passible aussi de changement de ses dispositions à l'égard du patient selon les circonstances et l'état général de son humeur¹⁵⁹. Là encore la comparaison avec le jeu d'échec s'impose : pour le patient, l'autre est passible de devenir non

¹⁵⁸ A. Green, notamment 2003 et J.-C. Milner, notamment, 1997.

¹⁵⁹ Cf. Joyce McDougall, 1989.

seulement le partenaire mais en même temps et inexorablement l'« adversaire ».

Restons dans la relation de communication entre patient et analyste : elle a pour but de rendre le patient de plus en plus apte à établir des associations favorables à ce qu'il devienne capable d'échapper à son discours délirant ou défensif, regagnant sa capacité de jouer avec les éléments de la langue. Sous cet aspect, il revient à l'analyste de rester vigilant et de faire cette triple recherche : *que* dire ? *quand* « le » dire ? et, surtout, *comment* « le » dire ? Il est vrai aussi qu'à la recherche de ces pensées égarées du sens, l'analyste se trouve chargé en plus non simplement de faire dire « les bons mots », « comme il faut » visant, entre autres, la réintégration sociale possible de l'individu, mais encore de dire ces mots à la place du patient lorsque ce dernier se trouve dans un état d'apathie et d'incapacité de communication très avancé. Car c'est à lui, l'analyste, parfois, de faire les ponctuations que le patient se trouve, provisoirement ou plus longuement, empêché de faire soi-même. Il s'agit de ces circonstances dans lesquelles l'analyste saisit le besoin de « prêter » son moi à ce patient qui s'en trouve éventuellement dépourvu. Dans une cure bien réussie, le patient se retrouvera au fur et à mesure. Il faudra à ce professionnel suffisamment d'amour et d'empathie pour co-élaborer avec ce patient, parfois au point d'éprouver littéralement sa douleur. Comme le cas d'une psychanalyste qui a mal au ventre les vendredis. Son malaise est associé à une patiente boulimique/anorexique qui a trop de demande, au point d'avoir besoin de ses soins même les samedis. Cette patiente l'a empêchée de partir en week-end pendant plusieurs mois et l'a intriguée même sous la forme de rêves. C'était vraiment le cas de lui prêter son Moi jusqu'à ce que la patiente soit en mesure de recommencer à s'en réapproprier peu à peu le sien. L'analyste essaye donc toutes les stratégies pour réinsérer son patient dans le jeu du langage. Il va essayer par des paroles de rétablir le lien entre la réalité psychique du patient et la réalité proprement dite, la réalité extérieure. Une fois installé le processus d'association libre, il va aider son patient en même temps ou conséquemment à recommencer, à refaire des projets d'une nouvelle vie. Comme si en remémorant, en reparlant, le patient avait l'occasion de repenser et réécrire son devenir, de réfléchir sur une autre voie

programmatische pour sa vie... . Histoire de « magie du mot » ? Car, d'après Freud,

les mots sont bien les instruments les plus importants de l'influence qu'une personne cherche à exercer sur une autre ; les mots sont de bons moyens pour provoquer des modifications psychiques chez celui à qui ils s'adressent, et c'est pourquoi il n'y a désormais plus rien d'énigmatique dans l'affirmation selon laquelle *la magie du mot peut écarter des phénomènes morbides, en particulier ceux qui ont eux-mêmes leurs fondements dans des états psychiques*¹⁶⁰.

Parmi les cas classiques de Freud et Breuer, on peut évidemment repérer ce comportement bizarre à l'égard du langage et de la langue dans plusieurs processus pathologiques et dans ses multiples stades comme c'est le cas de l'hystérie (Frau Cecilie¹⁶¹) et de la schizophrénie (le tourneur d'yeux¹⁶²). Dans ce fonctionnement déséquilibré du régulateur entre psychique et soma, qu'est le langage, l'hystérique va surinvestir l'effet des mots sur le corps. Le schizophrène de son côté, dans un mouvement en sens contraire, va surinvestir les mots, comme c'est le cas de Louis Wolfson qui « ne supporte pas d'entendre sa langue maternelle, l'anglais, et plus particulièrement lorsque sa mère l'énonce »¹⁶³.

Nous savons qu'une séance analytique ne comporte pas nécessairement un dialogue permanent de vive voix entre un patient et son analyste. Mais ce rapport spécial au langage est repérable même lorsque un patient arrive, s'installe sur le divan et ne dit un seul mot pendant toute la séance, ou, même, au long des séances. Car d'une façon ou d'une autre il adresse de nombreux messages à l'autre. Cet autre qui en l'occurrence est l'analyste. Car le silence en psychanalyse serait « intentionnel »¹⁶⁴. Souvenons-nous

¹⁶⁰ S. Freud, « Traitement psychique », in *Résultats, idées, problèmes*, PUF, 1984, p. 12.

¹⁶¹ Cf. S. Freud et J. Breuer, 1895, p. 143-145.

¹⁶² S. Freud, « L'Inconscient », dans *Œuvres Complètes*, XIII, PUF, 1988, p. 236-237.

¹⁶³ Cf. Roland Gori, 1997, p. 13, à propos de *Le schizo et les langues*, de Louis Wolfson (1970). Face à l'importance des paroles soit en tant que source soit en tant qu'antidote ou vecteur de guérison, on se demande le prix d'une entreprise auprès des enfants atteints d'autisme comme celle de Laurent Danon-Boileau. Quelles douleurs (de quel ordre ?) ont amené ces enfants à la plus complète apathie envers la réalité extérieure ? On ne saurait être plus admiratif devant toutes les démarches pour essayer de reculer avec eux à cet état de régression où le jeu peut s'avérer être le seul moyen de communication avec l'autre, dernière instance de contact avec la réalité extérieure et à laquelle on s'accroche comme à son jouet favori. Cf. Danon-Boileau, notamment *L'enfant qui ne parlait pas* (1995) et *Des enfants sans langue* (2002).

¹⁶⁴ Voir D. Widlöcher, 1993, sur le rôle du silence dans la cure psychanalytique.

que le patient prend parfois la forme du signifiant – « je suis tout signifiant ». Comme dans cette expression de langue, « je suis tout ouïe », un patient peut prendre la forme de son silence et crier par ce moyen. Ce pourrait être le cas d'une jeune fille traumatisée pour avoir subi une violence sexuelle « indicible ». Il lui est arrivé de traîner au long des années ce pénible « secret ». Ceci est devenu encore plus pénible face au silence contemplatif de la part de ses parents. La patiente avait pris connaissance de leur indifférence face à la révélation de l'« horreur » par une autre personne de la famille – à qui la jeune fille avait confié son drame. Cette patiente pendant un an est venue chez son analyste sans ne pouvoir à chaque fois rompre le silence qu'après au moins une demi-heure après le début de la séance.

Une autre bonne illustration de l'absence de maîtrise sur la langue chez les patients psychotiques est présentée par M. W.-Fédida dans son article « Phénoménologie de la langue allemande dans la clinique psychanalytique ». Il s'agit d'un passage très éclairant :

[..] un patient à qui il arrivait de dire tout et n'importe quoi pendant des années. Il entretenait des contacts sociaux compliqués et extrêmement perturbés. Il a fini par avouer sa révolte contre le fait que l'on puisse exercer du pouvoir par la parole. Et pour ne plus avoir à subir le pouvoir des autres, il exerçait le pouvoir de troubler le discours des autres. Dans n'importe quelle action sociale il introduisait le trouble de façon systématique et maniaque. Il a fini par en souffrir, mais la jouissance en restait entière. Au terme du travail analytique, il fallait reconnaître qu'il détenait là une arme redoutable et appréciable : savoir ainsi perturber le discours de l'autre. C'est une stratégie qu'on trouve fréquemment dans la vie normale, mais elle n'en fait pour autant pas son mode de vie¹⁶⁵.

Toutes les notions que nous venons de visiter plus haut renvoyant au complexe appareil psychique freudien du langage ont « pour fonction d'assurer la traduction entre les trois ordres que sont l'excitation neuronale, la représentation de chose et la représentation de mot, tandis que les ratés de cette traductibilité provoquent les divers symptômes et pathologies ».

Julia Kristeva nous rappelle que

¹⁶⁵ M. W.-Fédida, 1995, p. 225.

l'hétérogénéité de cette organisation sera mise entre parenthèses par Freud lui-même [...] lorsqu'il élaborera le modèle du rêve comme voie royale de l'inconscient. Lorsque Freud associe l'inconscient au rêve, il affirme que le rêve et/ou l'inconscient ne sont pas du langage ; il s'agit plutôt d'un réservoir pulsionnel, néanmoins articulé mais selon une *autre* logique faite de déplacements et de condensations à la façon des hiéroglyphes et des rébus. Tout se passe comme si Freud simplifiait son premier modèle (neuronal, R. chose/R. mot), issu de l'étude des aphasies, afin de découvrir une logique propre au fonctionnement de l'inconscient¹⁶⁶.

Mais le travail d'association libre n'est pas seulement un excellent outil pour l'interprétation des rêves. Il s'avère être d'autant plus efficace pour l'interprétation des autres énigmes inconscientes « péchées » dans les histoires de vie du patient : « ...traduire les contenus traumatiques inconscients, les éclairer, voire les déplacer », « car le langage est constitué de 'termes intermédiaires préconscients' » (« Le moi et le ça », 1923) et « l'inconscient est placé sous la domination du préconscient dans la cure, car il l'est de fait par le langage sur lequel la cure se fonde ». « Le langage constitue une zone intermédiaire, en interface entre inconscient et conscient, et permet de placer le premier sous la domination du second »¹⁶⁷.

Comment se peut-il que l'inconscient soit à la fois un réservoir de pulsions et une instance sous la domination du conscient ? C'est exactement ce que pense Freud. Et c'est ce qui donne à Lacan l'occasion de postuler l'inconscient structuré comme un langage. Et c'est à quoi on doit l'efficacité du travail d'association libre. C'est parce que l'inconscient se trouve sous la domination du conscient qu'on peut y avoir accès par le langage.

C'est ainsi que le patient, en respectant « la règle fondamentale de l'association libre », « révèle » [...] « d'instant en instant sa *surface mentale* »¹⁶⁸, à savoir ses traumatismes, ses pulsions, tout ce qui fait symptôme psychique – et cela, sous la forme du langage. [...] Domaine du préconscient, le langage possède le pouvoir d'aller plus loin que le langage conscient et lève jusqu'à l'oubli inconscient. Telle est sa force ou sa puissance : conjointre la « surface mentale » et l'oubli inconscient. Et telle est l'efficacité dans la cure, de la règle fondamentale de l'association libre où le langage sert précisément de terrain fertile et possède cette capacité de relever la trace mnésique,

¹⁶⁶ J. Kristeva, *op. cit.*, p. 59.

¹⁶⁷ *Idem*, p. 61.

¹⁶⁸ Voir S. Freud et Karl Abraham : *correspondance 1907-1926*, Gallimard, 1969. Lettre du 9 janvier 1908, *apud* J. Kristeva, 1996.

aussi bien que la charge pulsionnelle inconsciente, précisément en raison de l'hétérogénéité « représentation de chose/représentation de mot »¹⁶⁹.

J'aimerais conclure ce moment de réflexion sur la *cure de parole* par une proposition d'interprétation de mon hypothèse qui met en rapport les notions d'éloignement/rapprochement entre signifié et signifiant avec celles des différences et similitudes entre le discours ordinaire et le discours non-ordinaire (de l'art, la création poétique, les actes manqués, les discours pathologiques).

Rappelons donc cette hypothèse évoquée plus haut d'après laquelle plus est élevé le niveau d'« anormalité » du discours, plus grand est l'éloignement entre signifié et signifiant, au sens saussurien des termes. Selon cette hypothèse, dans certains points du traitement analytique – au début du traitement, ou juste avant chaque *point de capiton*, en termes lacaniens, dans la séance et/ou tout au long de la cure – on aurait affaire plutôt à des signifiants dont les signifiés se trouveraient égarés ou éloignés : le moment par exemple où cette patiente du fragment clinique rapporté par Joël Dor énonce *voilage* en lieu de *voyage* de noces. Ici je ferais volontiers appel à la définition lacanienne d'après laquelle « le signifiant est ce qui représente le sujet pour un autre signifiant ». On sait donc que, dans le cadre d'une séance analytique, on peut avoir parfois affaire à une chaîne de signifiants divorcés de signifié, le sujet y compris : sujet qui devient signifiant et signifiant qui devient sujet ; signifiant qui va se parler en faisant du patient son porte-parole *en personne*, en chair et os, c'est le cas de le dire. Comme dans ces occasions où l'expression de la langue dit « je suis tout ouïe », dans certains moments le patient dit « je suis tout signifiant ». Et, on conviendra, même lorsqu'on parle à son insu¹⁷⁰, *ça parle* essentiellement ancré sur la *langue* qui s'actualise dans la *parole*. En revanche, de la même façon que les parlés « normaux » peuvent faire appel au langage connotatif, le langage inconscient peut utiliser – et il va le faire souvent – un langage métaphorique¹⁷¹. Et *ça* peut parler donc par le moyen

¹⁶⁹ J. Kristeva, *op. cit.*: p. 62-63.

¹⁷⁰ Une bonne illustration de cette mobilisation du sujet par le signifiant est le récit de la lettre volée de E. A. Poe repris par Lacan dans « Le séminaire sur 'la lettre volée' » (*Ecrits*).

¹⁷¹ Cf. Moustapha Safouan, 1982.

des rêves, de certaines créations poétiques, des lapsus, des mots d'esprit, d'actes manqués en général, de la logorrhée – comme du déni/dénéiation/dénigrement..., des larmes, de toute sorte de passages à l'acte.

Dans le cas d'une séance ou d'une cure bien réussies et idéales, on aurait tendance à ce que, dans cette chaîne de signifiants - censés « isolés » auparavant - des signifiés respectifs soient éventuellement réinsérés dans la relation avec leurs signifiants. Du fait d'être traduits sous la forme de paroles, ces anciens signifiants divorcés deviendraient (ou redeviendraient ?) des sortes de signes langagiers dont la référence première serait le signe linguistique sous sa forme saussurienne, soit *signifié* et *signifiant* en relation solidaire et dont d'autres références iraient dans le sens de la *signifiante* kristevienne. Ce processus, prétendu simple sous l'aspect linguistique, peut, dans la cure, se faire attendre pendant de nombreuses années d'analyse ou même ne venir jamais à la lumière. Aussi paradoxale que cela semble, ces éléments pouvant évoquer le signe bifacial de Saussure reste en même temps toujours signifiants en termes psychanalytiques.

*Saussure au Brésil*¹⁷²

Ce modeste coup d'œil fait partie d'une recherche de longue haleine sur la réception de Saussure en Amérique Latine ainsi que dans les autres pays hispanophones et lusophones. Ce travail m'a été suggéré par Rudolf Engler¹⁷³ en 1997. J'espère avoir l'occasion de traiter plus longuement ce sujet dans un livre intitulé *Saussure en Amérique Latine*. Au Brésil, jusqu'à présent, les enseignements de Lettres et de Sciences du langage ne connaissent de Saussure que le *Cours de linguistique général*. Encore ne s'agit-il, sauf exception rarissime, que d'une connaissance souvent bien superficielle. Le *CLG* est vu fréquemment, non seulement par les étudiants mais aussi par bien d'enseignants, comme un ouvrage presque impossible à lire. À vrai dire, cette situation n'est sans doute pas fondamentalement

¹⁷² Les données que comporte ce bref aperçu ont été présentées lors du colloque de Genève « Saussure un siècle après », en juin 2001. Le texte a été ensuite publié dans *Le signe et la lettre. Hommage à Michel Arrivé*, L'Harmattan, 2002.

¹⁷³ Mon souhait de rendre hommage à la mémoire de cet homme à la fois savant et doux ne se tarisse pas. Est-ce parce qu'il a consacré toute sa vie à la recherche ? Est-ce parce qu'il encourageait ma recherche à distance au point de m'appeler « mon âme jumelle brésilienne » au sujet de Saussure ? Ou parce qu'il me faut guérir du chagrin de sa disparition la veille de la rencontre où nous nous entretiendrions de linguistique pour la première fois de vive voix ? Y serait pour quelque chose la taille de sa générosité, me faisant parvenir au Brésil son exemplaire personnel de son Edition critique du *CLG*, les volumes étant alors épuisés chez l'éditeur ?

différente de certains aspects de la situation française : si j'ai bien lu le *Saussure* de Claudine Normand, en France aussi on se contente souvent de quelques extraits pour illustrer de succincts exposés.

Pour ma part, je pense avoir des raisons de croire à la possibilité d'une lecture d'ensemble du *CLG*, qui n'est nullement impossible à lire – Claudine Normand, je le suppose, ne serait pas en désaccord avec moi. Il est passionnant pour tout lecteur de Saussure de voir à quel point le *CLG* ne représente pas le tout des recherches du linguiste genevois, même s'il reste sans doute légitime de dire qu'il en constitue la part la plus importante. Les recherches sur la légende germanique, les anagrammes et la glossolalie constituent des parts de l'œuvre de Saussure qui posent de façon aiguë le problème de leur articulation avec le *CLG* et avec les écrits découverts en 1996. Il est en outre de plus en plus indispensable de prendre connaissance des travaux critiques de Godel, Engler, Tullio de Mauro, Komatsu et Wolf ainsi que des travaux d'exégèse d'Engler, Arrivé, Bouquet, Amacker, Kœrner, Normand, Fehr, Starobinski, Sung-Do Kim, Francis Gandon, entre de nombreux autres.

Pour l'instant, au Brésil comme ailleurs, le *CLG* est bien souvent utilisé, tant par les enseignements que par les étudiants, comme une source de recherches faites « en coup de vent » (« relâmpago », dirait-on en portugais), à peu près comme on le faisait il y a une trentaine d'années, à l'époque de la traduction du *CLG* en portugais. On se contente d'y repérer les grandes dichotomies telles que langue *vs* parole, diachronie *vs* synchronie, etc. À ma connaissance, le *CLG* n'a jamais eu, à aucun moment de l'histoire de linguistique brésilienne, la fonction de manifeste qu'il a exercée en France dans les années 70 : qu'on se reporte sur ce point aux pittoresques descriptions de Claudine Normand.

Il y a une grande différence entre la lecture de Saussure en France et celle qui en est faite au Brésil. En France, très (trop ?) souvent, le soupçon est jeté sur une lecture immédiate et naïve du *CLG* dans son édition courante. Au Brésil, rien de tel : les éditions critiques – non traduites – ne sont connues que par un nombre infinitésimal de lecteurs. En outre, il y a très peu de spécialistes brésiliens de Saussure. Les quelques traductions – très bien

reçues – des travaux d'Arrivé, Bouquet, Culler, ne sont malheureusement pas encore assez nombreuses.

En somme, au Brésil comme en beaucoup d'autres lieux, le *CLG* est « l'un des livres les plus cités – et les plus mal connu – de notre époque », pour reprendre ici les mots de Carol Sanders. Pour la plupart des étudiants et enseignants brésiliens de linguistique, le *CLG* n'est même pas préhistorique (comme il l'est souvent en France, encore aujourd'hui). Pour le grand public, mieux, les non-linguistes, le *CLG* n'existe même pas. Quant aux contributions brésiliennes aux recherches saussuriennes, il suffit d'examiner les bibliographies saussuriennes de Rudolf Engler et Konrad Kørner pour les compter sur les doigts d'une seule main. Un autre signe de la presque complète absence de contribution directement brésiliennes aux recherches saussuriennes est que, jusqu'à 1998, aucun auteur brésilien n'avait encore publié dans la revue genevoise de linguistique générale, les *Cahiers Ferdinand de Saussure*. Je peux en tout cas le garantir pour ce qui est de la langue portugaise. À cet égard, la situation du Brésil se distingue de ce qui s'observe non seulement en France et en Suisse, mais aussi en Allemagne, au Japon, en Bulgarie, au Canada, en Corée du Sud, en Italie, en Angleterre, etc. Dans son ensemble, le nombre d'autres dans ces pays est tel qu'il est impossible de les citer ici.

Dans cet état quasi-néant, il est d'autant plus important de signaler les quelques travaux réalisés. Il s'agit essentiellement de publications de Mattoso Camara Jr., *Principios de lingüística geral* (1941) ; Isaac Nicolau Salum, *Préface* à l'édition brésilienne¹⁷⁴ du *CLG* (1969) ; Silvio Elia, *Orientações da lingüística moderna* (1955) ; Castelar de Carvalho, *Para compreender Saussure* (1976) ; Edward Lopes, *Fundamentos da lingüística contemporânea* (1975), *A Identidade e a diferença* (1997).

Je ne parle pas ici des travaux qui citent Saussure, mais qui traitent plus marginalement de sa théorie. Ici règne une relative abondance : c'est qu'il est connu de tous qu'il est difficile de pratiquer la linguistique – et, souvent,

plusieurs autres disciplines – sans au moins alléguer l'influence saussurienne.

Il existe sans doute toutefois une spécificité brésilienne à l'égard de Saussure et du *CLG* : c'est le nombre de textes obstinément – et souvent aveuglement – anti-saussuriens et pro-lacaniens. Ces travaux réduisent la pensée saussurienne aux dichotomies du *CLG* et au paradigme structuraliste, mouvement chronologiquement dépassé, non par Lacan mais « par l'histoire elle-même », comme le dit très bien Yong-Ho Choi dans *Le temps chez Saussure*. Il y a au Brésil, il faut l'avouer, beaucoup d'auteurs qui ne voient le *CLG* que comme un ouvrage « dépassé par Lacan » : on entend souvent dire, de la part de linguistes bien réputés au Brésil, que la seule importance de la théorie de Saussure est la lecture qu'en fait Lacan. Le plus souvent, ces travaux manquent d'une connaissance plus approfondie de l'utilisation par Lacan de l'appareil saussurien¹⁷⁵, par exemple, lors de la mise en place de l'hypothèse lacanienne de « l'inconscient structuré comme un langage ».

¹⁷⁵ Cf. ici même « Les origines saussuriennes du signifiant lacanien », communication présentée au colloque *Linguistique et psychanalyse* (Cerisy, 1998). J'y réédite aussi la traduction de la préface brésilienne de Nicolau Salum au *CLG*.

L'origine saussurienne du signifiant lacanien¹⁷⁶

Une lecture comparative de Saussure et Lacan laisse apparaître une évidence qui, pourtant, ne va de soi si j'ose dire : c'est que personne ne peut mieux lire le second qu'en lisant parallèlement, ou ayant lu préalablement le premier. Aucune autre expérience ne peut démontrer combien la psychanalyse lacanienne doit à linguistique et jusqu'où Lacan puise dans l'appareil théorique saussurien – parfois en s'abstenant de le citer ou en le citant bizarrement.

Outre Lacan, de nombreux autres auteurs de tous les temps ont étudié les rapports entre le langage et l'inconscient, comme le montrent nos travaux. D'ailleurs les bases d'une « *cure de parole* » remontent jusqu'aux saintes écritures. Freud, on le sait, en était un lecteur fêru¹⁷⁷. On retrouve donc chez Freud et d'autres l'intérêt par le langage vis-à-vis de l'inconscient, non

¹⁷⁶ Paru dans *Linguistique et psychanalyse*, M. Arrivé et Cl. Normand (éd.), In press, 2001. Présenté au colloque Cerisy de même intitulé, en 1998, sous le titre « Retour aux origines saussuriennes du signifiant lacanien », il a été sensiblement modifié.

¹⁷⁷ Cf. M. Jejcic, « La présence de la lettre chez Freud », in *Langage et inconscient* 5, 2014. Dans le livre de Jacques 5. 16, par exemple, on lit : « Confessez vos péchés les uns aux autres et priez les uns pour les autres, afin que vous soyez guéris ».

moins au service de la clinique que de la théorie¹⁷⁸. Le colloque « Linguistique et psychanalyse » qui a eu lieu à Cerisy en 1998 est un signe de l'actualité du thème. L'un des responsables de ce colloque s'est considérablement penché sur le sujet¹⁷⁹. Sur les écrits de ce dernier, Jean-Claude Coquet avertit en préface, que Saussure n'est pas si simple ni Lacan si confus, comme on aimerait paresseusement le croire ». Quant à l'auteur préfacé, il comprend que l'origine du signifiant lacanien est pour une large part une conséquence naturelle de l'enracinement véritablement langagier de la psychanalyse lacanienne.

Contrairement aussi à ce que disent certains lecteurs, si l'on peut parler de hiérarchie au sujet des rapports existant entre les théories linguistiques et psychanalytiques, et si l'on peut également se demander qui a été le précurseur de qui, en ce qui concerne, entre autres, l'origine du concept de signifiant, c'est sans aucun doute « la psychanalyse qui demande à la linguistique le matériel dont elle a besoin et non pas le contraire »¹⁸⁰. C'est que tout simplement la linguistique – à condition de la prendre au sens extensif de « réflexion sur le langage » – remonte « à la nuit des temps », alors qu'avec la psychanalyse on ne peut guère reculer, aujourd'hui, au-delà de cent ans.

Cet itinéraire saussuro-lacanien, auquel on est invité, commence bien avant le début. Le début c'est l'année 1896, moment de l'instauration du nom et du concept de psycho-analyse. On ne peut passer sous silence la première occurrence du mot sous cette forme, en français, dans « L'Hérédité et l'étiologie des névroses », de Freud. L'auteur l'a réutilisé postérieurement en allemand dans « Nouvelles observations sur les psychonévroses de défense ». Il faut remonter avant même le début : précisément jusqu'à 1881, lorsque Fräulein Berta, patiente de Joseph Breuer, désigne le traitement

¹⁷⁸ Cf. ici-même « La linguistique aux origines de la psychanalyse », « Les linguistes de Freud : le « cas » Saussure ».

¹⁷⁹ Michel Arrivé, *Linguistique et psychanalyse. Freud, Saussure, Hjelmslev, Lacan et les autres*, Klincksieck, 1986 ; *Langage et inconscient, linguistique et psychanalyse* (1994), Lambert Lucas, 2005 (1^{re} éd. PUF) ; *À la recherche de Ferdinand de Saussure*, PUF, 2007 ; *Le linguiste et l'inconscient*, PUF, 2008.

¹⁸⁰ J.-Cl. Coquet, in Arrivé (1986), « Prefácio », *Linguística e Psicanálise*, Edusp, 1994, p. IX.

qu'elle reçoit comme *talking cure* – « cure de parole » – qui prend par la suite le nom de psycho-analyse¹⁸¹.

Ici l'on peut voir que malgré une histoire qui a surtout produit des différenciations apparentes, on trouve néanmoins entre linguistique et psychanalyse d'irréfutables points de similitude : d'où la possibilité d'un essai de rapprochement. C'est ainsi que le signifiant qui, chez Saussure, est conscient, psychique, mais en relation inséparable avec un signifié, va devenir chez Lacan – et il faut bien avouer qu'au premier abord, c'est fort étonnant – « inconscient » et « matériel », pouvant être équivalent par exemple à un mot, à un discours, voire à un vase manufacturé... ! Il est en outre tout à fait indépendant du signifié. Le signifiant, d'ailleurs, « ne signifie rien », sinon au sens où l'huissier signifie un exploit.

À propos de ces recherches interdisciplinaires, où il s'agit « d'affiner des terminologies, chasser des ambiguïtés, voire essayer des homologations »¹⁸² entre linguistique et psychanalyse – car enfin, elles « ne sont séparées ni par une infranchissable muraille de Chine, ni par une fragile cloison »¹⁸³ – Coquet remarque que cette démarche de la pensée est souvent difficile à suivre, tant de la part du linguiste que de celle du psychanalyste¹⁸⁴.

En se rapportant aux points communs qui unissent linguistique et psychanalyse, Arrivé repère ce fait intéressant que les œuvres de Saussure et Freud ont d'une visée d'après coup d'étroits rapports théoriques, même si les deux penseurs ne se sont pas connus¹⁸⁵.

¹⁸¹ Freud et Breuer, *Études sur l'hystérie*, 1895, p. 21-22; voir aussi Arrivé, 1994, p. XVII, n. 1 et XVIII.

¹⁸² J.-C. Coquet, *op. cit.*, p. XXII.

¹⁸³ Arrivé, p. XXII.

¹⁸⁴ Voir Coquet, *op. cit.*, p. IX.

¹⁸⁵ Freud, pour sa part, a eu assurément connaissance de l'existence du *Cours de linguistique générale* par l'intermédiaire de *La Méthode psychanalytique*, thèse universitaire de Raymond de Saussure, fils de Ferdinand. Dans cette thèse préfacée par Freud, il est explicitement question du *Cours de linguistique générale* (cf. Arrivé, 1994, p. 28). Par cette allusion, il faut l'avouer, assez brève, Raymond de Saussure apparaît comme un parmi les chercheurs qui aient déjà tenu à la question des rapports entre linguistique et psychanalyse. Ferdinand de Saussure de son côté a certainement entendu parler de Freud, par exemple, de la part de son collègue genevois Théodore Flournoy, qui lisait et commentait *L'Interprétation des rêves* dès 1903. Mais à ma connaissance il ne subsiste aucune trace écrite de positions prises par Saussure à l'égard de Freud.

Arrivé commente l'attitude de Lacan au sujet de la rencontre dite paradoxale entre linguistique et psychanalyse, en tant qu'intercesseur après coup entre Saussure et Freud :

Lacan est, à n'en pas douter, au plus haut point conscient de ce côté paradoxal. Il le souligne, parfois explicitement – par le caractère provocateur de certains rapprochements –, le plus souvent de façon indirecte, par certains traits ironiques, polémiques, faussement naïfs, etc., du style qu'il adopte pour présenter les relations que lui paraissent s'imposer [...] ¹⁸⁶

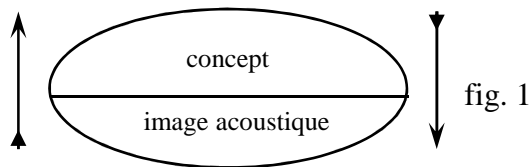
Dans les tous premiers pas d'un essai de lecture saussuro-lacanie, on peut se rendre compte que l'origine saussurienne du signifiant lacanien – conséquence naturelle de l'enracinement langagier de la **psychanalyse**, comme on a vu ci-dessus – est suivie d'un changement d'attitude chez certains dits successeurs de Freud, dont une certaine animosité qui, semble-t-il, ne hantait pas leur maître sur le sujet du rôle du langage vis-à-vis de l'analyse. Freud qui n'a pas ignoré la « magie du mot » :

Nous commençons à comprendre la « magie du mot » [...]. Il n'y a désormais rien d'énigmatique dans l'affirmation selon laquelle la magie du mot peut renvoyer à des phénomènes morbides, particulièrement ceux qui ont comme support des étapes psychiques ¹⁸⁷.

Lacan procède tout autrement. Il emprunte à Saussure le modèle de son concept de signifiant. Rien de plus légitime. Aucune polémique n'aurait lieu non plus s'il a dû adapter ce qu'il emprunte à Saussure pour sa psychanalyse. La polémique s'installe lorsqu'on croit comprendre que Lacan ne reconnaît pas à Saussure ce que sont ses acquis, tout en lui attribuant ce qui ne lui revient pas. Essayons de comprendre de quoi on parle. Le signifiant saussurien, ayant comme contrepartie le signifié dans l'ensemble du signe (voir Engler, 1990, p. 150-151) se présente d'abord sous l'aspect suivant :

¹⁸⁶ *Langage et inconscient, linguistique et psychanalyse*, p. 30.

¹⁸⁷ Freud, in *Résultats, idées, problèmes*, I, PUF, 1984, p. 12 ; Arrivé, *Linguística...*, p. XVIII.



Ensuite, tardivement dans son enseignement, Saussure remplace les notions de *concept* et d'*image acoustique* respectivement par celles de *signifié* et de *signifiant*, sans rien changer à leur place dans le schéma : le signifié reste au dessus, le signifiant au dessous. La ligne qui les sépare n'est rien d'autre que l'indice de leur solidarité et de leur inséparabilité, si l'on peut dire. Les paradoxes saussuriens ? Or en effet, l'ensemble qu'ils constituent – le signe – est l'unité de la langue, support de toute manifestation du langage, par exemple la communication, même si celle-ci n'est pas au centre des préoccupations de Saussure.

Le schéma lacanien, après les altérations opérées, assume la configuration suivante :

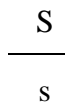


fig. 2

L'aspect ainsi conféré au signe linguistique est tout à fait différent de celui de Saussure – une « monstruosité linguistique » comme dirait Louis Wolfson, « l'étudiant psychotique de langues ». Le souci est que Lacan, semble-t-il, attribuerait hâtivement cette configuration à Saussure comme il apparaît dans le passage qu'on verra ci-dessous.

Nous venons de questionner au début de ce texte l'importance d'une lecture comparative de Saussure et Lacan. Pour avoir une idée des

conséquences d'une lecture exclusivement lacanienne, jetons un coup d'œil sur ses *Écrits* :

Pour pointer l'émergence de la discipline linguistique, nous disons qu'elle tient, comme c'est le cas de toute science au sens moderne, dans le moment constituant d'un algorithme qui la fonde. Cet algorithme est le suivant :

$$\frac{S}{s}$$

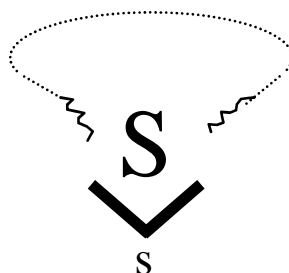
qui se lit : signifiant sur signifié, le sur répondant à la barre qui en sépare les deux étapes. Le signe écrit ainsi mérite d'être attribué à Ferdinand de Saussure, bien qu'il ne se réduise strictement à cette forme en aucun des nombreux schémas sous lesquels il apparaît dans l'impression des leçons diverses des trois cours des années 1906-1907, 1908-1909, 1910-1911, que la pitié d'un groupe de disciples a réunis sous le titre de *Cours de linguistique générale* : publication primordiale à transmettre un enseignement digne de ce nom, c'est-à-dire qu'on ne peut arrêter que sur son propre mouvement. C'est pourquoi il est légitime qu'on lui rende hommage de la formalisation $\frac{S}{s}$ où se caractérise dans la diversité des écoles l'étape moderne de la linguistique. La thématique de cette science est de lors en effet suspendue à la position primordiale du signifiant et du signifié, comme d'ordre distincts et séparés initialement par une barre résistante à la signification. C'est là ce qui rendra possible une étude exacte des liaisons propres au signifiant et de l'ampleur de leur fonction dans la genèse du signifié¹⁸⁸.

On le voit clairement : Lacan procède à une complète révolution du signe linguistique. Les places respectives du signifié (marqué par la minuscule italique) et du *signifiant* (qui bénéficie de la majuscule romaine) sont inversés. La ligne qui les sépare est donnée comme une « barre » franchissable par la métaphore, mais non franchissable par la métonymie. La cellule ovoïde qui enclôt le signe saussurien est supprimée, tout comme les deux flèches de sens opposés. Lacan savait-il qu'en opérant cette suppression, il retrouverait – par cet unique aspect – les schémas originaux de Saussure ? Car les flèches viennent de ses éditeurs...

En comparant le schéma de Saussure à celui de Lacan, on arrive même à imaginer la figure d'un troisième dessin pour représenter cette révolution opérée par Lacan sur le signe linguistique saussurien qui pourrait faire allusion à l'effet de délire et des hallucinations sur les pensées, le langage et

¹⁸⁸ *Écrits*, p. 497.

la langue du psychotique : une sorte d' « explosion » représentée par le morcellement ou l'altération du schéma. On verrait, de façon illustrative, fuir les éléments à travers l'ouverture de l'extrémité inférieure de la cellule : le rôle joué par une barre que, toute en étant très résistante, n'aurait pas pu résister à la force de l'empire du signifiant qui, à son tour, écrase le signifié¹⁸⁹, comme essaye de montrer le schéma que je propose ci-dessous :



Comme tel, ce schéma n'aurait-il pas pu servir aux finalités de Lacan pour représenter le langage caractéristique des manifestations psychopathologiques de l'inconscient ? De ce langage de l'au-delà du code, du système, du discours proprement dit¹⁹⁰, du sens, dont on peut évoquer cette « troisième oreille »¹⁹¹ qui écoute, sensible à sa manière, à ce qui ne se dit pas, ou se dit mal, de travers ?

Mon hypothèse a-t-elle une ombre de pertinence ? Si c'était le cas, elle rendrait compte du fait suivant : plus le signifié se trouve éloigné du signifiant, plus est avancé le degré d'altération langagière vis-à-vis du discours quotidien. Cette altération, pour essayer d'illustrer de façon assez hâtive ici l'hypothèse en question, aurait comme point zéro le mot d'esprit, en passant par les lapsus, l'oubli de nom vers le délire et les hallucinations dans la psychose avérée.

En des termes freudiens,

[...] l'inconscient parle plus d'un dialecte. [...] Alors que la langue gestuelle dans l'hystérie coïncide avec la langue pictographique du rêve, des visions, etc., pour la

¹⁸⁹ Cf. comment Arrivé en parle in *Linguística*, p. 135 et dans *Langage...* p. 95.

¹⁹⁰ Voir Lacan, J., *Le Séminaire V*, surtout p. 9-25.

¹⁹¹ Arrivé dans *Langage...* p. 15.

langue de pensée de la névrose obsessionnelle et de la paraphrénie (*dementia præcox* et *paranoïa*) se présentent des formations idiomatiques particulières que nous pouvons déjà comprendre et mettre en rapport les unes avec les autres¹⁹².

Voici un passage montrant la stupéfaction d'un linguiste interpellé par la clinique et la théorie psychanalytique et tenant à en garder la plus grande distance possible au lieu d'essayer d'en comprendre quelque chose :

Le signe disjoint du signifiant et même opposé à lui, le signifié subordonné au signifiant et séparé de lui par une barre « résistant à la signification » : le pauvre saussurien croit avoir vidé la coupe jusqu'à la lie. Hélas ! Son calvaire n'est pas achevé. Il lui reste à apprendre ce qu'à vrai dire l'algorithme aurait dû lui faire redouter. Oui, chez Lacan, le signifié, « qui fluctue », « glisse sous le signifiant », qui « flotte »¹⁹³.

Rassurez-vous, cher lecteur, cette très succincte tentative de lecture du signifiant chez Saussure et Lacan, avance très rapidement vers sa fin. On n'y a visé qu'un seul but : revenir à l'intérêt de Lacan vers le signe linguistique saussurien et d'en déduire sa théorie d'un signifiant lacanien, que d'après Lacan lui-même n'est pas rien dans le cadre du postulat d'un inconscient structuré comme un langage.

En bref, Lacan, une fois de plus, ne semble pas ici très loin des traces de Freud dont les œuvres depuis *Contribution à la conception des aphasies* jusqu'à l'*Abrégé*, manifestent l'importante place reconnue au langage non moins en termes de la clinique que de la théorie, cela va de soi. En effet, la collaboration entre linguistique et psychanalyse semblait aller de soi chez le dit père de la psychanalyse¹⁹⁴ – si du moins il en était davantage créateur que sa patiente elle-même par la « talking cure ». Il est possible de repérer la réflexion fondatrice sur le langage chez Freud. Dans l'étude sur les aphasies, on y repère d'étroits rapports entre l'appareil de langage et l'appareil psychique¹⁹⁵. Toujours sur le rôle fondamental du langage en psychanalyse,

¹⁹² « L'intérêt de la psychanalyse », in *Résultats, idées, problèmes*, PUF, 1984, p. 200 ; Cf. Arrivé, 1986-1994, p. 20.

¹⁹³ Arrivé, *Langage...*, p. 98.

¹⁹⁴ Cf. « Les linguistes de Freud et le 'cas' Saussure », dans ce recueil.

¹⁹⁵ J'en parle dans « La linguistique aux origines de la psychanalyse », ici-même, m'appuyant sur les sources linguistiques de Freud qui apparaissent dans le travail de Valérie Greenberg, *Freud and his aphasia book*, Cornell University Press, 1997. Voir aussi Arrivé qui « feuillette » Freud à la recherche des références au langage, in *Linguística*, p. XVII-XIX.

Sylvain Auroux (1996) cite le Séminaire III sur *Les psychoses*, où Lacan dit que la psychanalyse devrait être la science du langage habité par le sujet.

En bref, lorsqu'on se débarrasse de la toile d'araignée des querelles personnelles déguisé ou déniées sous le nom de « affreusement difficiles », voire « impossibles » relations entre disciplines, dans lesquelles certains genre de grosses tarentules essayent de nous entraîner, on se rend compte que des travaux passionnants peuvent en sortir. Ici, Lacan, en tant qu'intercesseur après coup entre Saussure et Freud, comme on peut lire dans « Mon enseignement » et non moins intéressant lorsqu'il assume suivre dans les traces de Freud que lorsqu'il en revendique l'émancipation, reste une lecture amusante et non inutile, voire touchante. Est-ce parce qu'il va aussi loin à la recherche des patients, de leur folie, au point de risquer de ne pas en sortir indemne, d'en assimiler leur « langage »¹⁹⁶ ?

¹⁹⁶ Je ne sais pas quel malentendu ou phénomène de « des-écriture » a créé le dernier paragraphe de la 1^{ère} édition de ce texte (2001, In press Éditions). Je m'avais fait parvenir jusqu'au Brésil le *Séminaire V* de Lacan en temps utile, c'est-à-dire entre sa publication en juin 1998 et la réalisation du colloque « Linguistique et psychanalyse (septembre 1998). Ce sont d'autres raisons qui m'ont empêchée de développer des analogies et ou différences entre le schéma saussurien des masses amorphes et le graphe du désir chez Lacan. Tout d'abord les limites strictes d'une communication de colloque, ensuite mes propres limitations d'en faire une analyse satisfaisante. Je me souviens avoir assisté un jour une exposition brillante du graphe par Mauricio Escragnolle à l'université de Nanterre, malheureusement restée inédite à ma connaissance.

*Langage et inconscient chez Freud : représentations de mots et représentations de choses*¹⁹⁷

La visée de cette communication est d'une extrême et sans doute excessive ambition. Le problème qu'elle cherche à poser celui des relations entre langage et inconscient dans la réflexion de Freud est d'une intense difficulté, pour des raisons qui sautent aux yeux de tout lecteur. Elles ont donné lieu à tant de commentaires et de polémiques qu'il sera à peu près inutile de les expliciter. Quant au moyen qui est choisi ici pour l'aborder l'étude des rapports entre *représentations de choses* et *représentations de mots* il est, à première vue, un peu moins inconfortable. Ce n'est sans doute qu'apparence: cette distinction, qui parcourt toute la réflexion de Freud, de 1891 à 1938, est entre toutes délicate. On ne s'en étonnera pas: elle ne fait à vrai dire que poser de façon localisée le problème des relations entre langage et inconscient.

Pour éviter les dérapages mal contrôlés, nous avons choisi de travailler de la façon la plus modeste possible: sur le mode *historique*, précisément *chronologique*, même si cette présentation risque d'entraîner certaines difficultés de compréhension du point de vue théorique. Notre exposé se trouvera donc réparti entre trois sections, qui correspondront à autant d'étapes de la réflexion de Freud:

¹⁹⁷ Paru dans *Marges linguistiques*, n° 7, 2004. En collaboration avec Michel Arrivé. Une version en espagnol par Georgina Gamboa fut publiée dans la revue *Tópicos del Seminario*, 11, « Semiótica y psicoanálisis », Ivan Darrault-Harris (ed.), Benemérita Universidad Autónoma de Puebla, 2004.

1. Première étape. La genèse de la réflexion de Freud dans l'ouvrage de 1891 sur les aphasies.

2. Deuxième étape. Un bref coup d'il sur le statut du mot dans les trois grands ouvrages des années 1900: *L'interprétation des rêves* (1900-1967), *La psychopathologie de la vie quotidienne* (1901-1922) et *Le mot d'esprit dans sa relation à l'inconscient* (1905-1988). Bref coup d'il, avons-nous dit: c'est que le problème mériterait à lui seul un long article. Nous commençons à y travailler.

3. Troisième étape. La distinction des *représentations de mots* et des *représentations de choses* comme fondement de la distinction du (pré)conscient et de l'inconscient dans la *Métapsychologie*, et spécifiquement dans l'article «L'inconscient»(1915b-1988).

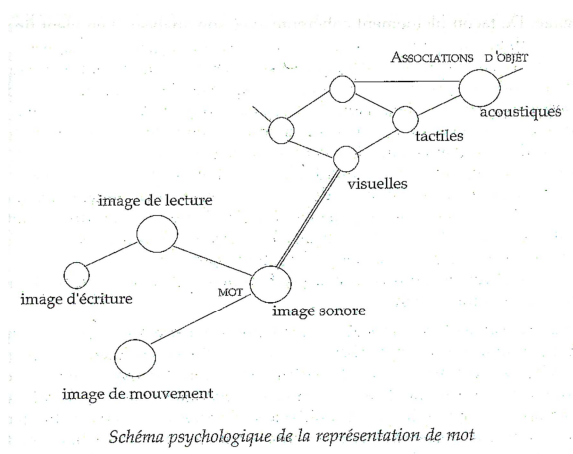
Dans une quatrième étape sera posé le problème de la lecture faite par Lacan de la distinction freudienne et de la fonction qui lui est affectée dans l'opposition du (pré)conscient et de l'inconscient. On ne s'éloignera qu'apparemment de la réflexion de Freud: les perplexités de Lacan sont au plus haut point pertinentes à l'égard du postulat de «l'inconscient structuré comme un langage» et de son éventuel enracinement freudien. On s'apercevra à ce moment que le problème reste près d'un demi-siècle après d'une brûlante actualité. Au moins trois publications récentes le reprennent, d'une façon diversement polémique à l'égard de Lacan: voir André Green, 2002a et b et Alain Coste, 2002. Toutefois, le dernier texte est d'une telle virulence et d'une telle incompréhension, tant à l'égard de Lacan que de plusieurs autres (notamment Pichon), qu'il sera inutile de s'y arrêter.

La genèse de la distinction dans l'ouvrage sur les aphasies (1891-1983)

Nous sommes en 1891. Freud n'a encore que trente-cinq ans. Il est alors, selon ses propres termes, «l'auteur de travaux d'histologie et d'anatomie du cerveau». L'ouvrage qu'il publie en 1891 cherche à décrire «l'appareil de langage» dans le cadre d'une critique de la théorie, alors dominante, de la localisation des fonctions psychiques dont il retient cependant, comme on verra plus bas, certains résultats. Ce qui est particulièrement intéressant du point de vue qui nous intéresse, c'est la volonté affichée par le jeune

médecin de «séparer autant que possible le point de vue psychologique du point de vue anatomique» (p.122). C'est en effet en ce point de sa réflexion qu'apparaît la notion de «représentation de mot». La mise en place qu'en fait Freud montre que pour lui le «mot» est, par définition, une représentation en sorte qu'on ne s'étonnera pas, dans la suite, de voir utilisées de façon souvent indifférente les deux désignations mot (Wort) et représentation de mot (Wortvorstellung) : «Pour la psychologie, le 'mot' est l'unité de base de la fonction de langage, qui s'avère être une représentation complexe, composée d'éléments acoustiques, visuels et kinesthésiques» (p. 123).

S'ensuit une analyse de l'apprentissage du langage, sous tous ses aspects - y compris l'apprentissage de la lecture et de l'écriture. C'est cette exploration qui permet finalement à Freud de faire apparaître le «schéma psychologique de la représentation de mot»



L'analyse se conclut de la façon suivante:

Le mot est donc une représentation complexe, composée des images mentionnées, ou, autrement dit, au mot correspond un processus associatif compliqué où les éléments énumérés d'origine visuelle, acoustique et kinesthésique entrent en relation les uns avec les autres (p. 127).

C'est en ce point qu'apparaît la notion de *signification*: il s'agit précisément de la « liaison du mot avec la 3^ereprésentation d'objet² ». Celle-ci se trouve à son tour définie de la façon suivante:

La représentation d'objet elle-même est par contre [en opposition avec la représentation de mot, MA et IV] un complexe associatif constitué des relations les plus hétérogènes, visuelles, acoustiques, tactiles, kinesthésiques et autres (p. 127).

C'est sur cette conception de la relation entre représentation de mot et représentation de chose que se fonde la typologie freudienne des troubles du langage. De façon pleinement cohérente avec son analyse, il en vient finalement à distinguer trois « classes de troubles du langage » : l'aphasie de « premier ordre, *aphasie verbale*, qui touche les associations entre différents éléments des représentations de mot » ; l'aphasie de deuxième ordre, dite « *aphasie asymbolique*, dans laquelle l'association entre la représentation de mot et la représentation d'objet est perturbée » ; enfin les « *aphasies du 3ème ordre* », qui affectent « la reconnaissance des objets » (p. 128-129). La très importante innovation conceptuelle et terminologique de Freud consiste à déplacer la notion d'asymbolie des aphasies du troisième ordre bizarrement qualifiées avant lui d'« asymboliques » : elles n'affectent en effet que les *représentations de choses*, sans toucher les *représentations de mots* vers les aphasies du deuxième ordre, qui atteignent effectivement les relations entre *représentations de mots* et *représentations de choses*, c'est-à-dire précisément les relations *symboliques*.

On peut retenir pour cette analyse freudienne de la relation entre mots et choses les traits suivants :

1. Pour la représentation de mot, on peut poser, en première approche, que Freud envisage ce qui, depuis Saussure (1916-1972), est désigné comme *signifiant*. On aura remarqué, dans le schéma, la notion d'« image sonore », qui évoque assez précisément celle d'« image acoustique » qui, à peu près à la même époque, apparaît dans les réflexions de Saussure. Mais la différence avec Saussure se creuse très vite : l'« image sonore » n'est pas chez Freud le seul élément constitutif de la représentation de mot. Il y a aussi les « images visuelles », qui se répartissent à leur tour en « images de lecture » et « images d'écriture ». Enfin il y a l'« image de mouvement », image des mouvements corporels (essentiellement, sans doute, ceux des organes de la phonation) qui sont nécessaires à la production du mot. C'est la pluralité de ces images qui rend compte de la possibilité de perturbations entre elles, et par là des *aphasies verbales*.

Une remarque au passage : Freud, en lettré exclusif, ne semble guère se poser la question du statut de la « représentation de mot » pour les sujets pratiquant exclusivement une langue non écrite. C'est tout juste s'il effleure très rapidement le problème de la langue orale, en évoquant le cas des dialectophones (p. 124). Mais les sujets auxquels il pense disposent de l'écriture pour la langue littéraire voisine du dialecte qu'ils pratiquent par

ailleurs. En sorte que finalement la possibilité même d'un mot dépourvu d'image visuelle semble lui être totalement étrangère.

L'ensemble de cette conception de la représentation de mot est à la fois substantialiste et synthétique. Par-là elle s'oppose à peu près totalement à la conception saussurienne, en dépit de l'apparente parenté terminologique signalée plus haut.

2. La représentation de chose. Il n'est pas très aisé de déterminer si Freud pense, en termes linguistiques contemporains, à un référent ou à un signifié. Il semble toutefois qu'on soit plus proche d'un référent perceptuellement saisi plutôt que conceptualisé: ce n'est pas un hasard s'il précise, p. 127, qu'il «limite son raisonnement aux substantifs». C'est ce qui explique que la représentation de chose est présentée comme «ouverte», c'est-à-dire susceptible de donner lieu à de nouvelles approches perceptives, en opposition avec la représentation de mot, qui est donnée comme «fermée».

Où en est l'inconscient dans cette réflexion sur l'appareil de langage? Apparemment, nulle part. On trouve certes dans l'ouvrage plusieurs occurrences de l'adjectif *inconscient*, mais il est pris de façon «descriptive», comme Freud dira plus tard. Et cependant on trouve en un point de la réflexion un passage où semble se dessiner, en creux, quelque chose de non énoncé qu'on est tenté d'interpréter comme une préfiguration de l'inconscient. Au moment où Freud entreprend d'étudier le problème mystérieux des relations entre la «représentation» psychique il n'est pas spécifié ici s'il s'agit de la représentation de mot ou de chose et son «corrélât physiologique», la modification de la cellule nerveuse, il aborde la difficulté de la façon suivante:

Quel est le corrélât physiologique de la représentation simple ou qui réapparaît pour elle-même? Visiblement pas quelque chose qui est au repos, mais plutôt quelque chose qui est de la nature d'un processus. Ce processus n'est pas incompatible avec la localisation. Il part d'un endroit particulier du cortex, et s'étend de là sur tout le reste du cortex cérébral ou bien le long de voies particulières. Lorsqu'il a eu cours, il laisse derrière lui une modification, la possibilité du souvenir. Il est tout à fait douteux que quelque chose de psychique corresponde pareillement à cette modification. Notre conscience ne présente rien de semblable qui, du côté psychique, justifierait le nom d'«image mnésique latente²». Cependant aussi souvent qu'est stimulé le même état du cortex, renaît à nouveau le psychique sous la forme d'une image mnésique (p. 106).

Il faut, pour bien comprendre ce texte difficile, en rapprocher deux phrases. D'une part la proposition négative, qui exclut de la conscience toute possibilité d'«image mnésique latente». Et d'autre part l'assertion positive, qui fait renaître à nouveau le psychique sous la forme d'une «image mnésique»: le lieu de renaissance de cette image, n'est-ce pas l'inconscient, même s'il n'est pas explicitement nommé? Et l'on voit qu'ainsi compris le texte préfigure avec une précision absolue la façon dont seront

décrites, vingt-quatre ans plus tard, les relations entre «mémoire consciente» et «traces mnésiques»:

La mémoire consciente, elle aussi, paraît dépendre totalement du *Pcs*; elle doit être strictement séparée des traces mnésiques dans lesquelles se fixent les expériences vécues de l'*Ics* (1915 b-1988, p. 227).

Le statut du mot dans les trois grands ouvrages des années 1900

Nous nous limiterons à quelques remarques cursives: pour traiter correctement le problème, il faudrait faire un examen exhaustif évidemment disproportionné avec les limites d'un article de toutes les analyses portant sur des mots dans *L'interprétation des rêves* (1900-1967), la *Psychopathologie de la vie quotidienne* (1901-1922) et *Le mot d'esprit dans sa relation à l'inconscient* (1905-1988). Comme nous l'avons indiqué plus haut, ce travail est en cours.

Première remarque: selon toute apparence, la notion de «représentation de mot» n'est pas très fréquemment présente dans les trois textes allégués. Là encore, il faudrait faire un examen exhaustif. Si cette remarque s'avérait pleinement pertinente, elle conforterait l'observation déjà faite plus haut: le mot, le *Wort*, c'est toujours, chez Freud, une représentation de mot, une *Wortvorstellung*.

Seconde remarque: dans les productions de l'inconscient étudiées dans les trois ouvrages, *les mots sont traités comme des choses*. Freud est fortement répétitif sur ce point, il le sera plus encore dans les textes plus tardifs qui seront examinées dans la troisième partie. Citons deux passages de *L'interprétation des rêves*: le premier compare le sort des mots dans le rêve à celui qu'ils subissent dans certaines (psycho)névroses, et l'éclaire par l'attitude des enfants à leur égard:

Les formations de mots dans le rêve ressemblent beaucoup aux formations de mots dans la paranoïa; on en trouve d'ailleurs d'analogues dans l'hystérie et les obsessions. Les enfants traitent parfois les mots comme des objets (p. 262).

Le second passage fait apparaître indirectement entendons par le biais des *représentations d'objets* l'équivalence référentielle entre *mot* et *représentation de mot*:

Le processus de condensation est particulièrement sensible quand il atteint des mots et des noms. Les mots dans le rêve sont fréquemment traités comme des choses, ils sont sujets aux mêmes compositions que les représentations d'objets. Ces sortes de rêves aboutissent à la création de mots comiques et étranges (p. 257, voir aussi «Complément», 1917-1988, p. 251).

Mais qu'en est-il précisément de ce traitement des mots comme des choses? Freud entend précisément par-là que les mots sont soumis aux opérations du processus primaire, celles qui sont propres à l'inconscient, et notamment à ces deux opérations fondamentales que sont la *condensation* (*Verdichtung*) et le *déplacement* (*Verschiebung*). À la fin de *L'interprétation des rêves*, dans le chapitre VII consacré à «La psychologie du rêve», Freud prend précisément un rêve de mot, le célèbre rêve AUTODIDASKER, pour illustrer cette soumission au processus primaire:

L'analyse et, plus nettement encore, la synthèse de rêves qui ne présentent pas de régression en images, par exemple le rêve AUTODIDASKER, montrent l'existence des mêmes procédés de déplacement et de condensation (p. 507-508; voir aussi, dans le «Complément», 1917-1988, p. 252).

Il nous resterait, si nous en avons le temps, à examiner dans le détail les modalités d'application aux mots des deux processus. Nous nous contenterons ici de renvoyer aux textes, et notamment, pour *L'interprétation*, à l'illustre AUTODIDASKER, et, pour la *Psychopathologie* au non moins illustre SIGNORELLI sur l'analyse duquel s'ouvre l'ouvrage. Citons cependant quelques mots de cette description:

Les noms semblent avoir été traités dans ce processus comme le sont les mots d'une proposition qu'on veut transformer en rébus (p. 5).

Le rébus objet fréquent de la réflexion freudienne, par exemple dans *L'interprétation*, p. 241-242 ou 352-353 et *passim*) consiste, comme l'étymologie même du terme le rappelle, à transformer les éléments du mot en autant de choses. C'est à un tel traitement que donne lieu le nom *Signorelli*.

Pour le *Mot d'esprit*, on serait tenté de se référer au peut-être plus illustre encore *famillionnaire*, lui aussi objet de toute l'attention de Lacan: c'est sur son analyse littérale que s'ouvre le *Séminaire V* (1998) sur *Les formations de*

l'inconscient. Mais naturellement il ne faudrait pas négliger les exemples moins spectaculaires, ceux du tout-venant des mots d'esprit, par exemple le jeu de mots franco-anglais *home-roulard* («gâteau roulé»)/*home-rule* (p. 227): l'analyse de Freud montre bien ce qu'il entend par le «traitement des mots comme des choses».

C'est en ce point que se pose une question d'importance: ainsi traités comme des choses, ces mots restent-ils des mots? Tout dépend naturellement du sens qu'on confère au mot *mot* ou plus précisément au mot *Wort*, dont on a aperçu plus haut, avec Lacan, qu'il ne se confond pas tout à fait avec son «équivalent» français *mot*. Ce qui en tout cas s'impose avec évidence, c'est que ces drôles de mots ne sont pas des signes au sens linguistique c'est-à-dire saussurien du mot. L'un d'entre nous (MA) s'est longuement expliqué sur ce point dans son article «Qu'en est-il de l'autonymie chez Freud?» (2002). Il rappelle ici simplement que ces «mots» qui ont subi les opérations du processus primaire en sortent dépourvus et de signifié et de signifiant, à moins naturellement de détourner totalement le sens de ces deux termes. Ainsi les manipulations substantielles auquel donne lieu le matériau phonique d'AUTODIDASKER (parmi lesquelles l'anagramme) et les associations multiples et pluridirectionnelles auxquelles donnent lieu les apparences de son contenu déconstruisent totalement tout concept linguistique. Les objets langagiers et spécifiquement saussuriens auxquels ils peuvent faire penser sont ceux qui donnent lieu aux manipulations anagrammatiques (Starobinski, 1971 et Gandon, 2002) : on sait qu'ils ont fort peu de rapports avec les concepts mis en place dans le *Cours de linguistique générale*.

Reste une ultime question: ces «mots» des formations de l'inconscient, d'où viennent-ils? Il faut garder constamment en mémoire ce problème. On cherchera à y répondre dans la troisième étape.

Représentations de mots et représentations de choses dans «L'inconscient» (1915 b-1988)

L'a-t-on suffisamment remarqué? Nous n'en sommes pas certains. La construction de l'article très hardiment intitulé «L'inconscient» est assez bizarre. Sur les sept paragraphes, les six premiers, de longueur à peu près

égale, sont brefs: 29 pages en tout, soit moins de 5 pages en moyenne pour chacun. Le dernier est beaucoup plus long: solennellement intitulé « L'identification de l'inconscient », il comporte neuf pages à lui seul, dont les six premières sont consacrées à la description clinique de cas de schizophrénie. Cette structure apparemment déséquilibrée s'explique par la relation instituée entre les six premiers paragraphes et le dernier:

Voilà, tel que nous l'avons regroupé dans les discussions précédentes, tout ce qui peut être à peu près énoncé sur l'*Ics*, tant qu'on se contente de puiser dans ce qu'on connaît de la vie de rêve et des névroses de transfert. Cela n'est certes pas beaucoup, donne par endroits l'impression d'être non clarifié et déroutant, et surtout fait regretter qu'il ne soit pas possible d'ordonner l'*Ics* à un contexte déjà connu ou de l'y insérer dans une série. Seule l'analyse d'une des affections que nous nommons psychonévroses narcissiques promet de nous fournir des conceptions grâce auxquelles l'énigmatique *Ics* sera approché de nous et rendu, pour ainsi dire, saisissable (p. 234).

Ainsi, l'ultime paragraphe est donné, par ces lignes qui l'inaugurent, comme fournissant la clef des énigmes posées par les six premiers. Anticipons: cette clef sera constituée par l'affectation différente des représentations de mots et de choses aux deux domaines du (pré)conscient et de l'inconscient. À l'inconscient, les représentations de choses, seules. Au (pré)conscient, les représentations de choses et leur relations aux représentations de mots. On voit à quel point le problème du langage est central dans la mise en place même de l'opposition entre (pré)conscient et inconscient. On verra de surcroît que cette affectation différente des deux types de représentations aux deux systèmes s'opère sur le critère des comportements langagiers des sujets schizophrènes: c'est dire à quel point la prise en compte du langage est doublement déterminante dans la construction de la première topique, même si, comme on vient sans doute de l'apercevoir dès cette anticipation, le critère intervient d'une façon peut-être un peu déconcertante: Lacan le dira de la façon la plus explicite, comme on verra dans la quatrième étape.

Les six premiers paragraphes de l'article énumèrent les paradoxes et les difficultés que fait apparaître la mise en place même du concept d'inconscient. Sans la moindre intention provocatrice on sait que Freud ne donne pas dans cette coquetterie-là, l'auteur fait patiemment l'inventaire de tous les traits qui rendent le concept d'inconscient difficile à saisir. Ainsi il

s'ingénie à expliquer comment un sentiment peut être inconscient, en dépit du caractère «déconcertant» c'est son mot d'une expression telle que « conscience de culpabilité inconsciente» (p. 216). Plus bas, il résume sans concession «les propriétés particulières du système *Ics*»:

Résumons: absence de contradiction, processus primaire (mobilité des investissements), atemporalité et remplacement de la réalité extérieure par la réalité psychique sont les caractères que nous pouvons nous attendre à trouver dans les processus appartenant au système *Ics* (p. 226).

Il ne serait pas difficile de noter d'emblée le caractère langagier de deux au moins de ces quatre caractères (la non-contradiction, génératrice de l'absence de négation, et l'atemporalité) et peut-être des deux autres. Mais ce n'est pas ce point qui nous retient dans le cadre de cet article.

Survient enfin le dernier paragraphe. D'une façon fort inattendue, Freud recourt à l'examen de la schizophrénie de Bleuler, non toutefois sans préciser à vrai dire un peu plus bas dans l'article qu'il ne fait appel à elle «que dans la mesure où cela nous semble indispensable à la prise de connaissance générale de l'*Ics*» (p. 241). Qu'en est-il de cette «psychonévrose» dans l'analyse que Freud en donne après Abraham? Deux traits sont particulièrement distinctifs par rapport aux névroses de transfert, et Freud les pose d'emblée avec une grande fermeté:

1. L'abandon de tout investissement d'objet;
2. La manifestation consciente de phénomènes qui, dans les névroses, n'apparaissent que sous l'effet de l'analyse (p. 235).

Mais c'est par une «voie insoupçonnée» (*ibid.*) que se poursuit l'argumentation: celle du comportement langagier des schizophrènes:

Chez les schizophrènes, on observe, surtout dans les stades initiaux si instructifs, nombre de modifications du langage dont certaines méritent d'être considérées d'un point de vue déterminé (p. 235).

Pour caractériser ces modifications, Freud commence par noter le caractère «maniéré», «recherché» du mode d'expression des schizophrènes (*ibid.*). Il reste toutefois imprécis sur les aspects que prend ce maniérisme:

sans doute faut-il comprendre qu'il désigne de cette façon l'effet produit par les procédés formels et sémantiques mis en œuvre par les schizophrènes. Les exemples utilisés par Freud sont devenus célèbres: c'est d'une part l'histoire du «renverseur d'yeux» (p. 236-237) où la relation à l'il a pris la fonction de substitut d'un contenu tout entier d'autre part celle des mailles distendues des chaussettes, explicitement données par le sujet pour «symboles de l'ouverture sexuée féminine» (p. 238-239). Les traits retenus par Freud pour l'interprétation de ces pratiques langagières sont au nombre de deux: elles se caractérisent d'abord par le fait qu' «une relation aux organes du corps ou aux innervations du corps passe souvent au premier plan» (p. 235).

Toutefois, ce premier aspect est donné comme moins important que le second, qui donne lieu à la description suivante:

Dans la schizophrénie, les mots sont soumis au même procès qui, des pensées du rêve latente, fait les images du rêve et que nous avons appelé le processus primaire psychique. Ils sont condensés et transfèrent les uns aux autres leurs investissements sans reste, par déplacement; le procès peut aller si loin qu'un seul mot, apte à cela du fait de multiples relations, assume la vicariance de toute une chaîne de pensées» (p. 237).

La comparaison avec le rêve doit toutefois être prise avec prudence. Dans le rêve, c'est en tant que *choses* que les *mots* sont soumis aux opérations du processus primaire: ils ont été en effet préalablement ramenés au statut de choses. Dans la schizophrénie au contraire, c'est bien en tant que *mots* qu'ils sont sujets au processus primaire: Freud s'explique de façon absolument nette sur ce point dans le «Complément métapsychologique à la doctrine du rêve»:

Dans cette dernière [la schizophrénie, MA et IV], ce sont les mots eux-mêmes, dans lesquels était exprimée la pensée préconsciente, qui deviennent objets de l'élaboration par le processus primaire; dans le rêve, ce ne sont pas les mots, mais les représentations de choses auxquelles les mots ont été ramenés (1917-1988, p. 252).

Ainsi, la schizophrénie confère la prédominance à la relation de mot sur la relation de chose. Pour reprendre la «formule cynique» par laquelle Freud commente l'exemple de l'homme aux chaussettes, «un trou est un trou» (p. 239). Comprenons évidemment que le mot *trou* reste identique à

lui-même, quelles que soient les différences qui séparent les «choses» qu'il peut venir à désigner.

C'est en ce point que s'opère, de façon fulgurante, la dernière étape du raisonnement freudien. Il suffit en effet de rappeler les deux données mises en place au début de l'argumentation : abandon de l'investissement d'objet et manifestations conscientes de phénomènes inconscients pour faire apparaître d'abord une donnée spécifique à la schizophrénie: si les investissements d'objets sont abandonnés, «l'investissement des représentations de mots des objets est maintenu» (p. 239). S'ensuit immédiatement une conclusion qui, dépassant l'exemple de la schizophrénie, prend une portée générale:

Le système *Ics* contient les investissements de choses des objets, les premiers et véritables investissements d'objet; le système *Pcs* apparaît, du fait que cette représentation de chose est surinvestie de par la connexion avec les représentations de mots lui correspondant (p. 240).

On l'a compris: c'est cette différence entre les représentations inconsciente et préconsciente qui constitue le trait distinctif entre les deux systèmes.

Avant de nous engager dans notre 4^{ème} et dernière étape, il convient d'ajouter deux remarques, l'une de caractère théorique, l'autre de caractère historique.

La remarque théorique tient dans l'apparente discordance entre deux propositions simultanément présentes dans l'argumentation de Freud. D'un côté, les représentations de mots sont absentes de l'inconscient. Mais d'autre part les productions de l'inconscient : rêves, actes manqués, etc regorgent de mots. D'où viennent-ils? La question a déjà été aperçue à la fin de la deuxième étape. Freud lui donne, à propos de l'exemple du rêve, une réponse fulgurante:

Mots et paroles ne sont pas, dans le contenu du rêve, des néo-formations, mais des formations reprenant des paroles du jour précédant le rêve (ou toutes autres impressions fraîches, également à propos de choses lues) («Compléments», 1917-1988, p. 251).

Ainsi les mots du rêve ne sont pas produits par l'inconscient, mais sont le résidu du processus de régression des restes diurnes préconscients.

La remarque historique tient dans le fait que Freud, à partir de 1915, semble bien s'être tenu définitivement à cette méthode d'«identification» de l'inconscient: en 1938, dans *L'abrégé de psychanalyse*, il retient la «fonction du langage» comme génératrice de l'opposition entre processus conscients et inconscients (1946-1975, p. 25).

Lacan aux prises avec «L'inconscient»

On le comprend aisément: l'exclusion des représentations de mots de l'inconscient fait problème pour Lacan, précisément dans la mesure où elle semble prendre à contre-pied le postulat fondamental de l'«inconscient structuré comme un langage». Il allègue explicitement le passage de «L'inconscient» qui vient d'être analysé:

Ce passage[s] paraît faire objection à l'accent que je mets sur l'articulation signifiante comme donnant la véritable structure de l'inconscient. [II] a l'air d'aller là-contre, en opposant la *Sachvorstellung* [représentation de chose] comme appartenant à l'inconscient, à la *Wortvorstellung*, comme appartenant au préconscient (*Séminaire VII, L'éthique de la psychanalyse*, [1959-1960], 1986, p. 56).

On sent au style de Lacan l'embarras dans lequel le met la position de Freud, qu'il a lue de façon parfaitement pertinente: on aura remarqué l'appel répétitif au *paraître* (par les trois verbes *paraître*, *avoir l'air*, *sembler*). C'est l'un des modes fréquents de l'argumentation lacanienne quand il veut récupérer au moins partiellement la position critiquée. Reste naturellement le contenu qu'il faut donner à cet essai de récupération. Lacan procède en deux temps. Il commence par raisonner autour de la différence entre les deux noms allemands de la *chose*: *das Ding* et *die Sache*. Il faudrait, certes, étudier dans le détail cette répartition des deux termes dans le texte freudien: travail philologique délicat, et qui dépasse les limites d'un article. Il n'est cependant pas impossible que les interprétations de Lacan soient peut-être quelque peu aventureuses.

L'essentiel, à vrai dire, n'est sans doute pas là. Dans le second moment de son argumentation, Lacan renvoie le lecteur de «L'inconscient» il le suppose aussi étonné que lui au texte qui le précède dans la *Métapsychologie*: l'article sur « Le refoulement » (1915 a-1988). Il formule alors avec la plus grande fermeté l'observation suivante:

Tout ce qui précède me paraît ne pouvoir aller que dans un seul sens, c'est à savoir que tout ce sur quoi opère la *Verdrängung* [le refoulement, MA et VL], ce sont des signifiants. C'est autour d'une relation du sujet au signifiant que s'organise la position fondamentale du refoulement (p. 57).

Faut-il le dire? On est ici en présence d'un des problèmes les plus difficiles de la réflexion de Lacan dans son articulation avec celle de Freud: est-il légitime de poser que l'objet du refoulement, c'est le signifiant? C'est-à-dire l'objet exclusivement défini comme «ce qui représente le sujet pour un autre signifiant»? On ne s'étonnera pas de voir les deux modestes linguistes qui osent ces remarques esquiver le problème qui échappe à leur compétence, à supposer d'ailleurs qu'il relève de la compétence de tel ou tels. Ils se contenteront de remarquer que si l'analyse de Lacan est exacte, elle a pour résultat immédiat de rendre totalement inopportun l'étonnement du lecteur y compris ce lecteur privilégié que fut Lacan devant le geste opéré par Freud dans «L'inconscient». Car il est vrai qu'il exclut les «représentations de mots» de l'inconscient. Mais le signifiant ne se confond pas avec ces «représentations de mots». Autrement dit la contradiction entre les deux conceptions n'est qu'apparente. À vrai dire d'ailleurs Lacan le dit presque, quoique de façon un peu indirecte, et peut-être sans marquer de façon suffisamment explicite la distinction à établir entre *représentation de mot* et *signifiant*:

[...] à donner la solution qu'il semble proposer en opposant la *Wortvorstellung* à la *Sachvorstellung*, il y a une difficulté, une impasse, que Freud lui-même souligne, et qui s'explique par l'état de la linguistique à son époque. Il a néanmoins admirablement compris et formulé la distinction à faire entre l'opération du langage comme fonction, à savoir au moment où elle s'articule et joue en effet un rôle essentiel dans le préconscient, et la structure du langage, selon laquelle s'ordonnent les éléments mis en jeu dans l'inconscient (p. 57)

On l'aperçoit: les représentations de mots interviennent dans l'«opération du langage» hasardons: *dans l'énonciation*, c'est-à-dire l'énonciation consciente, celle qui a pour sujet le *je*. Il n'y a pas lieu de s'étonner qu'elles soient absentes de l'inconscient, qui structure ses éléments les signifiants sur le modèle d'un langage. Mais ces éléments ne sont pas nécessairement des mots, ils le sont même rarement: il faut et il suffit, pour qu'ils accèdent au statut de signifiant, qu'ils soient unis par des relations du type de celles qui fonctionnent dans un langage. Il n'y a donc aucune incompatibilité, sur

ce point, entre l'enseignement de Freud et celui de Lacan. C'est ce que n'ont pas vu ou n'ont pas voulu voir? André Green et Alain Costes, entre plusieurs autres.

Reste à savoir si de ce langage-là il n'y a pas *aussi* une énonciation: «l'inconscient, ça parle», comme dit Lacan dans *Télévision* (1973, p. 16). Mais de cette énonciation-là le sujet n'est plus le *je* du discours. C'est le sujet de l'inconscient. Resterait à se demander comment il parle, ce sujet-là. Cela nous ferait tomber dans un autre problème, plus compliqué encore. Au point de nous conduire non à une prochaine communication, mais à une interminable méditation.

Annexe 4

Traduction

Préface à l'édition brésilienne du Cours de linguistique générale,

par Isaac Nicolau Salum

Traduction par Izabel Vilela, dédiée à *Rudolf Engler,*

en hommage à son septantième anniversaire¹⁹⁸.

Nous donnons ici la traduction en français de la préface à l'édition brésilienne du *Cours de linguistique générale* de Ferdinand de Saussure (S. Paulo, éd. Cultrix, 1970), actuellement sur sa vingt-huitième édition. Le *Cours* a été traduit au Brésil par José Paulo Paes (1926-1998), Izidoro Blikstein (1938) – professeurs à l'Université de São Paulo – et Antonio Chelini. Le regretté Paes est auteur aussi de nombreux ouvrages en poésie, critique littéraire, théorie de la traduction et traducteur de Kavàfi, Sterne, entre autres. Le préfacier Isaac Nicolau Salum (1913-1993), lui aussi professeur à l'Université de São Paulo est l'un des pionniers des études linguistiques au Brésil¹⁹⁹. Cette préface présente une brève vision sur Saussure et le saussurisme, ainsi que l'accueil réservé au *CLG* à l'époque au Brésil.

Cette traduction fait partie de mes travaux en tant que divulgatrice du saussurisme au Brésil. Y prennent part également, entre autres, un livre que

¹⁹⁸ Paru dans les *Cahiers Ferdinand de Saussure* 55, 2002.

¹⁹⁹ Izidoro Blikstein a publié un article en son hommage dans le n° 20 (déc 93-fev 94) de la *Revista da USP*.

j'avais écrit pour mon Master, intitulé « Um olhar sobre Saussure e suas relações com a psicanálise » et, quelques articles publiés au Brésil et en Europe.

Ces mots introductifs à l'édition brésilienne du *Cours de linguistique générale* n'ont pas la prétention d'exposer ou de discuter les doctrines linguistiques de Ferdinand de Saussure, ni, non plus, de présenter la version brésilienne en ce qu'elle signifie comme transposition du texte français. Au contraire, ces mots envisagent une tâche beaucoup plus modeste, mais, peut-être, plus utile au lecteur brésilien, à l'étudiant en Lettres ou simplement à l'amateur, intéressé par la Linguistique : fournir des renseignements sur le célèbre linguiste suisse, sur son ouvrage et indiquer quelques sources pour l'étude des grandes antinomies saussuriennes, encore à l'ordre du jour, un demi-siècle après la première édition du *Cours*, quoique suscitant encore aujourd'hui des dialogues plus ou moins férus.

La première édition du *Cours* date de 1916, et est, comme on sait, une « œuvre posthume », puisque Saussure est décédé le 22 février 1913. La version brésilienne paraît donc avec 54 ans de retard. Mais de ce point de vue nous ne sommes point les seuls. Le *Cours de linguistique générale* n'a pas été un *best-seller*. Mais c'est en français qu'il a été connu en Europe et en Amérique. La première édition française, de 1916, comptait 337 pages ; les suivantes, celles de 1922, 1931, 1949, 1955, 1962... et 1969 ont 331 pages. Il est cependant remarquable d'y voir à quel point les délais entre les éditions augmentent, notamment jusqu'à la quatrième, de 1949, et comment ils se réduisent, après, à des délais réguliers de 7 ans, ce qui montre que même l'édition française a vu sa popularité augmentée pendant les deux dernières décades.

Un coup d'œil sur les traductions est vraiment éclairant. La première a été la version japonaise de H. Kobayashi, de 1928, rééditée en 1940, 1941 et 1950. Ensuite c'est le tour de l'allemande de H. Lommel, en 1931, après la russe, de H. M. Suxotin, en 1933. L'une l'a fait connaître dans l'orient,

l'autre dans le monde germanique (et nordique) et la troisième dans le monde slave. La version espagnole, d'Amado Alonso, enrichie d'une excellente préface de 23 pages, est parue en 1945, suivie des éditions de 1955, 1959, 1961, 1965 et 1967 dans une dure compétition les éditions françaises. Ce sont les éditions françaises et espagnoles les plus grandes responsables de la divulgation du *Cours* dans le monde roman. La version anglaise de Wade Baskin, parue à N. York, Toronto et Londres, est de 1959. La polonaise est de 1961, et la hongroise, de 1967.

En 1967 a paru l'excellente version italienne de Tullio de Mauro, traduction sûre et fidèle, mais spécialement remarquable pour ses 23 pages introductives et pour les 202 pages qui suivent le texte, en une extraordinaire richesse d'informations sur Saussure et sur le *Cours*, avec 305 notes concernant le texte et une bibliographie de 15 pages (à peu près 400 titres)²⁰⁰. Tullio de Mauro, par cette édition mérite de recevoir la gratitude de tous ceux qui s'intéressent à la Linguistique moderne²⁰¹.

Mais la fréquence des rééditions et des traductions du *Cours* lors de cette décennie qui vient de se terminer annonçait que c'était déjà le moment de faire apparaître une version brésilienne de cet ouvrage dont l'intérêt grandit avec l'extraordinaire force éprouvée par les études linguistiques tant chez nous que partout dans le monde. On a déjà dit, et avec raison, que la Linguistique est aujourd'hui la « vedette » des sciences humaines. De surcroît, les changements des curriculum de nos lycées (*curso médio*) de ces dernières années empêchent qu'un pourcentage important lycéens et d'étudiants suivant le cours supérieur puissent lire Saussure en français. Il est vrai qu'il reste encore la version espagnole, d'ailleurs excellente, par le prologue éclairant d'Amado. Mais maintenant, l'intérêt public pour Saussure grandit, et une édition brésilienne devient nécessaire de façon à répondre aux exigences des universités brésiliennes.

²⁰⁰ Ferdinand de Saussure, *Corso di linguistica generale – Introduzione, traduzione e commento* di Tullio de Mauro. Editori Laterza, Bari, 1967, pp. XXIII + 488 pp.

²⁰¹ Les pp. V-XXIII présentent une excellente introduction, et les pp. 3-282 présentent une version bien fidèle du texte. De la p. 285 à 335 se trouvent se trouvent d'abondants renseignements sur Saussure et sur le *Cours* ; de la page 356 à 360 sont examinées les relations entre Saussure et Noreen. Suivent, pp. 363-452, 305 des notes, quelques-unes bien longues. Les pp. 445-470 apportent à peu près 400 titres bibliographiques, certains généraux, d'autres spécialement liés à Saussure et au *Cours*. Les autres comptent les tables de matières.

S'il est vrai que la linguistique moderne vit un moment de franche ébullition, lorsque des coryphées de théories linguistiques dans une évolution rapide de pensée et d'investigations se surpassent eux-mêmes, quand ils ne sont pas surpassés par leurs disciples, le *Cours de linguistique générale* est un livre classique. N'étant pas une « bible » de la linguistique moderne, en donnant le dernier mot sur les faits, il est pourtant le point initial d'une problématique qui reste à l'ordre du jour.

Jamais Saussure n'a été si présent qu'en cette décade, dans laquelle il est parfois nommé « dépassé ». Il n'y a, cependant, qu'une manière de le dépasser : le lire, repenser, entre autres, les problèmes qu'il a posés, par exemple, dans ses célèbres dichotomies : langue et parole, diachronie et synchronie, signifiant et signifié, relations associatives (paradigmatique) et syntagmatique, identité et opposition etc.

Il est certain que si la linguistique américaine moderne a surgi sans contribution spéciale de Saussure, ce n'est, pourtant, pas sans étonnement que l'on voit l'onde de silence de la part de presque la totalité des linguistes américains par rapport au *Cours*. Bloomfield, en faisant en 1922 le compte rendu de *Language* de Sapir, appelle le *Cours* « un fondement théorique de la plus récente tendance des études linguistiques », en répétant ce jugement lorsqu'il fait le compte rendu du *Cours* lui-même, en 1924. En 1926 il parle encore de sa « dette idéale » à Saussure et à Sapir, mais ne cite pas le *Cours* dans la bibliographie de son *Language* en 1933²⁰².

Comment la linguistique américaine a eu un développement spécifique, cela se comprend. Mais il est convenable que dans une édition brésilienne du *Cours*, on repère le fait, pour que nos étudiants ne soient pas tentés de le « surpasser » sans l'avoir même lu directement. Il est bien vrai qu'entre nous, il semble que, au contraire, ce qui se passe c'est plutôt une

²⁰² Cf. De Mauro, *Corso*, p. 339. De Mauro rappelle quelques exceptions – (1) « l'un des meilleurs essais d'ensemble sur Saussure est de R. S. Wells, « *De Saussure's System of Linguistics* », in *Word*, III, 1947, pp. 1-31 : – (2) J. T. Waterman, « Ferdinand de Saussure. Forerunner of Modern Structuralism », in *Modern Language Journal*, 40 (1956), pp. 307-309 ; – (3) Chomsky, « Current Issues in Linguistic Theory », in J. A. Fodor, J. J. Katz, *The Structure of Language. Readings in Philosophy of Language*, Englewood Cliffs, N. J., 1964, pp. 52, 53, 59 et sv. Et 86. (voir *Corso*, pp. 339-340, et *Bibl.*, pp. 470 et 457).

hypervalorisation du Cours en en faisant *la*²⁰³ source de « recherche ». Parfois, en demandant à des étudiants qui ont déjà obtenu leur examen en Linguistique, s'ils ont déjà lu Saussure, on obtient la réponse sincère qu'ils « y ont fait des recherches ». Et à la question sur ce qu'ils veulent dire par « recherche sur Saussure », ils répondent que cela veut dire qu'ils ont simplement lu ce qui porte sur « langue et parole » !

Néanmoins, on ne peut pas aujourd'hui se refuser de reconnaître que le *Cours* suscite une série interminable de questions. Parce que, en ce qui le concerne, Saussure – autant que Jésus et Socrate – est reçu de seconde main. On connaît Socrate par ce que Xénophon et Platon ont écrit comme étant de lui. Le premier était trop peu philosophe pour le comprendre, et le deuxième l'était trop pour ne pas le supplanter. Ils lui ont donc tous deux apporté des altérations. Jésus n'a rien écrit sauf sur le sable : ses enseignements sont ceux qui nous ont été transmis par ses disciples, dont quelques-uns n'ont pas été témoins oculaires.

Il en va de même pour le *Cours* de Saussure. Pour commencer les Cours de linguistique générale qu'il a donnés à l'Université de Genève ont été au nombre de trois :

Premier cours – du 16 janvier au 3 juillet 1907, avec six élèves inscrits, parmi eux Riedlinger et Louis Caille. Le sujet fondamental de ce cours a été « Phonologie, c'est-à-dire, phonétique physiologique (*Lautphysiologie*), Linguistique évolutive, changements phonétiques et analogiques, rapports entre les unités perçues par le sujet parlant dans la synchronie (analyse subjective) et les racines, suffixes et d'autres unités isolées de la grammaire historique (analyse objective), l'étymologie populaire, problèmes de reconstructions ». Les éditeurs ont mis ces éléments en appendices et dans les derniers chapitres.

Deuxième cours – de la première semaine de novembre 1908 au 24 juillet 1909, avec onze élèves immatriculés, parmi eux A. Riedlinger, Léopold Gautier, F. Bouchardy, E. Constantin. La matière de ce cours a été le « rapport entre la théorie du signe et la théorie de la langue, les définitions

²⁰³ C'est le traducteur qui souligne.

de système, d'unité, d'identité et de valeur linguistique. C'est de là qu'on déduit l'existence des deux différentes perspectives méthodologiques dans lesquelles se trouve l'étude des faits linguistiques : la description synchronique et la diachronique ». Saussure se montre plusieurs fois insatisfait au sujet de ses acquis.

Troisième cours – du 28 octobre de 1910 à juillet 1911, avec douze élèves immatriculés, entre lesquels G. Dégaillier, F. Joseph, Mme. Secheyaye, E. Constantin et Paul-F. Regard. Comme matière, il « intègre dans l'ordre déductif du second cours la richesse analytique du premier ». Au début on développe le thème « des langues » ce qui veut dire, la Linguistique externe : on part des langues pour arriver à la « langue », dans son universalité et, ensuite, à l' « exercice » et à la faculté du langage chez les individus »²⁰⁴.

Les éditeurs du Cours – Charles Bally, Albert Secheyaye, avec la collaboration de A. Riedlinger – ont pu compter uniquement sur les notes de L. Caille, L. Gautier, Paul Regard, Mme A. Secheyaye, George Dégaillier, Francis Joseph, et les notes de Riedlinger²⁰⁵. Et, tel qu'il a été édité, systématisé et organisé par les trois illustres disciples de Saussure, le livre présente plusieurs problèmes critiques.

- 1) Saussure n'était pas content du développement de la matière. Il n'avait pas seulement à y inclure des matières liées aux langues indo-européennes de façon à accomplir le programme²⁰⁶, mais il se sentait lui-même limité par la compréhension des étudiants, et parce qu'il ne considérait pas ses idées comme définitives. Voilà ce qu'il dit à L. Gautier :

Je me trouve placé devant un dilemme : ou bien exposer le sujet dans toute sa complexité et avouer tous mes doutes, ce qui ne peut convenir pour un cours qui doit être matière à examen. Ou bien faire quelque chose de simplifié, mieux adapté à un

²⁰⁴ N'ayant pas accès direct à l'ouvrage de R. Godel, *Les sources manuscrites du Cours de linguistique générale de Ferdinand de Saussure*, Geneva – Paris, Droz, 1957, je résume le commentaire qu'en fait De Mauro dans son *Corso*, pp. 320-321, et de ce que dit R. Godel lui-même dans les *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 16 (1958-1959), pp. 22-23.

²⁰⁵ Cf. « Préface de la première édition », p. 8 (3^e éd.), 3^e paragraphe.

²⁰⁶ Cf. Préface, p. 7, 1^{er} paragraphe (fin).

auditoire d'étudiants qui ne sont pas linguistes. Mais à chaque pas, je me trouve arrêté par des scrupules²⁰⁷.

- 2) Les notes prises par les étudiants allaient difficilement correspondre *ipsis verbis* aux paroles du maître. Comme le repère R. Godel, « ce sont des notes d'étudiants, et ces notes ne sont qu'un reflet plus ou moins clair de l'exposition orale »²⁰⁸.
- 3) En ce qui concerne ces deux déformations vis-à-vis de la pensée de Saussure – celle opérée par lui-même de façon à rendre la matière plus simple pour les élèves et celle opérée par ses éditeurs lorsqu'ils prenaient des notes approximativement – il faut mentionner aussi que l'organisation de la matière a été faite par deux disciples, illustres, mais qui ont déclaré de ne pas avoir été présents aux cours²⁰⁹. On peut y ajouter aussi comme trace anecdotique que la phrase finale du Cours tellement cité – « la linguistique a pour unique et véritable objet la langue envisagée en elle-même et pour elle-même » – n'est pas de Saussure, mais des éditeurs²¹⁰.

Voilà un problème critique à triple complication. Un problème critique aussi grave que celui de l'exégèse platonique et, également, le problème synoptique des Evangiles. Naturellement, les notes des disciples de Saussure ont été prises de son vivant, à temps, telle que chacun pouvait les prendre.

Les éditeurs attendaient beaucoup des notes de Saussure. Mme de Saussure ne leur en a pas refusé l'accès. Cependant,

Grande fut notre déception : nous ne trouvâmes rien ou presque rien, qui correspondît aux cahiers de ses disciples ; F. de Saussure détruisait à mesure les brouillons hâtifs qu'il traçait au jour le jour, l'esquisse de son exposé !²¹¹

En plus, ayant réuni les notes de sept ou huit disciples, plusieurs autres leur ont échappé ; elles ont été éditées après par Robert Godel dans des numéros successifs des Cahiers Ferdinand de Saussure et, après, lors de la

²⁰⁷ *Les sources manuscrites*, p. 30, *apud* De Mauro, *Corso*, p. 321.

²⁰⁸ *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 15 (1957), p. 3.

²⁰⁹ Cf. Préface, p. 8, 2^e paragraphe.

²¹⁰ *Cours*, p. 317. R. Godel, *Les sources manuscrites*, pp. 119 et 181, De Mauro, *Corso*, p. 451 (note 305 *in initio*).

²¹¹ *Cours*, Préface, pp. 7-8.

publication déjà citée ailleurs – *Les sources manuscrites du Cours de linguistique générale de Ferdinand de Saussure* – que Benveniste, lors d'une conférence présentée à Genève le 22 février 1963, lors de la fête du cinquantenaire de la mort de Saussure, a nommé « bel et bien important ouvrage »²¹².

La publication des cahiers Ferdinand de Saussure commence en 1941. Mais la publication des notes inédites de Saussure ainsi que d'autres sources du Cours n'y ont paru que depuis 1954, à partir du n° 12, publiées par Robert Godel :

- 1) « Notes inédites de Ferdinand de Saussure ». Ce sont 23 notes brèves antérieures à l'année 1900 (Cahiers n° 12 (1954), pp. 49-71). Ce sont celles mentionnées dans la Préface du *Cours*, aux pp. 7-8.
- 2) « Cours de linguistique générale (1908-1909) : Introduction » (Cahiers n° 15 (1957), pp. 3-103).

Ont été utilisés trois manuscrits : celui de A. Riedlinger (119 pp.), celui de F. Bouchardy et celui de Léopold Gautier (ces deux derniers plus brefs). Cette année-là, avant le n° 15, était déjà parues sous la forme de livre, par Robert Godel, *Les sources manuscrites du Cours de linguistique générale*, Genève, Droz, et Paris, Minard, 1957, 283 pp.

- 3) « Nouveaux documents saussuriens : les cahiers E. Constantin » (Cahiers n° 16 (1958-1959), pp. 23-32).
- 4) « Inventaire des manuscrits de F. de Saussure remis à la Bibliothèque publique et universitaire e Genève » (Cahiers n° 17 (1960), pp. 5-11).

²¹² Cf. E. Benveniste, « Saussure après un demi-siècle », chap. III de *Problèmes de linguistique générale*, Gallimard, 1966, p. 32. Malheureusement, nous n'avons pas encore pu avoir en main *Les sources manuscrites...*

Ce sont des manuscrits numérotés de 3951 à 3959, de sujets variés, linguistiques et philologiques. On publie uniquement la liste des sujets et quelques autres informations. Le ms. 3951 comporte des notes sur la Linguistique générale. Le manuscrit 3952, sur les langues indo-européennes, le numéro 3953, sur l'accentuation lituanienne, le 3954, des notes diverses, le 3955 porte sur des notes et articles publiés, le 3956 traite des noms de lieux et patois romands. Le ms. 3957 concerne des documents variés parmi lesquels un *Cahier de Souvenirs* - le seul dont le texte est publié à la suite (pp. 12-25) et des ébauches de lettres et des lettres reçues. Les ms. 3958-3959 concernent 18 cahiers d'études sur les *Nibelungen*, les ms. 3690-3692 traitent de la métrique védique et du vers saturnien (46 cahiers). Les ms. 3963-3969 comportent les études sur les anagrammes ou hypogrammes (99 cahiers), sur lesquels Jean Starobinski a publié deux études en 1964 et 1967²¹³.

Les *Souvenirs de F. de Saussure concernant sa jeunesse et ses études* mentionnés ailleurs (Ms. Fr. 3957) sont riches d'informations sur ses relations avec les linguistes allemands et sur le *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes*, Leipzig, Teubner, 1879, 302 p., écrit alors qu'il avait 21 ans.

- 5) A ces quatre publications de R. Godel se joignent les « Lettres de Ferdinand de Saussure à Antoine Meillet », publiées par Emile Benveniste (*Cahiers Ferdinand de Saussure* 21 (1964), p. 89-135).

²¹³ Jean Starobinski, « Les anagrammes de Ferdinand de Saussure, textes inédits », *Mercure de France*, févr. 1964, pp. 243-262 ; idem, « Les mots sous les mots : textes inédits des cahiers d'anagrammes de Ferdinand de Saussure », in *To Honor Roman Jakobson : Essays on the occasion of his Seventieth Birthday*, 11-10-1966, vol. III, Mouton, The Hague, Paris, 1967, pp. 1906-1917. R. Godel ne semble pas très enthousiaste pour ces recherches. Voilà ce qu'il en dit : « A l'époque où Saussure s'occupait de mythologie germanique, il est aussi passionné par des recherches singulières. [...] Les cahiers et les tableaux sur lesquels il a consigné les résultats de cette longue et stérile investigation ont été la partie plus considérable des manuscrits qu'il a laissés » (*Cahiers* n° 17 (1960), p. 6).

Si l'on ajoute à cela l'ensemble des ouvrages édités en 1922 par Charles Bally et Léopold Gautier sous le titre de *Recueil des publications scientifiques de Ferdinand de Saussure*, dans un gros volume comprenant VIII + 641 p.²¹⁴, nous aurons tout ce que Saussure a publié, esquissé ou écrit. Parmi eux, malgré la valeur exceptionnelle du *Mémoire*, c'est en réalité le *Cours de linguistique générale* qui a vraiment rendu célèbre le nom de Saussure, même si, d'après les paroles du maître lui-même adressées à L. Gautier, déjà citées ailleurs, si ça avait été de son vivant, Saussure n'en aurait pas permis l'édition.

Mais c'est la publication de tous ces documents – spécialement celle des *sources manuscrites* – qui a accentué le sentiment du besoin d'une édition critique du *Cours*. La préface de Charles Bally et Albert Sechehaye dénonce d'ailleurs une sorte d'insatisfaction concernant leur édition telle qu'ils l'ont faite, mais qui était pourtant la façon la plus sensée trouvée alors pour éditer les notes de cours dont ils disposaient. Et nous devons, encore aujourd'hui, leur être reconnaissants. Mais une édition critique était pourtant souhaitable et vraiment nécessaire.

L'étude synchronique d'un état actuel de la langue, spécialement en sa manifestation orale, atténue la nécessité du travail philologique. Pourtant, paradoxalement, l'œuvre du linguiste qui a insisté sur la question de la synchronie devient maintenant un remarquable problème philologique : celui de l'établissement de son propre texte.

L'édition critique est parue en 1968²¹⁵, dans un premier volume, grand format, 31x22 cm, et de 515 + 515 pages. Il s'agit d'une édition synoptique, qui donne les sources confrontées en six colonnes. La première colonne reproduit le texte du *Cours*, de la première édition de 1916, avec les variantes introduites aux deuxième et troisième éditions (de 1922 et 1931). Les colonnes 2, 3 et 4 apportent les sources utilisées par Charles Bally et

²¹⁴ Éditions Sonor, Genève, et Karl Winter, Heidelberg.

²¹⁵ Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Édition critique par Rudolf Engler, tome I, 1967, Otto Harrassowitz, Wiesbaden. Un vol. de 31x22 cm., 515+515 pages. (N'ayant pas eu l'occasion de voir ce volume, je résume les informations de M. Gardette d'après la brève recension qu'il présente de cette édition dans la *Revue de Linguistique Romane*, tome 33, n° 129-130 de janv-juin 1969, p. 170-171).

Albert Sechehaye. Les colonnes 5 et 6 apportent les sources découvertes et publiées par Robert Godel en disposition synoptique.

Il ne s'agit pas, évidemment, d'une édition facile à manier. Ici encore, le Cours de Saussure présente des ressemblances avec le problème synoptique des Évangiles. Dans cette édition critique, au format un peu plus grand que la *synopsis Quattuor Evangeliorum* de Kurt Aland, avec le texte grec, ou la *Synopse des quatre évangiles en français* de Benoît et Boismard, le célèbre livre de Saussure, qu'il n'a pas écrit, pourra lui aussi, avoir son intérêt pédagogique : il sera une photographie fidèle de la façon dont est saisi diversement ce qui est transmis à l'oral.

Mais ce renouveau d'intérêt pour le *Cours de linguistique générale*, notamment depuis les années 50 – où se multiplient les éditions et traductions et lorsque Robert Godel commence à approfondir la critique aux sources – devient le garant que, même si l'on vient encore à offrir des nouvelles solutions aux oppositions saussuriennes, Saussure est loin d'en venir à être dépassé.

L'édition à offrir à un public plus vaste ne peut être que celle qui a consacré l'œuvre : l'édition critique, à lecture approfondie, se prêtera mieux, et avec grande utilité, à la consultation des spécialistes et des plus *afficionados*.

Ce serait intéressant, au-delà de ces informations, d'énumérer ici quelques autres études critiques traitant du *Cours* pour l'orientation du lecteur brésilien. Mais cette préface devient déjà trop longue. En outre, des travaux d'analyse en Linguistique moderne comme *Les grands courants de la linguistique moderne*, de Leroy²¹⁶, *Les nouvelles tendances de la linguistique*, de Malmberg²¹⁷, *Lingüística Románica*, de Iorgu Iordan, dans la version espagnole de Manuel Alvar (pp. 509-601), les études de Meillet en *Linguistique historique et linguistique générale II* (pp. 174-183), et le

²¹⁶ Édition brésilienne : *As Grandes Correntes da Linguística Moderna*, S. Paulo, Cultrix-Editora da USP, 1971.

²¹⁷ Édition brésilienne : *As Novas Tendências da Linguística*, S. Paulo, Cia. Editora Nacional-Editora da USP, 1971.

Bulletin de la *Société de Linguistique de Paris*²¹⁸, celle de Benveniste dans ses *Problèmes de linguistique générale* (pp. 32-45), celle de Lepschy, dans *La linguistique structurale* (pp. 45-56), le prologue de l'édition d'Amado Alonso (pp. 7-30), l'excellente édition de Tullio De Mauro, déjà mentionnée ici – notamment aux pp. V-XXIII et 285-470 – sont des guides de grande valeur pour tout lecteur intéressé. À ceux-là il faut bien ajouter l'excellent travail de divulgation de Georges Mounin, *Saussure ou le structuralisme sans le savoir – présentation, choix de textes, bibliographie*, qui, à notre avis, est défectueux uniquement par le titre, puisque Saussure a été plutôt « *estruturalista antes do termo* », ce que Mounin dirait à la française *structuraliste avant la lettre*.

Voilà donc, pour le lecteur, quelques informations fondamentales pour qu'il puisse mieux comprendre le texte du linguiste genevois. Nous y ajoutons un tableau résumé des principaux faits de la vie de Ferdinand de Saussure.

Isaac Nicolau Salum

TABLEAU BIOGRAPHIQUE

26.11.1857	Naissance à Genève.
1867	Contact avec Adolphe Pictet, auteur des <i>Origines indo-européennes</i> (1859-1863).
1875	Études en Physique et Chimie à l'Univ. de Genève.
1876	Séjour à Leipzig

²¹⁸ Par Georges Mounin, in *Saussure ou le structuraliste sans le savoir*, éd. Seghers, 1968, p. 161-168.

- 1877 Quatre mémoires lus à la Société Linguistique de Paris, notamment l'*Essai d'une distinction des différents a indo-européens*.
- 1877-1878 *Mémoire sur les voyelles indo-européennes* (publié en décembre 1878 à Leipzig).
- 1880 Février – Thèse doctorale : *De l'emploi du génitif absolu en sanskrit*. Voyage en Lituanie. À Paris, il suit les cours de Bréal.
- 1881 « Maître de conférences » à l'École Pratique des Hautes Études à 24 ans.
- 1882 Secrétaire adjoint de la Société Linguistique de Paris et directeur de publication des *Mémoires*. Il y fait connaissance de Baudoin de Courtenay.
- 1890-1891 Il revient aux cours à l'École Pratique des Hautes Études.
- 1891-1896 Professeur extraordinaire à Genève.
- 1896 Professeur titulaire à Genève
- 1907 Premier cours de linguistique générale
- 1908 Ses disciples de Paris et de Genève lui offrent des *Mélanges* pour fêter le trentième anniversaire de son *Mémoire sur les voyelles*.
- 1908-1909 Deuxième cours de linguistique générale.
- 1910-1911 Troisième cours de linguistique générale.
- 27.02.1913 Décès à Genève.

Annexe 5

Textes de présentation des séminaires que j'ai animés en différents endroits

*Le langage à l'épreuve de l'inconscient*²¹⁹

Lire ou relire le *Cours de linguistique générale* (1916) à la lumière des 90 ans de recherches notamment dans le champ de la linguistique et de la psychanalyse ne va pas sans poser un bon nombre de questions où plusieurs paradoxes s'entrecroisent. Tout d'abord, ce contresens fondamental : dans quelle mesure est-il légitime d'attribuer à Saussure toute la paternité d'idées dont il n'a rédigé une seule ligne ? D'un autre côté comment dissocier son nom d'une tradition de presque un siècle qui attribue cette paternité à des concepts tantôt déformés tantôt forgés sur des interprétations parfois les plus disparates des trois cours professés à l'université de Genève ? Comment distinguer dans l'héritage saussurien, par exemple, certains développements de la linguistique du vingtième siècle dérivés de notions que Saussure n'aurait certainement jamais cautionnées (1) ? Si le contenu du *CLG* provient essentiellement des notes personnelles des auditeurs des trois cours, notes homogénéisées ou simplifiées par les éditeurs Bally et Sechehaye, comment interpréter ce texte si on sait de nos jours que les nombreux doutes qui tourmentaient Saussure ont été souvent transformés

²¹⁹ Texte de présentation du séminaire de même intitulé à l'Institut des Hautes Etudes en Psychanalyse (IHEP) en 2007-2009, publié dans la page web et brochure de l'Institut.

depuis la compilation même du *CLG* en des affirmations parfois en franche contradiction avec l'esprit de son enseignement ?

Le plus paradoxal est de constater, surtout après la publication des manuscrits trouvés en 1996 (*Ecrits de linguistique générale*, 2002), que la réflexion originale du linguiste était beaucoup plus riche et sophistiquée que celle répandue par le *Cours de linguistique générale*, mais que c'est bien ce *CLG* qui a révolutionné les sciences humaines. C'est par excellence dans cette réflexion occultée pendant des décennies – mais qu'on peut saisir aussi de façon non négligeable dans plusieurs passages du *CLG* – que l'on trouve de remarquables analogies entre certaines notions saussuriennes et l'appareil conceptuel freudien. Lacan, lecteur à ce qu'il semble du *CLG* seul et de quelques uns de ses interprètes, n'aurait certainement pas pu explorer toutes ces analogies.

Mais c'est surtout en interrogeant les « fantômes » saussuriens – à l'instar de l'hypogramme (ce cousin des « formations de l'inconscient » et des « transformations de langue » opérées par Wolfson) que Saussure essaye de décrypter dans sa recherche sur les anagrammes, de façon analogue à ce que fait Freud avec l'« inconscient » – tout comme en analysant certains traits de la biographie du célèbre linguiste que l'on se rend compte combien les controverses, les énigmes, les doutes et peines qui entourent la vie et la pensée saussuriennes restent toujours une source inépuisable de recherches des plus passionnantes.

Ce séminaire propose de (re)lire certaines notions clés de la linguistique saussurienne ainsi que de ses meilleures interprètes (Benveniste, Jakobson etc.) pour en dégager des similitudes et, ou, des divergences avec des conceptualisations psychanalytiques notamment freudiennes et lacaniennes, sans perdre de vue la constitution singulière de la pensée de chacun des trois grands maîtres. On traitera par exemple de concepts tels que *valeur linguistique*, *arbitraire du signe*, *rappports syntagmatiques/associatifs* pour vérifier de quelle façon ils peuvent apparaître dans le discours du locuteur atteint de schizophrénie, de paranoïa, etc. Pour cela on fera appel notamment à la lecture de « cas » cliniques classiques comme Schreber,

Wolfson, le patient « Z » (*L'Enfant de ça*, 1973), Zürn, Renée (*Journal d'une schizophrène*, 1950)

Bibliographie

Vilela I. (2007a) « A propos de quelques liens entre Freud, des linguistes et philologues dans les années 1885-1915: le cas de F. de Saussure », in *Topique* n° 98, p. 181-195.

Vilela I. (2007b) « Au risque de (la)langue: le langage est déstructurant comme l'inconscient », in *Langage et inconscient* 3, p. 121-139.

Vilela I. (2006) « In principio erat verbum ou la linguistique aux origines de la psychanalyse », in *Langage et inconscient* 1, 118-142.

Vilela I. « Le langage au risque de l'inconscient : le mal sous les mots ou le silence de l'oracle », colloque Cerisy *Freud et le langage* (sep. 2007), à paraître.

Ferdinand de Saussure (1857-1913): quelques données biographiques sommaires

Originaire d'une famille de l'aristocratie genevoise haute en tradition dans le milieu scientifique, Saussure écrit un premier travail sur le langage à l'âge de 14 ans. La précocité de son génie y était déjà : plusieurs idées de cet essai de 41 pages manuscrites seraient développées plus tard et féconderaient ses trois fameux cours de Genève. Devenu célèbre à l'âge de 21 ans avec son mémoire de licence sur le système primitif des voyelles

dans les langues indoeuropéennes soutenu à Leipzig en 1878. Saussure ne peut éviter de s'attirer l'envie voire la haine des autorités du domaine dont il contestait les arguments.

Ayant été déjà sévèrement critiqué pour son essai juvénile par une sommité suisse, le très jeune chercheur poursuit ses intuitions et élabore deux ans plus tard, à 16 ans, une nouvelle théorie qu'il n'écrit pas, se contentant de la discuter avec l'un de ses maîtres à l'université de Genève. En arrivant à Leipzig pour sa licence trois ans plus tard, en 1876, le linguiste de 19 ans apprend étonné que le milieu linguistique international était bouleversé depuis trois mois par la publication d'une nouvelle théorie. Il ne s'agissait de rien d'autre que de l'hypothèse que Saussure avait faite lui-même trois ans auparavant sans y accorder grande importance, croyant le sujet déjà trop connu. Ne pouvant que se « résigner » à attribuer à Karl Brugmann (1849-1919) la découverte de la nasale sonante dans les pages de son mémoire de licence, il arrive tout de même à produire un travail original et révolutionnaire. Il s'oblige ainsi à masquer une déception incommensurable dont le refoulement, de son retour dans son économie psychique, n'aménagerait naturellement pas les conséquences destructives.

Pendant sa courte vie la notoriété de Brugmann fera ombre douloureuse à l'amour-propre de Saussure, en dépit de la reconnaissance internationale obtenue par son mémoire (1). Cette expérience semble avoir marqué d'une empreinte cruelle la carrière du grand savant. Il a du ainsi tout jeune encore boire la coupe du mépris pour bon nombre de ses idées souvent au-delà de la capacité de compréhension de ses contemporains, ou de se voir accusé de plagiat ou vol d'idées parfois par ceux-là mêmes qui publiaient les siennes occultant son nom. Dans les dernières années de sa vie, après son séjour parisien de dix ans à l'école des Hautes Etudes (1880-1891), où il laisse un certain nombre de disciples, il publie de moins en moins mais travaille de plus en plus en multipliant ses recherches. Il ne vivra pas assez longtemps pour en cueillir les fruits. Ayant été victime d'épuisement psychique (2) il meurt à l'âge de 55 ans, laissant des milliers de pages manuscrites sans soupçonner la gloire dont jouirait son nom grâce aux trois cours devenus le plus célèbre livre de linguistique du vingtième siècle.

(1) Dans un travail sur les « Souvenirs de F. de Saussure concernant sa jeunesse et ses études » (cf. *Cahiers Ferdinand de Saussure* 17, 1960), à paraître, je montre que l'hypothèse de la nasale sonante, publiée par Brugmann, comptait plus pour Saussure que toute autre recherche qu'il ait menée jusqu'à 1903. Quelques éléments de ce travail sont publiés dans *Topique*, 98.

(2) Hypothèse partagée avec Olivier Flurnoy lors d'une conférence à l'Institut Raymond de Saussure/Société Suisse de Psychanalyse, le 11/01/2007 à Genève.

*Le Fonds Ferdinand de Saussure*²²⁰

Après la mort de F. de Saussure (1857-1913), sa famille lègue à la Bibliothèque publique universitaire de Genève (BPU), actuelle Bibliothèque de Genève (BGE), un premier lot de ses manuscrits. Quarante-cinq ans plus tard, en 1958, les deux fils de Ferdinand, Jacques et Raymond de Saussure, y déposent une nouvelle caisse de documents. Grâce à l'intervention de R. Jakobson, une des bibliothèques de l'université de Harvard (Houghton Library) achète à Raymond de Saussure 638 feuillets (995 pages) de manuscrits appartenant au linguiste. Finalement un dernier lot de documents est venu enrichir le fonds de la BGE suite à la découverte, en 1996, d'une partie précieuse de textes autographes dans l'orangerie de la maison familiale des Saussure à Genève.

Le fonds constitué d'ébauches, plans, brouillons d'articles et de lettres personnelles, notes de toute sorte ayant trait ou non à ses diverses

²²⁰ Publié en 2007 dans la page web de l'ITEM/CNRS/ENS – www.item.ens.fr/fichiers/Theorie_linguistique/FondsSaussure.pdf

recherches (linguistique, mythographie, anagrammes, versification française, etc) a été estimé à 10.000 feuillets.

**

Personne à notre connaissance ne travaille les manuscrits de Saussure faisant recours au savoir de la génétique des textes. En raison de la grande diversité des recherches de F. de Saussure nous ne mentionnons ici que trois parmi les principales :

1. *Cours de linguistique générale* (1916)

Après la publication, par Robert Godel (1957) et Rudolf Engler (1967), du contenu des notes des étudiants ainsi que quelques notes de Saussure lui-même dont Charles Bally et Albert Sechehaye, assistés par Albert Riedlinger, se sont servis pour éditer le *CLG*, la presque totalité des chercheurs ne se penchent plus sur les cahiers originaux. Ainsi les commentaires et notes de Tullio de Mauro, par exemple, pour la traduction italienne du *CLG* (1967), font mention des sources à partir de l'édition critique de R. Engler.

Saussure détruisait au fur et à mesure la majorité des notes de cet enseignement et il n'est resté aux éditeurs que d'essayer de compiler les cahiers des étudiants. Publié en 1916, le livre porte la mention « publié par C. Bally et A. Sechehaye, avec la collaboration de A. Riedlinger » et le nom de F. de Saussure comme « auteur ». Pendant 40 ans ce *Cours de linguistique générale* fut reçu et considéré comme la version fidèle de l'enseignement saussurien, jusqu'à ce que Godel publie et analyse une grande partie des notes des étudiants.

2. *Recherches sur les anagrammes*

Ces manuscrits de Saussure constituent la partie la plus énigmatique de ses recherches. D'un total de plus de 100 cahiers notés entre 1906 et 1910, un très petit nombre seulement a été publié jusqu'aujourd'hui. Dans cette recherche Saussure se livre à un exercice fantasmatique. Examinant attentivement la poésie ancienne, mais aussi la néolatine ou contemporaine il y trouve des anagrammes les plus variées. Obsédé par découvrir l'origine du procédé anagrammatique, il propose nombre d'hypothèses souvent en pleine contradiction les unes avec les autres. Désireux de trancher la question – s'agissait-t-il d'un procédé intentionnel de l'auteur ou de simple coïncidence l'afflux d'anagrammes rencontrés – Saussure n'arrive néanmoins à aucune conclusion, abandonnant abruptement cette recherche à laquelle il avait consacré une incroyable somme de temps et d'énergie.

Jean Starobinski a été le premier à rendre publique cette étrange entreprise dans une série d'articles publiés à partir de 1964, réunis dans son célèbre ouvrage *Les mots sous les mots. Les anagrammes de Ferdinand de Saussure* (Gallimard, 1971). Quelques manuscrits y sont édités. Le sujet est traité aussi dans les travaux suivants :

Peter Wunderli, *Ferdinand de Saussure und die Anagramme. Linguistik und Literatur* (Tübingen, Niemeyer, 1972) ; Francis Gandon, *De dangereux édifices. Saussure lecteur de Lucrèce. Les cahiers des anagrammes consacrés au De rerum natura* (Peeters, 2002) ; n° 16 de la revue *Recherches/Semiotext(e)*, « Les deux Saussure » (CERFI, Fontenay-sous-bois, 1973).

Ces manuscrits saussuriens se prêtent par excellence à l'étude des rapports entre l'inconscient et le langage. En outre, pour certains auteurs (J. Fehr; A-M. Houdebine) c'était le passage par les recherches anagrammatiques qu'a permis à Saussure de poser par la suite le principal des postulats des trois cours de Genève: les axes associatives/syntagmatiques de la langue, la linéarité, l'arbitraire du signe, etc.

3. *Recherches sur les légendes*

« Ces études portent, d'après Béatrice Turpin, sur la transmission orale des légendes et sur les transformations qui en découlent. Socialité et historicité sont là indissociables ; elles engendrent une pluralisation du discours qui fait que, comme pour une langue donnée, les origines d'une légende sont multiples, entrelacées, chaque légende étant en fait constituée d'un entrecroisement d'autres discours (chroniques, autres légendes, contes ou mythes). La tâche du sémiologue est alors de tenter de déterminer les règles de variation du discours et les éléments sur lesquels portent la variation.

Ayant travaillé vraisemblablement sur ce thème entre 1904 et 1911, les manuscrits comprennent un total de 814 feuillets conservés à la Bibliothèque de Genève. « Ils sont répartis comme suit :

- 8 cahiers consacrés aux légendes germaniques, particulièrement aux Nibelungen et aux rapports de ces légendes avec l'histoire (cahiers 1 à 6) ou avec le mythe (cahier 7 et 8) : 383 feuilles inscrites au total, ceci le plus souvent sur les deux faces (cote Ms. fr. 3958/1 à 8) ;
- 10 cahiers contenant des notes consacrées également aux légendes germaniques, ainsi qu'à la légende de Tristan (pour cette dernière, principalement les cahiers 2, 3, 8 et 10 : 228 pages inscrites recto et verso pour la plupart (cote Ms. fr. 3959/1 à 10) ;
- 4 enveloppes contenant 203 feuillets écrits pour certains sur les deux faces. Beaucoup de ces pages sont également consacrées à des recensions d'équivalences possibles entre légendes, entre légendes et histoire ou entre légendes et mythes (cote Ms. fr. 3959/11) ».

« Saussure n'a guère fait mention de ces recherches, laissées à l'état de chantier. Deux communications seulement ... témoignent de celles-ci.

- La première est une intervention devant la Société d'histoire et d'archéologie de Genève sur « Les Bourgondes et la langue bourgonde en pays romans », le 15 décembre 1904.

- La seconde est en fait un témoignage posthume dans un écrit de Paul E. Martin (publié en 1915) intitulé « La destruction d'Avanches dans les sagas scandinaves ». L'auteur indique en sous-titre : « d'après des traductions et notes de Ferdinand de Saussure » et fait état d'une correspondance avec le linguiste au sujet des textes norrois et de leur degré d'historicité ». (*Saussure*, Cahier de l'Herne (2003), p. 351 et sv).

Quelques travaux fondés sur les manuscrits

La bibliographie concernant l'exégèse saussurienne est immense. A partir de la publication, en 1957, des *Sources manuscrites du Cours de linguistique générale*, par Robert Godel, la plupart des travaux portant sur la linguistique saussurienne tiendront compte d'une façon ou d'autre de ce livre. D'autres se reporteront aux manuscrits tels que publiés par Rudolf Engler dans son édition critique, comme affirmé ci-dessus. Certains auteurs traiteront les manuscrits de plus près, comme c'est le cas de S. Bouquet (1997 ; 2002), Cl. Normand dans sa recherche sur les blancs chez Saussure. D'autres y puisent exclusivement comme c'est le cas des travaux sur les anagrammes, légendes, en grande mesure jusqu'aujourd'hui inédits. Les *Cahiers Ferdinand de Saussure*, publiés à Genève, ont édité certains de ces manuscrits tout comme le Cahier de l'Herne consacré à Saussure.

Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, édition critique par Rudolf Engler, tome 1 et 2. Wiesbaden, Otto Harassowitz, 1967 (1989); 1974(1990).

Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, édition critique par Tullio de Mauro (1967), Payot, 1972.

Simon Bouquet, *Introduction à la lecture de Saussure*, Payot, 1997.

Simon Bouquet et Rudolf Engler (éd.), *Ecrits de linguistique générale*, Gallimard, 2002.

Johannes Fehr, *Saussure entre linguistique et sémiologie*, PUF, 2000.

Francis Gandon, *Des dangereux édifices. Saussure lecteur de Lucrèce. Les cahiers d'anagrammes consacrés au De rerum natura*, Peeters, 2002.

Robert Godel, *Les sources manuscrites du Cours de linguistique générale de F. de Saussure*, Droz, 1957.

Ana Marinetti et Marcello Meli, *Ferdinand de Saussure. Le légende germaniche*, Zielo, Este, 1986.

Claudine Normand, « Les blancs de manuscrits saussuriens », in *Allegro ma non troppo. Invitation à la linguistique*, Ophrys, 2006.

Jean Starobinski, *Les mots sous les mots. Les anagrammes de Ferdinand de Saussure*, Gallimard, 1971.

Béatrice Turpin, *Légendes et récits d'Europe du Nord : de Sigfrid à Tristan*, présentation et édition par B. Turpin, in « Saussure », Cahier de L'Herne n° 76, dir. Simon Bouquet, 2003, p. 351-429.

Izabel Vilela, « Freud, des linguistes et philologues dans les années 1885-1915 : le cas de F. de Saussure », in *Topique 98*, 2007, p. 181-195.

Il existe des spécialistes de Saussure dans plusieurs pays, du Japon au Canada, de la Suisse à la Corée. L'intéressé peut se reporter, par exemple, aux bibliographies présentées par Johannes Fehr dans son livre de 1997,

traduit partiellement en français en 2000, ou aux successives « bibliographie saussurienne » (1972-) de Rudolf Engler, publiées dans les *Cahiers Ferdinand de Saussure*. Une bibliographie concernant la période antérieure à 1970 a été publiée par Konrad Koerner en 1971. Claudia Mejía a déjà publié 2 volumes de sa biographie de Saussure (Ed. Cécile Defaut, 2008 et 2012) et John E. Joseph son *Saussure* chez Oxford University Press en 2012.

**

CLG – bref résumé de son histoire

Comme il est connu, ce sont les recherches en linguistique qui ont accordée à Saussure une place singulière non seulement au sein des sciences du langage mais aussi dans tout le champ des sciences humaines du vingtième siècle. A la fin du dix-neuvième les études sur le langage vivaient leur période dite comparatiste. En comparant le sanskrit, le grec, le latin et beaucoup d'autres langues, philologues et linguistes avaient pu faire l'hypothèse d'une proto-langue, l'indo-européen. Ces études et d'autres plus anciennes avaient fourni aux chercheurs un riche trésor de données. Il y manquait toutefois des lois générales capables de définir ce qu'était finalement une langue. En d'autres termes, il fallait établir des principes valables pour toute langue. C'est à ce sujet ardu et risqué que Saussure se lance avec beaucoup d'hésitation à l'université de Genève.

Après plusieurs années de recherches solitaires sur le sujet, dont les résultats Saussure n'a jamais voulu publier, il décide d'en parler à un auditoire de non-spécialistes. S'il est vrai que certains contenus qu'il y traitera avaient déjà été traités auparavant par d'autres chercheurs, il ne fait cependant aucun doute que Saussure les innove et les synthétise magistralement. Il faut se rappeler que déjà son mémoire de licence soutenu à Leipzig sur les voyelles primitives de l'indo-européen l'avait rendu célèbre dans le milieu linguistique à l'âge de 19 ans. A partir de 1907 (Saussure a 50 ans), et à chaque deux ans jusqu'à 1911, il parle alors à un

auditoire variant de 5 à 12 étudiants. Au début de l'été 1912, malade, il interrompt son enseignement à l'université. Il meurt le 22 février 1913 à 55 ans.

Charles Bally et Albert Sechehaye, enseignants eux aussi à l'université de Genève, aidés par l'un des auditeurs des cours, Albert Riedlinger, entreprennent d'éditer le contenu des trois cours professés. Vu que Saussure lui-même détruisait au fur et à mesure la plupart des notes de cet enseignement il n'est resté aux éditeurs que d'essayer de compiler les notes des étudiants. Publié en 1916, le *Cours de linguistique générale*, avec pour « auteur » Ferdinand de Saussure, devient des années plus tard le plus célèbre livre de linguistique du vingtième siècle. Pendant 40 ans et jusqu'à 1957 ce *Cours* a été reçu et considéré comme la version fidèle de l'enseignement saussurien. En réalité, le livre ne pouvait pas signifier cela.

En 1957, Robert Godel (1902-1984) publie à Genève sa thèse sur les sources manuscrites du *CLG* et ouvre de nouvelles pistes aux chercheurs. Dix ans plus tard, deux éditions critiques sont publiées. La traduction italienne du *Cours*, référée ci-dessus, paraît avec un remarquable appendice de notes et commentaires par Tullio de Mauro (à partir de 1972 l'édition standard du *CLG*, chez Payot, sortira avec la traduction de cet appareil critique). La même année 1967, Rudolf Engler (1930-2003) publie le premier tome d'une monumentale édition critique, évoquée également plus haut. Dans ce volume il dispose en 6 colonnes parallèles les sources utilisées par les éditeurs de 1916 : côte à côte, le texte standard du *CLG*, les notes des étudiants, et quelques rares notes de Saussure. Dans le deuxième tome, en 1974, il édite dans une version diplomatique un certain nombre de notes manuscrites laissées par Saussure. Ces notes-ci, ajoutées de celles découvertes en 1996, mentionnées plus haut, formeraient les *Ecrits de linguistique générale de F. de Saussure* que Simon Bouquet et Rudolf Engler éditent en 2002 (Gallimard).

Comme l'affirme Simon Bouquet dans son *Introduction à la lecture de Saussure* (1997), les notes autographes laissées par Saussure révèlent de toute évidence une pensée beaucoup plus sophistiquée que celle diffusée par les éditeurs de la version standard. Même si on doit tenir compte des

conditions dans lesquelles ont travaillé les éditeurs, il ne faut pas ignorer que les idées du linguiste y ont subies des déformations, simplifications, ajouts. Entre autres, changement de l'ordre chronologique de l'enseignement, utilisation d'exemples en langues classiques là où Saussure avait préféré les langues modernes.

*Langage, langue et inconscient : autour de Saussure, Freud, Lacan et autres*²²¹

La réflexion saussurienne sur les anagrammes présente des analogies frappantes avec les investigations de Freud et Lacan. Une lecture attentive du *Cours de linguistique générale* (1916) permet des constatations également surprenantes. Le langage ou plus précisément la *langue*, telle que la conçoit Saussure, étant de nature psychique on la voit d'emblée inscrite au cœur de la problématique psychanalytique. Le « mécanisme de la langue » chez Saussure dialogue avec le principe des « libres associations » ainsi qu'avec les « formations de l'inconscient ». Si on assiste actuellement à un regain d'intérêt pour la linguistique saussurienne – notamment par ses aspects épistémologiques – il semble incontestable que l'intersection de cette linguistique avec la psychanalyse devance cet intérêt général : création de revue, collection, séminaires, colloques, soutenance de thèses, etc., consacrés spécifiquement au thème. Depuis Freud on a vu un grand effort des psychanalystes pour comprendre les enjeux du langage dans les processus psychiques. Lacan, par excellence, nous a légué un riche enseignement sur le sujet. On réfléchira en ouverture de vues sur de telles intersections, tenant compte du fait que la pensée de Saussure est redevable à ses multiples interprétations. Un essai de ton biographique sur F. de Saussure, à paraître, montre combien sa pensée et sa vie elle-même continuent à intéresser linguistes et psychanalystes.

²²¹ Texte de présentation du séminaire de même titre à Espace Analytique en 2007, publié dans la brochure de l'institution.

Annexe 6

Témoignage de Michel Arrivé

Préface ²²²

Savez-vous ce qu'est la *saussurite* ? C'est, bien sûr, un minéral – précisément un « mélange de zoïzite et de plagioclase²²³ – ainsi dénommé en l'honneur d'Horace-Bénédict de Saussure, l'illustre arrière-grand-père de Ferdinand. Mais c'est aussi un mal redoutable, à proprement parler incurable : celui qui atteint de façon progressive les lecteurs passionnés de Saussure, et les contraint à s'intéresser de façon de plus en plus intense à tous les secteurs de sa réflexion. Les plus atteints en viennent à se passionner aussi pour la personne de Saussure.

À n'en pas douter, Izabel Vilela est atteinte de ce mal. J'en ai pour ma part été touché insidieusement dès que – sur le conseil du philosophe Louis Guillermit, professeur de « khagne » vers la fin des années 50 – j'ai feuilleté pour la première fois le *Cours de linguistique générale*, dans la bonne vieille édition non encore dite « standart » des éditions Payot. Le mal s'est précisé un peu plus tard, quand à la Sorbonne, j'ai écouté les cours des

²²² Préface restée inédite de M. Arrivé pour mon livre *Ferdinand de Saussure : um olhar sobre o homem, a obra e suas relações com a psicanálise* (1999).

²²³ Cette définition est tirée du *Dictionnaire de la chimie et de ses applications*, de Clément et Raymonde Duval, Technique et Documentation.

deux maîtres de la linguistique française de l'époque, Georges Gougenheim et Robert-Léon Wagner. Chacun à sa façon – le premier en phonologue et en historien, le second plutôt en philosophe – ils marquaient l'importance de Saussure dans le développement de la linguistique du XXème siècle. Après une rémission de quelques années – consacrées à la sémiotique littéraire – ma rechute a pris un caractère définitif : j'ai commencé à écrire, puis à publier sur Saussure. Si je ne me trompe pas, la première publication que je lui ai consacrée – un chapitre de mon ouvrage, en collaboration avec Jean-Claude Chevalier, sur *La Grammaire* – date de 1970. Depuis je n'ai pas cessé. Certes, je n'ai pas – encore ? – publié d'ouvrage entièrement consacré à Saussure. Mais les articles ou chapitres où j'évoque la pensée de Saussure commencent à représenter une masse considérable : il ne me faudrait, je crois, que quelques mois de loisir pour en faire un gros livre.

Pour écrire sur Ferdinand de Saussure, il faut commencer par lire Saussure : on sait – Izabel Vilela mieux que tout autre – que ce n'est pas toujours facile : j'y reviendrai. Mais il faut aussi lire les travaux consacrés à Ferdinand de Saussure. C'est une tâche à proprement parler titanique. Qui peut se vanter d'avoir lu tout ce qui est écrit sur Ferdinand de Saussure ? Personne, même pas – je connais sa modestie – Rudolf Engler, qui pourtant est, à n'en pas douter, celui qui s'approche le plus de ce but inaccessible, comme suffit à témoigner l'incalculable enchaînement de sa « Bibliographie saussurienne », régulièrement publiée dans les *Cahiers Ferdinand de Saussure*. Pour ma part, je n'approche pas l'exhaustivité. Cependant j'ai lu beaucoup de textes sur Saussure, des plus modestes érudits aux linguistes et/ou épistémologues les plus prestigieux : qu'on se rassure, je ne citerai aucun nom. Eh bien, je crois pouvoir l'affirmer : nulle part, en aucune des très nombreuses langues dans lesquelles on a publié sur Saussure, je n'ai trouvé à l'égard du maître de Genève autant de sympathie que chez Izabel Vilela.

C'est une qualité considérable : on a constamment l'impression, à lire Izabel Vilela, d'une véritable familiarité avec Saussure. C'est un véritable exploit : Izabel Vilela a fait ses études au Brésil, elle est rarement venue en Europe, elle a fait le voyage de Paris à Genève, certes, mais je suis à peu près certain qu'elle n'est pas allée jusqu'à Leipzig, et encore moins en

Lituanie. Et pourtant son livre, tout bref qu'il est, donne l'impression que l'auteur a de tout temps lu Saussure et qu'elle l'a suivi à la trace au long de sa carrière. Il manque encore une biographie de Saussure : on sait les difficultés auxquelles se heurte cette entreprise. Saussure n'était pas bavard – il parle quelque part de son « épistolophobie » – et les lettres qu'il écrivait sont presque toujours de caractère scientifique, même si de loin en loin on croit y lire, très indirectement, une confidence personnelle. Le milieu dans lequel il a vécu – l'aristocratie et la très haute bourgeoisie genevoise – n'est pas d'accès très facile. En somme, on comprend que personne jusqu'à présent n'ait eu le courage de se lancer dans l'entreprise. Eh bien, je n'hésite pas à le dire, c'est peut-être une jeune professeure brésilienne nommée Izabel Vilela qui, un jour, écrira la première véritable biographie de Saussure.

En attendant, elle nous donne l'une des premières contributions directement lusophones – il y a eu pas mal de traductions, mais assez peu de productions brésiliennes – dans le champ du saussurisme. La familiarité avec Saussure ? On la sent au même degré dans les trois parties qui constituent son livre.

La première est consacrée à « O homem e o linguista ». Avec la constante sympathie que j'ai signalée plus haut, Izabel Vilela retrace l'essentiel de ce qui est connu de la vie de Ferdinand de Saussure et de son activité « officielle » de linguiste : celle qu'il a poursuivie toute sa vie, depuis le moment où, « linguiste de quatorze ans et demi »²²⁴, il compose un « Essai pour réduire les mots du grec, du latin et de l'allemand à un petit nombre de racines » jusqu'à la dernière séance de son cours de linguistique générale, le 4 juillet 1911, où fut prononcée – sur quel ton ? on regrette, en ce point plus qu'en tout autre, de ne pas disposer de l'enregistrement vocal du Cours – la phrase qui pose le « paradoxe » fondateur de la linguistique saussurienne (et de toute la linguistique ?) : « Le paradoxe est que : dans la langue, il n'y a que des différences sans termes positifs »²²⁵.

²²⁴ Selon l'expression de Jean-Daniel Candaux, cité par Izabel Vilela.

²²⁵ *Cours de linguistique générale*, édition de Eisuke Komatsu, Université de Gakushuin, p. 366

Entre temps, il y a eu l'illustre *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes* – publié par Saussure à l'âge de vingt et un ans – puis la longue période parisienne de l'enseignement de Saussure à l'École pratique des Hautes Études : Izabel Vilela évoque tous ces aspects de l'activité linguistique de Saussure avec la plus grande pertinence.

La troisième partie de l'ouvrage est consacrée à « Os outros Saussure ». Il ne s'agit évidemment pas de la famille de Saussure – les noms illustres abondent aussi bien chez ses ascendants que chez ses descendants²²⁶ – mais des activités non proprement linguistiques du maître de Genève. C'est ici que les difficultés de lecture s'accumulent. Dans les trois domaines évoqués par Izabel Vilela – la recherche sur les anagrammes, l'étude de la légende germanique du *Nibelungenlied* et la participation à l'enquête de Flournoy sur la glossolalie – il reste encore beaucoup de silence et de mystère. Si les travaux sur la légende ont été publiés de façon à peu près complète (je dis volontairement à *peu près*, car il y a quelques lacunes dans l'édition de Marinetti et Melo, qui est, en outre, philologiquement très imparfaite), il subsiste encore quantité de cahiers d'anagrammes inédits : un livre de Francis Gandon sur les *Anagrammes de Lucrèce* en révélera prochainement un certain nombre. Quant à l'étude des phénomènes glossoliques observés chez la jeune Hélène Smith, elle n'a donné lieu qu'à quelques notes qu'il faut aller chercher dans le livre de Flournoy, *Des Indes à la planète Mars*. On ne peut qu'admirer l'habileté avec laquelle Izabel Vilela se dirige dans ces labyrinthes à la fois textuels et théoriques.

Le lecteur de cette préface s'étonnera peut-être de constater que j'ai jusqu'à présent passé sous silence la seconde partie du livre. Ce n'est pas par négligence : je l'ai réservé pour la fin parce que c'est sans doute la plus intéressante et la plus originale, même si certains censeurs un peu trop formalistes ou vétillieux risquent d'en critiquer la place centrale. Cette seconde partie vise la relation entre la théorie saussurienne du signe et

²²⁶ Parmi eux, Izabel Vilela évoque Raimond de Saussure, fils de Ferdinand, qui, au cours de son analyse par Sigmund Freud, n'a pu manquer de lui parler de l'œuvre de son père. En tout cas il signale l'existence du *CLG* dans une note de son ouvrage *La méthode psychanalytique*, qui eu l'honneur d'être préfacé (et, de ce fait, sans doute lu...) par Freud.

l'analyse lacanienne du signifiant. La tâche était entre toutes périlleuse, pour deux raisons. La première difficulté intrinsèque du problème : au moins selon les apparences²²⁷, l'inconscient n'a aucune place dans l'appareil théorique de Saussure. Et voilà que Lacan fait du *signifiant* – attention du *signifiant*, point du signe – la pièce maîtresse de sa conception de « l'inconscient structuré comme un langage ». Le déplacement est considérable, il engage toute la problématique des relations entre linguistique et psychanalyse. La seconde raison est plus visible encore : c'est l'extraordinaire abondance des commentaires qui ont été faits, de toute part – non seulement par les psychanalystes et les linguistes, mais aussi par les philosophes et les épistémologues – sur cet emprunt conceptuel. Dans cet océan Izabel Vilela navigue avec habileté, repérant avec acuité toutes les difficultés théoriques. Et, une fois encore, se manifeste sa profonde sympathie pour Saussure : elle ne peut s'empêcher de prendre partie dans le débat. Et, on le devine, de prendre partie en faveur de Saussure. En ce point j'entends les protestations. Celles des historiens et des épistémologues, qui diront qu'il n'y a pas à prendre partie en faveur de Saussure, qu'il n'y a pas à prendre partie dans ce qui n'est pas à proprement parler un débat, mais un exemple de transfert d'un concept d'un champ théorique à un autre. Celles des psychanalystes lacaniens, qui s'irriteront de voir critiquer leur maître. Et peut-être même celles des linguistes saussuriens les plus orthodoxes, qui laisseront entendre que Saussure doit être lu en lui-même et pour lui-même, et non dans les « dérives » ou les « déviations » – ces mots ont été utilisés – auxquelles son enseignement a pu donner lieu. J'entends bien ces protestations, et, d'une certaine façon, je les comprends. Mais je comprends aussi l'attitude d'Izabel Vilela, inspirée, je n'hésite pas à le dire, par son amour pour Saussure.

Ce livre, je l'espère, aura au Brésil et dans les pays lusophones, le succès qu'il mérite. J'espère aussi qu'Izabel Vilela n'arrêtera pas là son itinéraire

²²⁷ Mais ces apparences sont peut-être trompeuses : même dans l'édition standard du *Cours de linguistique générale*, il est sans doute possible de trouver çà et là quelques allusions à un inconscient à proprement parler *topique*. Ainsi dans ce passage, souvent occulté par les commentateurs : « C'est précisément parce que les termes a et b sont radicalement incapables d'arriver en tant que tels jusqu'aux régions de la conscience [...] que chacun de ces termes reste libre de se modifier selon des lois étrangères à leur fonction significative » (*CLG*, p. 163).

saussurien. Si elle ne se laisse pas convaincre par ma suggestion relative à la biographie de Saussure – je la comprendrais fort bien, car le projet est périlleux – il reste encore beaucoup de problèmes à élucider. Izabel Vilela n'en a pas fini avec la *saussurite*.

Décembre 1999

Références bibliographiques

- ALLIONE Claude, 2004, « Frances Tustin et l'autisme de l'enfant », in *Interfaces Psy* 3, 26-34.
- ANZIEU Didier (éd.), 1977, *Psychanalyse et langage : Du corps à la parole*, Dunod.
- ARRIVÉ Michel, (1994) 2005, *Langage et inconscient, linguistique et psychanalyse*, Limoges, Lambert Lucas (1^{re} éd. PUF).
- ARRIVÉ Michel et VILELA Izabel, 2004, « Langage et inconscient chez Freud : représentations de mots et représentations de choses », in *Marges linguistiques* 7-8 (www.revue-texto.net).
- ASSOUN Paul-Laurent, 1993, *Introduction à la métapsychologie freudienne*, PUF.
- AUROUX Sylvain, CHEVALIER Jean-Claude [et al.], (éd.), 1985, *La linguistique fantastique*. Denoël.
- AUROUX Sylvain, DESCHAMPS Jacques et KOULOUGHLI Djamel, 1996, *La philosophie du langage*, PUF.
- BALLY Charles, (1913)1952, « F. de Saussure et l'état actuel des études linguistiques », in *Le langage et la vie*, Genève, Droz.
- BENVENISTE Emile, 1996, *Problèmes de linguistique générale I*, Gallimard.
- BOLZINGER André, 2005, *Arcanes de la psychose. Retour au texte de Schreber*, Campagne Première.
- CIFALI Mireille, 1985, « Raymond de Saussure. Lettre à Charles Bally », Documents pour une histoire de la psychanalyse, in *Le Bloc-Notes de la psychanalyse* 5, 145-149.
- CIFALI Mireille, 1986, « Sigmund Freud. Lettres à Raymond de Saussure », in *Le Bloc-Notes de la psychanalyse* 6, 191-198.
- Cliniques Méditerranéennes* 55-56, « Exil et migrations dans la langue », Roland Gori et Jacques Hassoun (dir.), 1997.
- Cliniques Méditerranéennes* 68, « Psychanalyse et langage », Marie-France Bonnet (dir.), 2003.
- DANON-BOILEAU Laurent. 1987, *Le sujet de l'énonciation. Psychanalyse*

et linguistique, Ophrys.

DAVIS Boyd, 1978, « F. de Saussure : *Essai pour réduire les mots du Grec, du Latin & de l'Allemand à un petit nombre de racines* », in *Cahiers Ferdinand de Saussure* 32, 73-101.

DEGUY Michel, 1969, « La folie de Saussure », in *Critique* 260, 19-26.

DELBRÜCK Berthold, 1880/1989, *Introduction to the Study of Language: A critical Survey of the History and Methods of Comparative Philology of the Indo-European Languages*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins Publishing Company, *Amsterdam Studies in the Theory and History of Linguistic Science* I, Amsterdam Classics in Linguistics, n° 8, trad. de *Einleitung in das Sprachstudium* (1880), 1ère éd. angl. 1882, 2ème éd. 1974, réédition corrigée 1989.

DELBRÜCK Berthold, 1886, « Amnestische Aphasie », in *Sitzungsberichte der Jenaischen Gesellschaft für Medicin und Naturwissenschaft für das Jahr 1886*, supplément de *Zeitschrift für Naturwissenschaft*, vol. 20.

DONNET Jean-Luc et GREEN André, 1973, *L'enfant de ça. Psychanalyse d'un entretien : la psychose blanche*, Minuit.

DOR Joël, 1985, *Introduction à la lecture de Lacan, L'inconscient structuré comme un langage*, Tome 1, Denoël.

DORER Maria, 1932, *Historische Grundlagen der Psychoanalyse*, Leipzig, Felix Meiner.

Ecole Lacanienne de Psychanalyse, 2002, *789 néologismes de Jacques Lacan*, EPEL.

ENGLER Rudolf, 1967/8-1974, Edition critique du *Cours de linguistique générale* ((1916)1922), T. I et II, Wiesbaden, Otto Harrassowitz, réédition 1989-1990. (CLG/E).

FEDIDA Pierre, v. Forrester John.

FEHR Johannes, 1992, « Bœuf, lac, ciel » – « concierge, chemise, lit », in M. Arrivé et C. Normand (dir.), *Saussure aujourd'hui*, colloque Cerisy,

FENOGLIO Irène, 2001, « Les événements d'énonciation : Focalisateurs d'interprétation psychanalytiques, matériau pertinent de l'analyse linguistique de l'énonciation », in Arrivé M. et Normand Cl. (dir.), *Linguistique et psychanalyse*, In Press.

FENOGLIO Irène, 2006, « L'intime étrangeté de la langue », in *Langage et inconscient* 2, 41-65.

LINX, n° spécial, 1995, republié dans *Langage et inconscient* 5, 2014, 57-63.

FEHR Johannes, (1997) 2000, *Saussure entre linguistique et sémiologie*, PUF [traduction partielle de *Ferdinand de Saussure : Linguistik und*

- Semiologie. Notizen aus dem Nachlass, Texte, Briefe und Dokumente*, Frankfurt am Main, Suhrkamp].
- FLOURNOY Théodore, (1900)1983, *De l'Inde à la planète Mars*, Alcan, Genève, réédition Seuil.
- FORRESTER John, (1980) 1984, *Le langage aux origines de la psychanalyse*, Gallimard, trad. par Michelle Tran van Khai et préface de Pierre Fédida.
- FREUD Sigmund, 1966, *Correspondance 1873-1939*, Gallimard.
- FREUD Sigmund, (1891) (1983) 1996, *Contribution à la conception des aphasies*, PUF, 4e éd. trad. par Claude Van Reeth, préface de Roland Kuhn.
- FREUD Sigmund, [1891] (1992) 2001, *Zur auffassung der Aphasien : Eine Kritische Studie*, Hrsg. von Paul Vogel, Bearbeit von Ingerborg Meyer-Palmedo, Einleitung von Wolfgang Leuschner, Frankfurt am Main, Fischer Taschenbuch Verlag.
- FREUD Sigmund, BREUER Joseph, [1895](1956)1981, *Etudes sur l'hystérie*, PUF, Trad. Anne Berman.
- FREUD Sigmund, (1900)1967, *L'interprétation des rêves*, PUF, trad. par I. Meyerson, révisée par Denise Berger.
- FREUD Sigmund, (1901)198, *Le mot d'esprit et sa relation avec l'inconscient*, Gallimard, trad. par Denis Messier, « Folio Essais ».
- FREUD Sigmund, (1905)1967, *Psychopathologie de la vie quotidienne*, Petite Bibliothèque Payot, trad. par Serge Jankélévitch.
- FREUD Sigmund, (1915) 1986, «L'inconscient », in *Métapsychologie*, trad. de J. Laplanche et J.-B. Pontalis, PUF, « Folio essais ».
- FREUD Sigmund, (1919)1985, « L'inquiétante étrangeté », in *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Gallimard, trad. par Fernand Cambon.
- FREUD Sigmund, (1921-1923) 2003, *Œuvres complètes*, t. XVI, PUF.
- FREUD Sigmund, (1938)1967, *Abrégé de psychanalyse*, PUF, trad. par Anne Berman, éd. rev. et corrigée par J. Laplanche.
- FREUD Sigmund, (1956) 1996, *La naissance de la psychanalyse*, PUF.
- GADET Françoise, 1987, *Saussure, Une science de la langue*, PUF.
- GAMBARARA Daniele, 1972, « La bibliothèque de Ferdinand de Saussure », in *Geneva*, nouvelle série, t. XX [Genève, Musée d'Art et d'Histoire], 319-368.
- GANDON Francis, 2002, *De dangereux édifices. Saussure lecteur de Lucrèce. Les cahiers d'Anagrammes consacrés au De Rerum Natura*, Peeters.
- GOLDSCHMIDT Georges-Arthur, 1996, *Quand Freud voit la mer*, Buchet/Chastel.

- GOLDSTEIN Kurt, 1948, *Language and language disturbances*, New York, Grune and Stratton.
- GORI Roland, 1978, *Le corps et le signe dans l'acte de parole*, Bordas.
- GORI Roland, 1996, *La preuve par la parole. Sur la causalité en psychanalyse*, PUF.
- GREEN André, 1983, « Le langage dans la psychanalyse », in *Langages*, IIème Rencontres psychanalytiques d'Aix-en-Provence, Les Belles Lettres.
- GREEN André, 1997, « Le langage au sein de la théorie générale de la représentation », in Monique Piñol-Douriez (dir.), *Pulsions, représentations, langage*, Delachaux et Niestlé.
- GREEN André, v. DONNET Jean-Luc.
- GREENBERG Valerie D., 1997, *Freud and his Aphasia Book: Language and the sources of Psychoanalysis*, Ithaca and London, Cornell University Press.
- GUIBERT Clément de, 2004, « Saussure, Freud, l'aphasie : d'un point de rencontre à la linguistique clinique », in *Marges Linguistiques* 7-8 (www.revue-texto.net).
- HOUEBINE Anne-Marie, 2002, « Linguistique et psychanalyse », in *Dictionnaire International de la psychanalyse*, Alain de Mijolla (dir.), Calmann-Lévy.
- HOUEBINE Anne-Marie, 2014a, « Saussure toujours recommencé », in *Langage et inconscient* 5, 75-95.
- HOUEBINE Anne-Marie, 2014b, « 'Le langage est la condition de l'inconscient' ou la nécessité de l'arbitraire signifiant/signifié », in Vilela I. (dir.), *Freud et le langage*, colloque Cerisy, Éd. Langage et inconscient, 391-407
- HOUEBINE Anne-Marie, 2014c, « Freud, Saussure ou linguistique et psychanalyse, une résistible rencontre », in Vilela I. (dir.), *Saussure et la psychanalyse*, colloque Cerisy, Éd. Langage et inconscient, 115-154.
- MIJOLLA Alain de (éd.), *Dictionnaire international de la psychanalyse*, Calmann-Lévy.
- JAKOBSON Roman, 1963, *Essais de linguistique générale* 1. *Les fondations du langage*, Minuit.
- JAREMA Gonia, 1993, « In sensu non in situ : The Prodromic Cognitivism of Kussmaul », in *Brain and Language* 45/4, 495-510.
- JOSEPH John E., 2012a, *Saussure*, Oxford University Press.
- JOSEPH John E., 2012b, « Les 'Souvenirs' de Saussure revisités », in *Langages* 185, 1/2012, 125-139.

- KOERNER E. F. Konrad, (1974)1989, « Foreword to the 1974 Edition », in *Introduction to the Study of Language*, 2^{ème} éd. angl. de DELBRÜCK Berthold (1880), *Einleitung in das Sprachstudium*, réédition corrigée 1989.
- KOERNER E. F. Konrad, 1998, « Noch einmal on the history of the concept of language as a 'système où tout se tient' », *Cahiers Ferdinand de Saussure* 51, 203-221.
- KRISTEVA Julia, (1966)1969, « Pour une sémiologie des paragrammes », in *Séméiotikè. Recherches pour une sémanalyse*, Seuil, « Points Essais »
- KRISTEVA Julia, 1971, « Psychanalyse et langage », in *Le langage, cet inconnu. Une initiation à la linguistique*, Seuil.
- KRISTEVA Julia, 1974, « Sémiotique et symbolique », in *La révolution du langage poétique*, Seuil
- KRISTEVA Julia, 1996, *Sens et non-sens de la révolte: Pouvoir et limites de la psychanalyse I*, Fayard.
- KUHN Roland v. FREUD Sigmund (1891).
- KUSSMAUL Adolf, (1876) 1877, *Die Störungen der Sprache : Versuch einer Pathologie der Sprache*, Leipzig, F.C.W.Vogel, trad. angl. par Hugo von Ziemssen, *Disturbances of speech: an attempt in the pathology of speech*, dans *Cyclopaedia of the Practice of Medicine*, vol. 14, New York, William Hood.
- LACAN Jacques, 1978, *Le Séminaire, Livre II, Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse (1954-1955)*, Seuil.
- LACAN Jacques, 1981, *Le Séminaire, Livre III, Les psychoses (1955-1956)*, Seuil.
- LACAN Jacques, 1998, *Le Séminaire, Livre V, Les formations de l'inconscient (1957-1958)*, Seuil.
- LACAN Jacques, 1966. *Ecrits*. Seuil. Nouvelle éd. « Essais ». 2 vols.
- LACAN Jacques, (1967)2005, « Place, origine et fin de mon enseignement », in *Mon enseignement*, 11-73, Seuil.
- LACAN Jacques, 1971-1972, *Séminaire XIX, ...ou pire*, Côte BNF 4-R16853-1971-72.
- LACAN Jacques, 1975, *Le Séminaire, Livre XX, Encore (1972-1973)*, Seuil.
- LACAN Jacques, (1973)2001, « L'étourdit », in *Autres écrits*, 449-495, Seuil.
- LACAN Jacques, 1974a, *Télévision*, Seuil.
- LACAN Jacques, 1974b, « La Troisième », 01/11/74, in *Lettres de l'Ecole freudienne* 16, 1975.
- LACAN Jacques, 1985, « Conférence à Genève sur le symptôme, 04/10/1975 », in *Le Bloc-notes de la psychanalyse* 5, 5-23.
- LARUE-TONDEUR Josette, 2014, « Une intuition géniale de Freud : le

- sens opposé des mots primitifs », in *Langage et inconscient* 5, 107-114.
- LECERCLE Jean-Jacques, (1990)1996, *La violence du langage*, PUF, trad. par Michèle Garlati.
- LERUDE Martine, 2002, « réel (le-) », in *Dictionnaire International de l'Histoire de la psychanalyse*, Mijolla, A. (dir.), Calmann-Lévy.
- LINX, 1995, « Saussure aujourd'hui ». Colloque Cerisy 1992, Arrivé, M. et Normand, Cl. (dir.), n° spécial.
- LOPES Marcos, 2004, « Abel et le sens opposés en égyptien classique », in *Marges Linguistiques* 7-8 (www.revue-texto.net).
- LOTRINGER Sylvère, 1973, « Le dernier mot de Saussure », in *L'Arc* 54, 71-80.
- MARX Otto M., 1966, «Aphasia studies and language theory in the Nineteenth Century », in *Bulletin of the History of Medecine* 40 : 328-349.
- MAURO Tullio de, [1967](1972)1985, « Notes biographiques et critiques sur F. de Saussure », dans SAUSSURE Ferdinand de, *Cours de linguistique générale* (1916)1922, édition critique, trad. de Louis-Jean Calvet, Payot. (CLG/M)
- MEJÍA QUIJANO Claudia, 2005a, « Rudolf Engler, l'ouvrage d'un philologue artiste », in *Cahiers Ferdinand de Saussure* 58.
- MEJÍA QUIJANO Claudia, 2005b, « Sous le signe du doute. Présentation des textes de E. Constantin », in *Cahiers Ferdinand de Saussure* 58.
- MEJÍA QUIJANO Claudia, 2008-2012, *Le cours d'une vie. Portrait diachronique de Ferdinand de Saussure*, tome I et II, Ed. Cécile Defaut.
- MENACHEM Ruth, 1986, *Langage et folie*, Les Belles Lettres.
- MILNER Jean-Claude, 1978, *L'amour de la langue*, Seuil.
- MILNER Jean-Claude, 2002, *Le périple structural*, Seuil.
- NASSIF Jacques, (1977) 1992, *Freud, l'inconscient*, Galilée et Flammarion.
- NORMAND Claudine, 2000, *Saussure*, Les Belles Lettres.
- NORMAND Claudine, 2006, *Allegro ma non troppo. Invitation à la linguistique*, Ophrys.
- PELISSIER Yan v. Ecole Lacanienne de Psychanalyse.
- PIERSENS Michel, 1986, *La tour de Babil, La fiction du signe*, Minuit.
- PIÑOL-DOURIEZ Monique (dir.), 1997, *Pulsions, représentations, langage*, Delachaux et Niestlé.
- PRADO DE OLIVEIRA Luiz Eduardo (org.), 1979, *Le cas Schreber : contributions psychanalytiques de langue anglaise*, PUF.
- PRADO DE OLIVEIRA Luiz Eduardo, 1996, *Schreber et la paranoïa. Le meurtre d'âme*, L'Harmattan.
- PRADO DE OLIVEIRA Luiz Eduardo, 1997, *Freud et Schreber. Les*

sources écrites du délire, entre psychose et culture, Èrès.
Recherches 16 / Sémiotext(e), 1974. « Les deux Saussure ». Revue du CERFI, Fontenay-sous-bois.
Revue Internationale de Psychopathologie 7, 1992.
Revue Marges linguistiques 7/8, 2004, « Langue, langage, inconscient. Linguistique et psychanalyse », M. Arrivé et I. Vilela (dir.), (www.revue-texto.net)
ROUDINESCO Elisabeth, (1982) 1994, *Histoire de la psychanalyse en France*, vol. I, Ramsay (réédition Fayard).
REY Jean-Michel, 1973, « Saussure avec Freud », in *Critique* 309, 136-167.
RICŒUR Paul, 1965, *De l'interprétation. Essai sur Freud*, Seuil.
RIFFATERRE Michel, 1974, « Paragramme et signifiante », in *Recherches* n° 16, repris dans *La production du texte*, 75-88, Seuil, 1979.
ROUDINESCO Elisabeth et PLON Michel, 1997, *Dictionnaire de psychanalyse*, Fayard.
SAFOUAN Moustapha, 1982, *L'inconscient et son scribe*, Seuil.
SAUSSURE Ferdinand de, 1874, v. DAVIS Boyd.
SAUSSURE Ferdinand de, 1879, *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes*, Leipzig, Teubner.
SAUSSURE Ferdinand de, [1903] 1960, « Souvenirs de F. de Saussure concernant sa jeunesse et ses études », in *Cahiers Ferdinand de Saussure* 17.
SAUSSURE Ferdinand de, (1916)1972, *Cours de linguistique générale*, Payot, éd. critique par Tullio de Mauro (1967), trad. de l'italien par L.-J. Calvet, citée ici d'après l'éd. Payot de 1985.
SAUSSURE Ferdinand de, 1921, *Recueil des publications scientifiques de Ferdinand de Saussure*, Ch. Bally et Léopold Gautier (org.), Éditions Sonor, Genève, et Karl Winter, Heidelberg.
SAUSSURE Ferdinand de, 2002, *Écrits de linguistique générale*, texte établi et édité par Simon Bouquet et Rudolf Engler, Gallimard.
SAUSSURE Raymond de, 1922, *La méthode psychanalytique*, Lausanne et Genève, Payot.
SCHREBER Daniel Paul, (1903)1973, *Mémoires d'un névropathe*, Seuil, trad. par Paul Duquenne et Nicole Sels.
SECHEHAYE Marguerite, (1950)1972, *Journal d'une schizophrène*, 4 éd., PUF.
SEGUY Robin, « Du sens opposé des mots originaires comme problème de psychanalyse générale – sur un point d'épistémologie générale », in *Langage et inconscient* 1, 2006, 97-117.

- STAROBINSKI Jean, 1971, *Les mots sous les mots*, Gallimard.
- SUENAGA Akatane, 2005, *Saussure, un système de paradoxes. Langue, parole, arbitraire et inconscient*, Lambert-Lucas.
- The Lautgesetz-Controversy : A documentation (1885-1886)* 1997, Essay(s) by Georg Curtius (1820-85), Berthold Delbrück (1842-1922), Karl Brugmann (1849-1919), Hugo Schuchardt (1842-1927), Hermann Collitz (1855-1945), Hermann Osthoff (1847-1909) and Otto Jespersen (1860-1943), with an introductory article by Terence H. Wilbur, Amsterdam, John Benjamins' collection «Amsterdam Classics in Linguistics, 1800-1925 », n° 9.
- VILELA Izabel, 2001, « Retour aux origines saussuriennes du signifiant lacanien », in Arrivé M. et Normand Cl. (dir.), *Linguistique et psychanalyse*, In Press.
- VILELA Izabel, 2006a, « In principio erat verbum ou la linguistique aux origines de la psychanalyse », in *Langage et inconscient* 1, 118-142.
- VILELA Izabel, 2006b, « Entre *langue* et *lalangue*, le langage est déstructurant comme l'inconscient », Colloque « Entre art et science, la psychanalyse », Cannes, février 2006.
- WOLFSON Louis, 1970, *Le schizo et les langues*, Gallimard.
- ZÜRN Unica, (1970)1971, *L'Homme-Jasmin. Impressions d'une malade mentale*, Gallimard, trad. par Ruth Henry et Robert Valançay.

Résumé

L'hypothèse principale de cette thèse est que certains « paradoxes » des écrits de F. de Saussure seraient interprétables à partir de sa biographie : entre autres, par sa souffrance psychique voire mentale ainsi que de sa famille. D'où notre pari de lire Saussure comme on lit un « cas » clinique, dans les pas de Freud envers Schreber.

Mots-clés : Saussure, théorie saussurienne, linguistique, biographie de Saussure, histoire de la linguistique

Abstract

The main hypothesis of this research is that some contradictions of F. de Saussure's work would be interpretable from his biography: among others, by his psychic suffering even mental along with his family. We propose thus to read Saussure as a clinical case, the same way Freud read Schreber.

Key-words: Saussure, Saussure's theory, Linguistics, Saussure's biography, history of Linguistics

